

ISSN 0440-8888
Avril - Mai - Juin 2001

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



TRIMESTRIEL - TOME XXXV - N° 2 - 2001

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

REVUE TRIMESTRIELLE
FONDÉE PAR LE Dr ANDRÉ PECKER[†]

MEMBRES D'HONNEUR

Professeur A. CORNET, Docteur Anna CORNET, Médecin-Général L. DULIEU,
Mademoiselle Paule DUMAÎTRE, Professeur M. D. GRIMEK[†],
Médecin Général P. LEFEBVRE, Professeur J.-Ch. SOURNIA[†],
Professeur J. THÉODORIDÈS[†], Docteur M. VALENTIN,
Docteur Th. VETTER, Mademoiselle D. WROTNOWSKA

CONSEIL D'ADMINISTRATION 2000

BUREAU

Président : Professeur Jean-Louis PLESSIS, *Vice-Présidents* : Docteurs Germain GALÉRANT et Alain SÉGAL, *Secrétaire Général* : Docteur Jean-Jacques FERRANDIS, *Secrétaire Général adjoint* : Docteur Jean-Marie LE MINOR, *Secrétaire de Séance* : Docteur Alain LELLOUCH, *Trésorier* : Docteur Pierre THILLAUD, *Trésorier adjoint* : Madame Marie-José PALLARDY

Directeur de la publication : Monsieur Michel ROUX-DESSARPS
Archiviste Rédacteur : Madame Janine SAMION-CONTET

MEMBRES

Docteur P. ATTIGNAC, Docteur M. BOUCHER, Professeur Y. CHAMBON, Madame M.-V. CLIN, Médecin en chef J.-J FERRANDIS, Docteur G. GALÉRANT, Docteur P. GOUBERT, Professeur D. GOUREVITCH, Docteur A. LELLOUCH, Docteur J.-M. LE MINOR, Docteur Ph. MOUTAUX, Professeur G. PALLARDY, Madame M.-J. PALLARDY, Professeur J.-L. PLESSIS, Professeur J. POSTEL, Professeur G. RAUBER, Monsieur G. ROBERT, Monsieur M. ROUX-DESSARPS, Madame J. SAMION-CONTET, Docteur A. SÉGAL, Professeur A. SICARD, Docteur H. STOFFT, Docteur P. THILLAUD

Les articles de la revue "Histoire des Sciences médicales" sont analysés et indexés dans : *FRANCIS* (Institut de l'Information Scientifique et Technique, Vandœuvre-lès-Nancy Cedex, France), *Bibliography of the history of medicine* (National Library of medicine, Bethesda) ; *Current work in the history of medicine* (The Wellcome Institute for the history of medicine, London), *Medexpress*, revue des sommaires des publications des sciences de la santé d'expression française.

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

TOME XXXV

2001

N°2

Sommaire

Société française d'Histoire de la Médecine

Compte rendu de la séance du 27 octobre 2000	117
Compte rendu de la séance du 25 novembre 2000	121

Séance provinciale de Rouen consacrée au Tricentenaire de la naissance de Claude Nicolas Le Cat (1700-1768) (CHU de Rouen, 17 juin 2000)

<i>Claude Nicolas Le Cat et Reims</i> par le Dr Alain SÉGAL	127
--	-----

<i>Claude Nicolas Le Cat (1700-1768). Un grand nom de la chirurgie et de l'urologie au XVIIIe siècle</i> par le Pr Philippe GRISE	133
--	-----

<i>Le Cat et l'Ecole d'anatomie</i> par le Dr Pierre C. BERTEAU	141
--	-----

<i>Claude Nicolas Le Cat ou de la notoriété médicale au XVIIIe siècle</i> par le Pr Gérard HURPIN	151
--	-----

<i>Claude Nicolas Le Cat et l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen</i> par le Pr Jean-Pierre LEMERCIER	163
---	-----

Séance consacrée à l'Eloge du Professeur Jean Théodoridès (1926-1999) (Amphithéâtre Rouvillois du Val-de-Grâce, 28 octobre 2000)

<i>Le Professeur Jean Théodoridès et le Val-de-Grâce</i> par Françoise CRIQUEBEC	169
---	-----

<i>Jean Théodoridès et la Société française d'Histoire de la Médecine</i> par le Dr Alain SÉGAL et le Dr Michel VALENTIN	181
<i>L'œuvre scientifique de Jean Théodoridès.</i> par le Pr Jean-Jacques ROUSSET et Isabelle DESPORTES-LIVAGE	189
<i>Théo et ses amis. Le professeur Jean Théodoridès, naturaliste, historien de la médecine et spécialiste de Stendhal</i> par Mr Georges BOULINIER	193
<i>Les chirurgiens-dentistes et l'anesthésie à l'éther sulfurique en 1847</i> par le Dr Marguerite ZIMMER.....	203
<i>Analyses d'ouvrages</i>	220

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

COMPTE RENDU DE LA SEANCE DU 27 OCTOBRE 2000

Ouverture de la séance à 15 heures, sous la coprésidence du Médecin Général Inspecteur Jean Pierre Daly, directeur de l'Ecole d'Application du Service de Santé des Armées (EASSA) et du Professeur Jean-Louis Plessis, dans l'Amphithéâtre Rouvillois de l'Ecole d'Application du Service de Santé des Armées, 1 place A. Laveran, 75005 Paris.

Le Président Plessis remercie le Médecin Général Inspecteur Daly, directeur de l'EASSA ; il annonce la présente séance, particulière car, totalement consacrée en hommage au Professeur Jean Théodoridès. Nous étions, à cette séance, 68 présents.

Le Président donne ensuite la parole au Secrétaire de séance, le Docteur Alain Lelouch. Celui-ci lit les procès-verbaux de la séance du 27 mai 2000 tenue dans la salle du Conseil de l'ancienne Faculté de Médecine et de la Journée provinciale de la Société, à Rouen le 17 juin 2000, en commun avec l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, ainsi que le Groupe d'Histoire des Hôpitaux de cette même ville. Adoption, à l'unanimité, de ces deux procès-verbaux.

Parole est ensuite donnée au Secrétaire général, le Docteur Jean-Jacques Ferrandis.

1) *Excusés*

Prs André Sicard et Marc Gentelini, Mme Thérèse Ravart, Drs Paul Fleury, Marcel Touche, François Goursolas et Moutaux. Parmi les excusés, mentionnons encore :

- Le doyen Jean Flahaut regrette d'autant plus son absence, qu'il aurait souhaité s'associer à l'hommage rendu "à notre ami".
- M. Pierre Julien déclare : "le cher Théo m'était un très grand ami depuis des décennies et sa disparition m'a beaucoup marqué".
- Le Professeur Robert Delavault, président de l'Académie de Pharmacie, rappelle : "J'avais fait la connaissance de Jean Théodoridès alors que j'étais assistant à l'enseignement des travaux pratiques au SPCN, rue Cuvier. Il commençait sa carrière qui allait être si brillante. J'avais eu la joie de le retrouver dans le cadre des activités de la Société et nous échangions des souvenirs".
- Enfin, le Professeur Gabriel Richet s'associe à cet hommage envers le Pr Théodoridès et rappelle que l'Académie nationale de Médecine a fait récemment l'acquisition des archives Rayer. "Je les dépouille actuellement, écrit le Professeur Richet, et pense à la joie qu'il aurait eu à le faire".

2) *Démissions*

Le Pr Alain Mounier-Kuhn, ainsi que le Dr et Mme André Corcos ont souhaité démissionner de notre Société pour des raisons d'éloignement et de santé.

3) *Elections*

A été élu à notre Société, le candidat suivant, proposé lors de la précédente séance :

- M Guy Cobolet, nouveau directeur de la Bibliothèque Inter-Universitaire de Médecine, 12 rue de l'Ecole de Médecine, Paris 75006. Il succède à Mme Casseyre, notre actuelle dynamique Présidente de la Commission des Prix.

4) *Candidatures*

Sont candidats à notre Société, les personnes suivantes :

- Mme Marie Davaïne, 4 rue Latérale, 94000 Créteil, Conservateur en Chef adjointe au Directeur de l'Académie Nationale de Médecine depuis janvier 1995. Très intéressée par l'Histoire de la Médecine, elle a réalisé et mis à disposition des chercheurs une base de données informatisées en Histoire de la Médecine sur Internet : appelée HISTMED. Site internet de l'Académie : <http://www.academie-medecine.fr>. Parrains : Mme Paule Dumaître et Pr Gabriel Richet.
- Dr Patrice Le Floch-Prigent, demeurant 45 rue des Saints-Pères, 75270 Paris Cedex 06, maître de conférence des Universités, praticien des hôpitaux, docteur en biologie humaine (Anatomie). Parrains : Président Plessis et Dr Jean-Marie Le Minor.
- Mme le Dr Carolus-Curien, anesthésiste-réanimateur, élève à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (IVème section : Sciences Historiques et Philologiques) sous la direction du Pr Danielle Gourevitch et travaillant au Centre Alexis Vautrin, 6 avenue de Bourgogne, Harville, 28120 Blandainville. Parrains : Pr Gourevitch et Président Plessis.
- Pr Philippe Auzepy, chef du service de réanimation médicale, Hôpital de Bicêtre, 20 rue de la Trémoïlle, Paris 75008. Parrains : M. Roux-Dessarps et Dr Maurice Pétrover.
- Un ancien membre souhaite réintégrer la Société : M. Alain Drouard, directeur de recherche au CNRS, 16 rue Parrot, 75012 Paris.

5) *Informations diverses*

Le Président Plessis a été convié, le jeudi 19 octobre dernier, à la réception à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Bordeaux du Pr Bernard Hoerni, directeur de l'Institut Bergonié à Bordeaux, vice-président de l'Ordre National des médecins et membre de notre Société.

6) *Tirés à part et ouvrages collectés à Rouen pour notre Bibliothèque :*

- BERTEAU P. - Claude Nicolas Le Cat, chirurgien rouennais (1700-1768). *Rev. méd. norm.*, X, 10 : 743-822, 1968.
- VETTER Th. - Claude Nicolas Le Cat (Mémoire couronné par l'Académie des sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen en 1968).
- DEBRAY J. - Charles Nicolle, enfant de Rouen, médecin, savant et écrivain (1866-1936). *Connaître Rouen*, VI, Luneray, 1991, Imp. Vertout, 33 pp.
- BOULANGER M. - La peste à Rouen et les hôpitaux chargés de la combattre. *Connaître Rouen*, VII, Luneray, 1991, Imp. Vertout, 35 pp.
- SAKULA A. - Gustave Faubert and the Museum of Medical History, Rouen. *Journal of Med. Biography*, 1995, 3 : 239-242.

A paraître :

- SIGRIST R., BARRAS V., RATCLIFF M. - *Louis Jurine, chirurgien et naturaliste (1751-1819)*. Bibliothèque d'histoire des sciences, Genève, 2000.
- *La Médecine des Lumière : tout autour de Tissot*, sous la direction de V. Barras et Micheline Louis-Courvoisier, à paraître automne 2000, même coll.
- LOUIS-COURVOISIER Micheline. - *Soigner et consoler ; la vie quotidienne dans un hôpital à la fin de l'Ancien Régime, Genève 1750-1850* ; Genève 2000, Bibliothèque d'Histoire de la Médecine et de la Santé, 336 pp.

A noter encore :

- *Le programme des cours de Philosophie-Ethique et Histoire de la Médecine, organisés par le Pr. Zittoun à Paris VI, dans l'Ecole pratique de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, le mardi après-midi de 17h30 à 19h* avec notamment, les cours des Prs G. Pallardy sur "Roentgen et la découverte des Rayons X", F. Chast sur "La découverte des Alcaloïdes et leurs premiers développements thérapeutiques", ainsi que du Dr A. Ségal "De l'alcoolisme vice à l'alcoolisme maladie".

- *La Lettre d'information n° 13, oct. 2000 de l'Institut Romand d'Histoire de la Médecine et de la Santé* avec la liste des cours et des séminaires donnés à Lausanne et Genève avec, en particulier, un séminaire d'histoire de la Psychiatrie et des Neurosciences pour le semestre d'hiver 2000-2001, par V. Barras et J. Gasser de Lausanne et un D.E.A. : "Histoire sociale et culturelle des savoirs et des pratiques de santé sous la direction de F. Walter et B. Fantini de Genève.

- La prochaine conférence annoncée de l'*Association européenne de Médecine et de Santé, Health and the child : care and culture in History*, Genève, 13-16 sept., 2001.

7) Communications : *Eloge du Professeur Jean Théodoridès (1926-1999)*

- **Françoise CRIQUEBEC** : *Le professeur Jean Théodoridès et le Val-de-Grâce.*

Le Professeur Jean Théodoridès (11 juin 1926 - 27 décembre 1999) effectua son service militaire à l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris, en 1952-1953, dans le laboratoire de Parasitologie. Il passait alors ses loisirs à la Bibliothèque de cet établissement, où il s'initia à l'histoire de la médecine. Très vite, le Val-de-Grâce devint son lieu de prédilection. En 1960, définitivement séduit, il élu domicile à proximité.

En dehors de ses propres travaux en parasitologie, comme chercheur au CNRS, il écrivit de nombreux livres et articles sur les maladies infectieuses, l'histoire de la parasitologie et particulièrement, sur l'œuvre de médecins militaires du passé. Par ailleurs, il collabora, à maintes reprises, avec des médecins militaires actuels pour des publications.

Le 11 décembre 1982, il fut très heureux de prononcer son allocution de nouveau Président de la Société française d'Histoire de la Médecine, dans le cadre prestigieux du Val-de-Grâce.

Le 1er octobre 1992, prenant sa retraite, il "s'installa" dans la nouvelle Bibliothèque du Val, située dans l'ancien couvent des Bénédictines, depuis le 1er octobre 1989. Dès lors, il y travailla et y écrivit plusieurs ouvrages et articles très importants, jusqu'à sa dernière visite, le 23 décembre 1999. Il devait décéder chez lui, quelques jours plus

tard, après la terrible tempête du 26 décembre, qui avait ravagé le jardin du Val, sans avoir connu l'an 2000.

Sachant l'importance que cet endroit avait revêtu pour Jean Théodoridès, la Société Française d'Histoire de la Médecine a décidé, en accord avec le Service de Santé des Armées, que la présente séance, consacrée à sa mémoire, se tiendrait au Val-de-Grâce.

Grand scientifique, grand historien de la médecine, fin lettré, artiste, on peut dire qu'il était la parfaite incarnation de l'honnête homme, dans le sens du XVIII^e siècle.

Intervention : Dr Maurice Boucher.

- **Alain SÉGAL** : *Jean Théodoridès et la Société Française d'Histoire de la Médecine.*

Suite à sa subite disparition, les auteurs rendent hommage au Professeur Jean Théodoridès (1926-1999) pour sa présence stimulante d'au moins quarante-quatre années et pour son œuvre historique au sein de la Société française d'Histoire de la Médecine mais aussi au sein de la Société internationale d'Histoire de la Médecine. Ses travaux le placent au niveau des plus éminents historiens de la parasitologie et de la microbiologie.

Intervention : Dr A. Lelouch.

- **Jean-Jacques ROUSSET, Isabelle DESPORTES-LIVAGE** : *L'œuvre scientifique de Jean Théodoridès.*

Jean Théodoridès a été très tôt attiré par le monde des insectes puis par leurs parasites et ensuite par la parasitologie en général. Parmi ses centaines de publications, il faut retenir qu'il a décrit plus de cent espèces ou genres nouveaux en particulier dans le monde des grégarines dont il était le maître de référence incontesté. Ecogiste, zoologiste de terrain comme de cabinet mais aussi, encyclopédiste, travaillant avec tous les moyens modernes en particulier en appliquant la microscopie électronique à la protozoologie, il a terminé sa carrière comme Directeur de Recherche au CNRS. Sa disparition crée un vide dans le monde des sciences comme pour ses amis.

Interventions : Mlle Criquebec, Dr A. Lelouch, Mr Joaki demi-frère de J. Théodoridès, Pr Petit-Thory.

- **Georges BOULINER** : *Théo et ses amis. Le professeur Jean Théodoridès, naturaliste, historien de la médecine et spécialiste de Stendhal.*

Jean Théodoridès (1926-1999) - Théo pour ses amis - a laissé une œuvre considérable, dans des domaines aussi variés que la zoologie, l'histoire des sciences, l'histoire de la médecine et les études littéraires. Dans cette communication, plutôt que de traiter de cette œuvre en elle-même, l'auteur souhaite l'aborder sous l'angle des relations humaines.

Il indique, tout d'abord, comment l'ascendance hellénique de Jean Théodoridès a contribué à orienter une partie de ses recherches, qu'elles portent sur la science byzantine, sur des médecins récents ou, sur la façon dont a été vécue en France la lutte des Grecs pour leur indépendance, au XIX^e siècle.

Il rappelle ensuite l'importance qu'a eue l'amitié dans sa vie personnelle, ainsi que dans la conduite de ses travaux, dont les résultats, surtout en sciences naturelles, ont été très souvent publiés en collaboration.

Enfin, il met l'accent sur la place qui a été occupée dans ses publications par les études biographiques et, particulièrement, par celles concernant les relations qui ont existé entre les personnes. Ceci s'est appliqué aussi bien à des médecins et à des scientifiques, qu'à un écrivain tel que Stendhal, qui a été, sans aucun doute, la plus grande passion de sa vie sur le plan littéraire.

Le Président Plessis remercie les orateurs de la qualité de leur communication et la salle de son active participation à l'hommage rendu à celui que nous appellerons encore toujours affectueusement Théo, notre ami.

A 18h15, la séance est levée. La prochaine réunion de la Société se tiendra *le samedi 23 novembre 2000 à 15 heures, dans la salle des rencontres de l'Institution Nationale des Invalides, 6 bd des Invalides, Paris 75007.*

A. Lellouch,
Secrétaire de séance

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DU SAMEDI 25 NOVEMBRE 2000

Ouverture de la séance à 15 heures, sous la coprésidence du Médecin Général Jean-Pierre Bonsignour, directeur de l'Institution Nationale des Invalides et du Professeur Jean-Louis Plessis, dans la salle des rencontres de l'Institution Nationale des Invalides, 6 bd des Invalides, Paris 75007.

Nous étions, à cette séance, 51 présents.

Le Président Plessis remercie le Médecin Général Inspecteur Jean-Pierre Bonsignour.

Le Président donne ensuite la parole au Secrétaire de séance, le Docteur Alain Lellouch. Celui-ci lit le procès verbal de la séance du 28 octobre 2000 qui est adopté à l'unanimité.

Parole est ensuite donnée au Secrétaire général, le Docteur Jean-Jacques Ferrandis.

1) Excusés

Mmes Casseyre et Clin, le Médecin Général Inspecteur Doury, les Prs Danielle Gourevitch et Postel ainsi que Mr Blancou et le Dr Schuhl.

2) Démissions

La Société regrette la démission, du fait de son grand âge, du Pr Vincent Donnet.

3) Elections

Ont été élus, à l'unanimité, à notre Société, les candidats suivants, proposés lors de la précédente séance :

- Mme Marie Davaïne, conservateur en chef et adjointe au directeur de l'Académie Nationale de Médecine, 4 rue Latérale, 94000 Créteil. Parrains : Mme Paule Dumaître et Pr Gabriel Richet.
- Dr Patrice Le Floch-Prigent, demeurant 45, rue des Saints-Pères, 75270 Paris Cedex 06. Parrains : Président Plessis et Dr Jean-Marie Le Minor.

- Mme le Dr Carolus-Curien, Centre Alexis Vautrin, 6 avenue de Bourgogne, Harville, 28120 Blaudeainville. Parrains : Pr Gourevitch et Président Plessis.
- Pr Philippe Auzepy, 20 rue de la Trémoïlle, 75008 Paris. Parrains : M. Roux-Dessarps et Dr Maurice Pétrover.

A signaler qu'un ancien membre a souhaité réintégrer la Société, M. Alain Drouard, directeur de recherche au CNRS, 16 rue Parrot, 75012 Paris.

4) Candidatures

Conformément à nos statuts, les personnes suivantes, candidates à notre Société seront élues à la prochaine séance du 27 janvier 2001. Il s'agit du :

- Dr Gérard Lahon, président du Conseil Régional de Haute Normandie, 47 bis rue Jean Lecanuet, 76000 Rouen. Parrains : Dr Schulh et Ferrandis.
- Dr Georges Noussios, BP 50 428, 540.13 Salonique, Grèce. Parrains : Drs Ségal et Ferrandis.
- Madame Scarlett Beauvallet, professeur d'Histoire moderne à l'Université de Paris V, 24/26 rue de l'Amiral Mouchez, 75014 Paris. Parrains : Drs Ségal et Ferrandis.
- Mr Jean Lazare, pharmacien biologiste, 23 rue Roederer, Metz. Parrains : Drs Jung et Ségal.

5) Informations diverses

A signaler :

- Les deux séminaires du centre Alexandre Koyré (Ecole Pratique des Hautes Etudes en Sciences Sociales, CNRS, Museum) qui se tiennent au Pavillon Chevreuil, Museum d'Histoire naturelle, 57 rue de Cuvier, 75005 Paris, le jeudi de 17 à 19 h : *histoire des stations maritimes et de la biologie marine*, animé par J.L. Fischer (Koyré), *le musée naturel et son exploitation dans les savoirs et les pratiques médicales*, animé par J.L. Fischer et P. Triadou (Faculté de Médecine Necker-Enfants Malades).

- *Le programme des Enseignements et Séminaires (2000-2001) du Centre Alexandre Koyré*, filière d'étude des Sciences et des Techniques (Histoire), avec la liste des adresses des responsables d'enseignements, des chercheurs et des personnels du Centre.

- Une publication annoncée du Dr Nicolas Dobo : *L'épopée d'un médecin pour la France libre - Juin 1940 - novembre 1945*.

6) Tirés à part et revues et ouvrages reçus :

A mentionner une série de publications et livres intéressants :

- Les cahiers Houdé de Gastro-entérologie avec, notamment, un article de notre vice-président Alain SÉGAL : *Les traités d'Hygiène de l'Antiquité au XVIIe siècle, les pré-mices d'une préoccupation moderne*.

- PEUMERY Jean-Jacques. - *Les mandarins du grand siècle*. Institut d'édition. Sanofi-Synthélabo, distribué aux PUF, 1999, 84 FF. (J.J. Peumery est docteur en médecine, pneumologue et docteur en histoire-philosophie des Sciences à Paris I. Son ouvrage démontre qu'en dépit des satire de Molière sur les médecins du XVIIe siècle, le service médical et chirurgical, à la cour de Louis XIV, comptait des hommes éminents qui méritent encore aujourd'hui d'être connus. Ce livre fera l'objet d'une analyse spéciale dans notre Revue).

- CHERTOK Léon. - *La relation médecin-patient*, Paris, 2000, Les Empêcheurs de penser en rond. (Il s'agit de la réédition d'un grand classique avec une préface d'Isabelle Stengers).

- RENNEVILLE M. - *Le langage des crânes. Une histoire de la phrénologie*. Paris 2000, Coll. Les Empêcheurs de penser en rond, 98 FF. (Marc Renneville est historien à Nanterre. Cette histoire des vicissitudes de la phrénologie est préfacée par notre collègue psychiatre Georges Lantéri-Laura).

- DIASIO N. - *La science impure. Anthropologie et médecine en France, Grande-Bretagne, Italie, Pays Bas*. Paris, PUF, 2000, 158 FF (Nicoletta Diasio est anthropologue et chercheur associé au Centre de Recherche sur les Liens Sociaux, CNRS, à Paris V - Sorbonne. Son livre relate l'histoire de la quête impossible d'une pureté mythique de la Science médicale des XIXe et XXe siècles, au travers d'une série d'entretiens menés en français, italien et anglais).

- CONRAD Laurence, I. NEVE M., NUTTON Vivian, PORTER R., WEAR A. - *Histoire de la lutte contre la maladie (la tradition occidentale, de l'Antiquité à la fin du siècle des Lumières)*. Paris, 2000, Les Empêcheurs de penser en rond, 198 FF. (Ce livre est la traduction française d'un ouvrage de référence, publié par des chercheurs du Wellcome Institute de Londres et déjà mentionné dans un précédent compte rendu de séance de notre Revue).

- *French National Consultative Ethics Committee for Healthy and Life Sciences. Opinions, Recommandations, Reports : 1984-1997*. (Ce livre traduit en anglais les avis rendus par le Comité consultatif national d'Ethique pour les Sciences de la Vie et la Santé. Il comprend un avant-propos de Jean Bernard et une Introduction de J.P. Changeux. Rappelons que, de mai 1984 à janvier 2000, 63 avis ont été donnés par le dit Comité).

- *Les mémoires de la table : régimes et diététique de l'Antiquité au XIXe siècle*.

7) Communications :

- **Louis-P. FISCHER** : *Le premier centre anti-cancéreux de Lyon (1923), le chirurgien Léon Bérard et Auguste Lumière*.

L'historique de la création des centres anticancéreux est actuellement peu connu. Le centre anticancéreux de Lyon a été inauguré officiellement, en 1923, à l'Hôtel Dieu. Les appareils de radiothérapie avaient été installés, sommairement séparés par des cloisons amovibles, sous le prestigieux grand dôme de l'architecte Soufflot. Le centre a été créé par le chirurgien Léon Bérard (1870-1955), avec l'aide financière généreuse d'Auguste Lumière, inventeur, en 1895, du cinématographe avec son frère Louis, et inventeur du fameux *Tulle gras pour les plaies*. Deux salles d'hospitalisation commune (l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes) et un bloc opératoire étaient voisins. Le chirurgien Bérard, élève de Poncet, opérait déjà avec prédilection les cas les plus graves : grandes infections osseuses, goitres suffocants et, surtout, se révélait le premier en France à pratiquer la cruelle thoracoplastie dans des tuberculoses pulmonaires.

Le centre anticancéreux déménagea au Pavillon B du nouvel Hôpital Edouard Herriot en 1934. Auguste Lumière assistait toujours Léon Bérard dont il était même le plus souvent le chauffeur automobile. Auguste Lumière, non médecin, avait créé une importante clinique rue Villon où travaillaient des médecins. Cependant, par manque de place, Léon Bérard demanda à Auguste Lumière d'ouvrir une annexe à son centre anti-

cancéreux dans la rue Mistral, qui devint l'hôpital “Le Bon Abri”, financé entièrement par Auguste Lumière.

En 1958, deux ans après la mort de Léon Bérard, est inauguré, en dehors des Hospices Civils de Lyon, le nouveau centre anticancéreux qui porte le nom de Léon Bérard, “un des chirurgiens les plus remarquables de la première moitié du XXe siècle”, comme aimait le répéter notre maître Jean Creyssel, élève de Bérard.

Interventions : Drs Vanderpoorten, Ségal et Lellouch, Prs Pallardy et Vichard.

- **André SICARD** : *Mission à Berlin en 1946.*

En 1946, une mission militaire interalliée s'est rendue à la prison de Spandau, près de Berlin, pour fixer l'état physique des hauts dignitaires nazis accusés de crimes contre l'humanité avant d'être jugés par le tribunal de Nuremberg.

- **Jean-Jacques PEUMERY** : *Vicq d'Azyr et la révolution française* (Communication lue par le Dr Ferrandis, Secrétaire Général).

Né le 23 avril 1748, à Valognes, en Normandie, Félix Vicq d'Azyr fut à la fois un grand médecin, un naturaliste talentueux et un éminent homme de lettres. Membre de l'Académie des sciences en 1774, il fonda, en 1776, la Société royale de médecine, future Académie, dont il fut le secrétaire perpétuel. Il fut le promoteur de l'anatomie comparée.

Successeur de Buffon à l'Académie française en 1788, il devint le Premier médecin de la reine Marie-Antoinette en 1789. Dès lors, ses “penchants aristocratiques” attirèrent sur lui l'attention du Tribunal révolutionnaire. Déjà malade, les exécutions sommaires de ses amis le terrorisaient. Il échappa à la guillotine, mais la tuberculose le tua, le 20 juin 1794. Il a laissé une œuvre immense, particulièrement en anatomie et en physiologie, et ses “Eloges historiques”.

Intervention : Dr Lellouch.

- **François GOURSOLAS** : *Histoire d'un groupe de brancardiers divisionnaires en 1914-1918.*

L'étude du Journal des marches et opérations, écrit par le Médecin-chef des brancardiers de la 34e Division d'Infanterie française conservé dans les Archives historiques du Château de Vincennes et des documents personnels laissés par lui, permettent de répondre à cette question : l'organisation du Service de Santé des Armées a-t-elle nui à l'évacuation rapide des blessés vers les hôpitaux de l'arrière ?

Le terrible environnement et le matériel parfois précaire ou insuffisant rendaient les missions difficiles mais ce travail montre que, d'année en année, l'exécution s'est accélérée augmentant les chances de survie des blessés.

Interventions : Dr Gaudiot, Pr Meyer.

Le Président Plessis remercie les membres présents de leur participation. A 17h45, la séance est levée. La prochaine réunion de la Société se tiendra *le samedi 16 décembre 2000 à 15 heures, dans l'amphithéâtre Rouvillois de l'Ecole d'Application du Service de Santé des Armées, 1 place Alphonse Laveran, Paris 75005.*

A. Lellouch,
Secrétaire de séance

**Séance provinciale de Rouen
consacrée au
Tricentenaire de la naissance
de Claude Nicolas Le Cat (1700 - 1768)**

**Réunion commune avec
l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et
Arts de Rouen et le Groupe d'Histoire des
Hôpitaux de Rouen**

organisée par
**le Pr J.-P. Lemercier, secrétaire perpétuel de l'Académie
de Rouen et le Dr G. Galérant, vice-président de la
Société française d'Histoire de la Médecine, membre de
la Royal Society of Medicine**

(Amphithéâtre Le Cat, CHU de Rouen, 17 juin 2000)

Claude-Nicolas Le Cat et Reims *

par Alain SÉGAL **

Il peut paraître curieux à nos amis de Rouen d'évoquer ici le rôle de Reims dans la vie du chirurgien rouennais Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768) et pourtant la ville des Sacres a apporté beaucoup à celui qui deviendra le chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. La Faculté de Médecine de l'Université de Reims, fondée par la volonté du Cardinal Charles de Lorraine en 1550 avec l'approbation du Pape Paul III et du Roi de France Henri II est dans le début du XVIII ème siècle et contrairement à ce qui a été dit, une Faculté hautement réputée et fréquentée par de nombreux étrangers dont certains deviendront des célébrités dans leur pays d'origine. On pouvait y acquérir un savoir et obtenir au moins le "Minor Ordinis" (4/5/9). D'autre part, l'attitude des médecins vis-à-vis des chirurgiens changeait d'autant plus que ces derniers, en particulier à Paris, se formaient de mieux en mieux et les fameuses Ecoles de la rue des Cordeliers commencent à briller au point qu'à la fin du XVIII ème siècle les chirurgiens seront devenus les réels précurseurs de la méthode anatomoclinique (6).

Claude-Nicolas Le Cat est né le 6 septembre 1700 à Blérancourt, bourg de l'Aisne dans la partie sud de la Picardie c'est-à-dire à une distance égale de Noyon, Chauny, Compiègne et Soissons ce qui veut dire assez proche de Reims. Il est issu d'une famille de chirurgiens de campagne réputés, à la fois du côté de son père mais aussi du côté maternel avec les "Meresse". Doué et curieux de tout, il accomplit d'excellentes études au Collège de Soissons et ses parents le poussent vers l'état ecclésiastique ce qui fait que le jeune Claude-Nicolas portera l'habit des clercs longtemps, au moins jusqu'à sa thèse de philosophie soutenue à Paris le 24 juillet 1720. C'est à ce moment là qu'il découvre l'intérêt des diverses applications des mathématiques, de la géométrie et des sciences physiques et se tourne vers l'architecture militaire, spécialement l'élaboration des fortifications. Ceci déplaît à ses parents qui préféraient l'état ecclésiastique. Alors, il finit par accepter d'entreprendre des études de chirurgie avec la frénésie que nous lui connaissons pour l'acquisition d'un savoir. Son père connaissait bien le réputé chirurgien Pierre Bénomont (1678-1772), issu lui aussi d'une famille de chirurgien ardennais de campagne et il sut lui demander les conseils nécessaires pour orienter le jeune homme vers la Communauté des Maîtres en Chirurgie de Reims. De plus, Pierre

* Comité de lecture du 17 juin 2000 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 38 bis rue de Courlancy, 51100 Reims.

Bénomont, étant le chirurgien de la Duchesse de Berry, avait des appuis solides et il recommanda sûrement son protégé à Pierre Larbre alors chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Reims et premier chirurgien juré. C'est ainsi que Claude-Nicolas Le Cat arriva à Reims en 1724 et qu'il y resta jusqu'en 1725.

Nous avons recherché chez quel chirurgien éventuel il a pu entreprendre son apprentissage. A cette époque, il existait dans la Communauté des chirurgiens de la ville de Reims de solides éléments dont certains enseignaient et formaient déjà des chirurgiens de campagne en vue des examens nécessaires pour les épreuves dites de "Légère expérience", les autres élèves étaient des "Gagnans-Maitrise" pour les examens de "Grande expérience". J'ai retrouvé en dehors de Pierre Larbre connu pour avoir réalisé la première lithotomie à Reims, Pierre Hermonville, Pierre Museux, Lié Dubois, Jean Fillion, Antoine Dodet, Nicolas Copillon, Nicolas Murtin, Simon Picard, J-F de Bihet et Jean Chevallier. Grâce à cette liste issue d'une demande de Patente au premier chirurgien du roi (le 25 septembre 1725), certains d'entre vous retrouveront peut-être une citation manuscrite de Le Cat qui donnerait le nom du chirurgien rémois l'ayant formé dans ses débuts (3/6/7).

A cela s'ajoutent deux traces indéniables de ce séjour étalé sur presque deux ans. C'est d'une part un opuscule de Le Cat en 15 pages imprimé à Reims par Regnault-Florentain, turbulent imprimeur installé près du parvis de la Cathédrale. Son titre est "Dissertation physique sur le balancement d'un arc boutant de l'Eglise Saint Nicaise de Reims... Lettre à Madame W...". Nous avions avant la Grande Guerre cette chance de posséder cette plaquette rarissime de Le Cat dans un recueil de l'érudit Lacatte-Joltrois mais vous devinez le rôle joué par ce conflit qui fit de ma ville la "Ville martyre". Nous aurions aimé vous donner les explications de Le Cat sur ce phénomène du balancement concernant surtout le troisième arc boutant qui selon l'auteur n'enlevait rien à sa solidité. En tout cas bien des savants, des rois et des curieux vinrent contempler ce tremblement inouï du pilier qui ne se produisait qu'avec l'ébranlement d'une cloche précise dans la batterie des douze cloches située au dessus de deux plus impo- santes. Le Tsar Pierre le Grand vint "ausculter" tout cela, monta dans le bâtiment pour constater que le phénomène s'amplifiait au fur et à mesure de l'ascension et son secrétaire notait ses diverses réflexions. L'Abbé Pluche dans le VIIème volume de son édition de 1755 avec les gravures de Le Bas dans son "Spectacle de la Nature" aborde l'étude des cloches et du pilier tremblant de Saint Nicaise. Il a dû se servir du texte de Le Cat sans le nommer. Toutefois, l'explication du mouvement du pilier est venue par la suite car certains se sont aperçus de l'absence de crochet de fer et de plomb pour le scellement entre les pierres des trois premiers arcs-boutants. On réalisa le travail et le phénomène ne se reproduisit plus. La contre-épreuve fut réalisée lors du sacre de Louis XV qui, avec la Cour, souhaita voir le phénomène et on démonta sur le troisième pilier les divers crochets et un scellement supérieur et le tremblement réapparut au premier son des cloches !

L'autre élément laissé par Le Cat pour les années 1724/25 se retrouve dans un travail publié seulement en 1793 dans un "Mémoire posthume sur les incendies spontanés de l'économie animale" livré dans le *Journal de Médecine, Chirurgie et Pharmacie* où notre apprenti chirurgien relate un fait de combustion humaine spontanée. Je cite Le Cat : "Ayant passé à Reims quelques mois, de 1724 à 1725, je logeais chez le Sieur

Millet dont la femme s'enivrait tous les jours ; son ménage était conduit par une jeune fille fort jolie. Cette femme fut trouvée consumée le 20 février 1725 dans sa cuisine, à un pied et demi de l'âtre du feu. Une partie de la tête seulement, une portion des extrémités inférieures et quelques vertèbres avaient échappé à l'embrasement. Un pied et demi du plancher, sous le cadavre, avait été consumé ; un pétrin et un lavoir, très voisins de cet incendie, n'en avaient reçu aucun dommage. Monsieur Chrétien, chirurgien, releva lui-même les restes du cadavre, avec toutes les formalités judiciaires.... et cetera..."

Il existait bien à Reims à ce moment une famille de chirurgiens du nom de "Chrétien" dont certains furent des chirurgiens de campagne. L'affaire fit grand bruit et il fallut faire appel à une cour suprême pour sauver le pauvre Millet avec l'appui des procès-verbaux des médecins et des chirurgiens.

Ceci marqua Le Cat car il réétudia ultérieurement le phénomène avec la "Relation de trois cas de combustions humaines spontanées" qui se trouvent dans le précis analytique des travaux de la Société de médecine de Rouen au Tome XI.

Finalement, Claude Nicolas Le Cat, voulant compléter ses études chirurgicales, quitta Reims pour les célèbres Ecoles de Chirurgie de la rue des Cordeliers à Paris. Il ne passe pas comme beaucoup, moins fortunés, par la chirurgie militaire ce qui sera le cas du grand chirurgien de Reims Jean-Baptiste Caqué (1720-1787) qui deviendra aussi comme Le Cat un associé régnicole de l'Académie Royal de Chirurgie. C'est auprès de Sauveur Morand que Le Cat bénéficiera d'un très s lide enseignement et prendra sûrement goût à la lithotomie.

Toutefois, notre jeune chirurgien, fort instruit, parlant latin, est remarqué par l'Archevêque de Rouen Monseigneur de Tressan et celui-ci ve le prendre comme chirurgien et médecin à peu près au moment où la place de chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen est en survivance. Un concours a lieu qu'il remporte. Mais Le Cat décide de parfaire ses connaissances médicales en accédant au Doctorat en Médecine et il choisit de retourner à Reims. Nous avons grâce au "Catalogum secundum litterarum ordinem digestus et cetera..." précieux manuscrit (1) du doyen Louis-Jérôme Raussin (1721-1798) une liste assez complète de bien des docteurs issus de l'ancienne Faculté de Médecine de Reims et nous y retrouvons ainsi inscrit notre impétrant pour le grade de Docteur (4) :

*Le Cat Claudius-Nicolaus, Bleranicurtonus-Suessionensis, 29 à Janurarii 1733

Folio 11 D

P : Simon Hédonin.

An optati tibi felicior digestio ? Aff 18 octobre 1732 Pro Bacc.

An mulieres pluribus obnoxia morbis quam viri ? 27 janvier 1733. Pro Licent.

Donc, Le Cat a étudié sur deux ans la médecine à Reims afin de passer son doctorat du "Minor Ordinis", sûrement avec quelques arrangements en raison de ses fonctions auprès de Monseigneur de Tressan. Ce diplôme du "Minor Ordinis" donnant droit au titre de docteur régnicole ne l'autorisait pas à exercer à Reims ou dans une ville siège d'une Faculté. Certes, comme tous les candidats de notre ancienne Faculté, il termina son épreuve par la sempiternelle "Thesis generalis" au sujet invariable "An quinque medicinae partes Medico necessariae ?". Je ferai remarquer que le parisien Bonaventure Lambert avait soutenu une thèse semblable le 24 août 1724, donc lors du

premier séjour de Le Cat à Reims, ainsi énoncée “*An mulieres pluribus militentur morbis quam viri ?*”. Je n'ai pu retrouver dans notre fonds ancien les thèses de Le Cat et, hélas, elles ne sont pas dans le fonds Baron de la Bibliothèque de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris. En tout cas, la Faculté rémoise était brillante dans cette période avec des maîtres comme le doyen du moment Gérard Lefilz, Jacques Bernard, Simon Hédoïn, Pierre Josnet père, Henri Macquart et le gardien des archives et futur doyen Louis-Jérôme Raussin (4/9).

Il nous reste aussi à évoquer rapidement, et ce sera mon dernier point, les rapports de votre grand chirurgien avec le chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Reims Jean Baptiste Caqué sur lequel j'avais rédigé autrefois un travail académique lors de ma présidence à l'Académie Nationale de Reims. Ces rapports amicaux sont nés des difficultés rencontrées par les deux compères avec Jean Baseilhac, en religion le Frère Cosme lors de l'usage de son lithotome à lame cachée. J-B Caqué et son collègue Nicolas Museux, l'homme de la pince, furent amenés à l'essayer et N. Museux eut un fâcheux accident qui coûta la vie à une jeune fille. Le Frère Cosme demanda à Caqué un certificat expliquant que son instrument n'y était pour rien. Ce dernier refusa et défendit même son collègue. Caqué fit modifier aussi l'extrémité du lithotome caché après bien des essais sur le cadavre. Alors, une pluie de lettres d'insultes s'abat sur lui émanant du Feuillant qui l'accusait de forfaiture et autres impostures. Le Cat à Rouen, déjà bien rodé aux diatribes du Frère Cosme, écrit à Caqué qu'il a bien raison de ne pas utiliser l'ustensile du Frère, sous-entendant “Employez le mien” et il ajoute même “La bile d'un moine ne peut ternir votre belle réputation” (8).

Dans cette affaire, il faut avec le grand historien de l'urologie Emile Desnos reconnaître que l'appareil du Frère Cosme fit progresser la sécurité. L'Académie royale de Chirurgie avait reconnu tôt les grands mérites dans les divers concours de Le Cat mais commençait à mal supporter ses constantes diatribes et Antoine Louis, le secrétaire perpétuel, eut bien du mal à contenir les assauts répétés du chirurgien de Rouen. Reconnaissions que si Louis, rédacteur avec la lettre Y dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert des articles de chirurgie, a su inscrire les mérites de J-B Caqué qui réussit l'extraction de 170 calculs vésicaux bloqués en trente-cinq ans, Louis, par contre, ne dit rien des travaux et des efforts d'ingéniosité de Le Cat dans son article sur la taille et la lithotomie (8). Certes, Antoine Louis n'aimait pas Le Cat mais l'éloge qu'il fit de lui à l'Académie royale de Chirurgie est loin d'être injuste malgré les remontrances ultérieures de la veuve Le Cat. Actuellement, il reste des travaux anatomiques sur l'appareil urinaire une dénomination : la partie dilatée de la portion bulbaire de l'urètre correspond en anatomie au golfe de Le Cat !

Dans les papiers du doyen Louis-Jérôme Raussin nous avons retrouvé cette épitaphe qui nous servira à mettre un terme à mon exposé sur Le Cat et Reims car je ne voudrais pas conclure dans le pays de Gustave Flaubert, lui qui écrivait : “La rage de vouloir conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles qui appartiennent à l'humanité”. Voici l'épitaphe tirée d'un manuscrit du XVIII ème siècle (1) :

*Ci gît qui par le vrai sait terrasser l'envie
Par les traits du talent qui repousse la mort,
Qui par son immortel génie,
Triomphe maintenant du cercueil et du sort.*

NOTES

- (1) Archives du doyen Louis-Jérôme Raussin. MSS 1077 p 210 (Epitaphe). MSS 1085. (Liste des Docteurs en médecine de Reims). Bibliothèque municipale de Reims.
- (2) DESNOS Emile. - *Histoire de l'Urologie*. Paris, Editions Octave Doin, 1914.
- (3) GUELLIOT Octave. - *Fragment du Livre de la Communauté des Maîtres en Chirurgie de la Ville de Reims* (1725-1765). Fonds Guelliot, Bibl. Mun. de Reims, Cote provisoire 145.
- (4) GUELLIOT Octave. - *Les thèses de l'ancienne Faculté de médecine de Reims*. Reims, Michaud, 1889.
- (5) GUELLIOT Octave. - La fin de la Faculté de Médecine de Reims, ses derniers Docteurs-Régents. *Travaux de L'Académie Nationale de Reims* : 1907/08, 124, N° 2, 1 à 240.
- (6) IMBAULT-HUART Marie-José. - Les chirurgiens et l'esprit chirurgical en France au XVIII ème siècle. *Clio Medica* 1981, 15, 143-157.
- (7) PHILIPPE Adrien. *Précis historique sur l'ancienne Communauté des Maîtres en Chirurgie de la ville de Reims*. Reims, imprimerie de Gérard, 1853.
- (8) SÉGAL Alain. - *Le grand chirurgien rémois du XVIII ème siècle : Jean-Baptiste Caqué (1720-1787)*. Reims, imprimerie Matot-Braine, 1987.
- (2) SÉGAL Alain, FONTAINE J-Paul. L'enseignement de la médecine. Le livre médical. *Catalogue des deux expositions réalisées pour le 450ème anniversaire de l'Université de Reims Champagne-Ardenne*.

RÉSUMÉ

L'auteur relate les rapports entre la ville de Reims et la carrière du chirurgien-chef de l'hôtel-Dieu de Rouen Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768). Reims lui permit de commencer ses études de chirurgie en 1724 / 1725 et lui donna par la suite en 1733 le grade de docteur en médecine du "Minor Ordinis". Mais, Le Cat laissa entre autres des textes témoins de son vaste savoir, en particulier celui sur "le balancement d'un arc-boutant de l'Eglise Saint Nicaise de Reims".

Comme lithotomiste distingué, il se partagea beaucoup sur ce sujet avec Jean-Baptiste Caqué (1720-1787), le chirurgien-chef de l'hôtel-Dieu de Reims, dans leur lutte contre le célèbre Jean Baseilhac, en religion le Frère Cosme.

SUMMARY

The author is stating relations between Reims and Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768), hôtel-Dieu de Rouen chief-surgeon. In 1724/1725 he has beginning to study surgery at Reims and, also, to become a Doctor in Medicine though he got only the "Minor Ordinis" degree. Nevertheless, Le Cat was an erudite and he settled the problem of Reims Saint Nicaise church flying-buttress rocking.

As an eminent lithotomist he help by crook Jean-Baptiste Caqué (1720-1787) hôtel-Dieu de Reims chief-surgeon during their common struggle against Jean Baseilhac, in church Frère Cosme.

Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768) Un grand nom de la Chirurgie et de l'Urologie au XVIIIème siècle *

par Philippe GRISE **



Fig. 1
C.N. Le Cat par J.B. Lemoyne

Introduction

Par sa très brillante personnalité, Le Cat va marquer la chirurgie de son temps, perfectionner l'opération majeure qu'était la taille vésicale, parfaire la renommée de l'école chirurgicale et anatomique rouennaise, tant en France qu'à l'Etranger.

Historique

Le XVIII^e siècle est pour la chirurgie une période clef marquée par la reconnaissance de sa spécificité et la poursuite d'une recherche anatomo-clinique déjà amorcée.

Certes, les bases de la médecine et de la chirurgie ont été posées par Hippocrate sur la double nécessité de l'observation et du raisonnement mais, à partir de Galien, cette démarche disparaît pour une longue période de foi aveugle dans la parole des maîtres antiques, dont les écrits seront relayés en Europe par la médecine arabe.

Ce n'est qu'à partir du XIV^e siècle que l'indépendance des esprits se rétablit en

* Comité de lecture du 17 juin de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Service d'Urologie, CHU Charles Nicolle, rue de Germont, 76031 Rouen Cedex.

médecine. Grâce à son immense érudition, Guy de Chauliac (1300-1380) publie à Montpellier un traité de grande chirurgie qui sera traduit dans presque toutes les langues d'Europe. Il rédige en homme de métier et se permet d'introduire un esprit critique nouveau : "Socrate et Platon est nostre amy : mais la vérité est encore plus amie".

L'expérience des plaies de guerre eut pour la chirurgie l'avantage sur la médecine de jouir d'une faveur acquise auprès des seigneurs et rois. Ainsi Ambroise Paré (1510-1590) au XVI^e siècle débute simple maître barbier mais accède rapidement à la notoriété et devient chirurgien du roi par ses talents et ses innovations dans le traitement des plaies et traumatismes. En récompense de ses services au siège de Rouen en 1562, il devient même premier chirurgien du roi Charles IX. Ses œuvres complètes servent de référence magistrale à l'époque en matière de chirurgie. Il se permet même d'empêter dans le domaine de la médecine par un chapitre sur les tumeurs et sur les fièvres. A cette époque les chirurgiens n'ont pas le droit de soigner médicalement sauf les maladies vénériennes. Ceci lui vaudra, bien sûr, une plainte de la Faculté de médecine au Parlement, plainte rejetée.

La faveur pour la chirurgie bénéficie aussi de succès retentissants, comme la fistule anale du roi Louis XIV opérée et guérie par Félix.

En ce début du XVIII^e siècle, à l'époque de la naissance de Le Cat, les chirurgiens barbiers se sont séparés des barbiers perruquiers depuis peu (1648) mais la pratique chirurgicale n'est pas unifiée. Tantôt, elle est reléguée aux chirurgiens ambulants allant de ville en ville tailler la pierre vésicale, opérer les hernies et les cataractes, voire réduire fractures et luxations, tantôt elle est assurée de façon plus structurée par les chirurgiens-barbiers des villes faisant la barbe, les pansements des plaies simples, confectionnant les lancettes et réalisant les saignées. Cependant, rares sont ceux qui pratiquent les opérations majeures. Les chirurgiens ambulants passent un examen qualifié de "légère expérience", alors que les chirurgiens des villes tel Rouen doivent passer quatorze examens plus "le grand chef d'oeuvre" pour avoir le droit d'exercer.

La communauté chirurgicale à Rouen comprend le Lieutenant du Premier Chirurgien du Roi, des maîtres jurés en nombre de trente, des aspirants et des apprentis-chirurgiens. Pour exercer il faut demander l'autorisation (l'agrégation) au collège des médecins. De plus les malades traités par les chirurgiens ne peuvent être considérés comme guéris qu'après avis d'un médecin.

Ces prérogatives des médecins aux dépens des chirurgiens se traduisent par une succession de procès, concernant le droit à telle ou telle pratique, l'administration des remèdes, parfois aussi un simple défaut dans la déférence en usage lors de la réception des aspirants chirurgiens. Ces procès innombrables occupent le collège des médecins à l'année en ce début du XVIII^e siècle. De son côté, la communauté des chirurgiens supporte de moins en moins bien cette subordination médicale, les chirurgiens discréditent ouvertement les médecins. Mais ce n'est qu'en 1743 qu'un arrêté royal va relever la dignité de l'état de chirurgien et le placera au même rang que les médecins, permettant le plein essor de la chirurgie en France.

Le Cat : des études brillantes

C'est dans ce contexte que Le Cat naît le 6 septembre 1700. Il est issu du milieu chirurgical par son père, chirurgien à Blérancourt en Picardie, sa mère est elle-même fille

de chirurgien. Il fait ses humanités à Soissons puis paraît incliner un temps pour l'habit ecclésiastique mais son goût de la géométrie et des sciences exactes lui fait renoncer aux ordres et débuter à Reims ses études de chirurgie.

Son père avait été l'élève de Mareschal, premier chirurgien du Roi, aussi même s'il n'est pas fait état directement de l'exemple ou de l'enseignement de son père, il l'a probablement guidé dans sa formation initiale. C'est d'ailleurs chez ce même Mareschal qu'il va à Paris apprendre le métier de chirurgien, un maître dont Saint Simon dit qu'il était le premier de tous en réputation et en habileté. La passion de connaissance dévore Le Cat, aussi à Paris il suit en même temps les enseignements de chirurgie et de médecine à l'Hôtel-Dieu et à la Charité, il est l'élève de Winslow en anatomie. Il étudie aussi la botanique au Jardin du Roi et les mathématiques au Collège Mazarin, s'intéresse à l'architecture civile et militaire.

De telles qualités et une telle ardeur au travail le font remarquer par l'archevêque de Rouen, Monseigneur de Tressan (oncle de son ami, le fils du Marquis de Blérancourt) dont il devient chirurgien attaché en 1726.

Installé à Rouen, il est assistant chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1731. C'est alors que la place de chirurgien chef de l'Hôtel-Dieu devient libre et mise au concours. Il ne possède pas encore la maîtrise mais le pouvoir de ses appuis à raison des deux autres candidats pourtant déjà pourvus de la maîtrise. Ceux-ci se retirent, Le Cat se soumet aux épreuves auxquelles il est reçu. Un an plus tard (1732), il passe son doctorat en médecine à Reims plutôt qu'à Paris, peut-être pour retrouver sa faculté d'origine mais probablement aussi parce qu'il n'en coûte que 600 livres au lieu de 6000 à la capitale. Il lui reste à accomplir les épreuves du grand chef d'œuvre, ce qu'il réussit brillamment en 1733 et il devient maître chirurgien de Rouen.

Dès lors sa renommée ne cesse de croître. Sa pratique de la taille vésicale ou lithotomie pour extraire les calculs vésicaux lui vaut une remarquable réputation.

La taille vésicale et l'activité chirurgicale

A cette époque, les calculs vésicaux sont une cause fréquente de souffrance, d'infection et de décès par urémie. L'alimentation déséquilibrée ou carencée explique cette maladie de la pierre vésicale dont les grands du royaume ne sont pas épargnés. Leur extraction par la taille vésicale est fort justement redoutée, non tant qu'elle ait lieu sans anesthésie, car le malade est lié à une table et maintenu solidement par deux hommes forts non craintifs ni timides ; elle est surtout redoutée par sa morbidité (infection, gangrène, hémorragie, fistule) et plus encore par sa mortalité car près de la moitié des opérés décèdent, sauf entre les meilleures mains, et Le Cat est de celles-ci. Il rapporte en 1765 n'avoir enregistré aucun décès durant neuf années consécutives, d'autres années furent moins heureuses, en 1745 il perdit la moitié de ses opérés.

Il perfectionne la pratique de la taille et invente un instrument : le gorgeret-cystotome.

Le déroulement de l'opération de la taille latérale au grand appareil est le suivant : l'opérateur introduit une sonde métallique (fer ou argent) dans l'urètre puis la vessie. Il incise ensuite le périnée jusqu'à prendre contact avec la sonde au niveau de l'urètre prostatique et du col vésical. Vient alors l'introduction du gorgeret-cystotome dont l'ex-

trémité se cale dans la gorge de la sonde, et la suit pour atteindre le col vésical. Le gorgéret est ensuite progressivement écarté afin d'exercer une double fonction d'incision et d'ouverture de la plaie (fig. 2) (ceci évite l'introduction successive de deux tiges métalliques appelées conducteurs dont l'extrémité prenait également appui sur la sonde pour glisser jusqu'au col ainsi que l'introduction entre celle-ci d'un dilatateur). Il reste à extraire les pierres vésicales grâce à des tenailles ou tenettes qui sont en forme de bec de cane droit ou courbe. Les pierres trop grosses sont broyées par un bec de corbin à mors dentelés.

Le Cat est rapide, il opère en 10 à 20 minutes. La plaie n'est ni suturée ni pansée de peur d'enfermer les écoulements, on se contente de rapprocher les cuisses et d'administrer une potion calmante.

A cette époque l'activité chirurgicale est loin du rythme actuel. Les opérations majeures comme la taille vésicale ne sont habituellement pratiquées que lors des campagnes de printemps ou d'automne, et le nombre des opérés est d'une dizaine par an.

Le Cat opère aussi les cataractes, opération qui réclame une grande précision pour que la pointe de l'aiguille libère et abaisse le cristallin mais ne perfore pas l'humeur acqueuse, il opère aussi les fistules lacrymales, les becs de lièvres. Il fait les pansements et s'occupe activement de son service. Pour améliorer les soins et prévenir les escarres, il fait réaliser, pour son service, un lit mécanique destiné à un abbé paralysé.

Gestionnaire aussi, il est impliqué dans le transfert de l'ancien Hôtel-Dieu qui juchait la cathédrale, vers un nouveau site hospitalier en bordure de la ville (fig. 3). Le témoignage de la considération pour le médecin chef et pour Le Cat en particulier prit la forme d'une maison de qualité à l'entrée de l'hôpital, logement qu'il occupera près de trente ans.

Le Cat, l'enseignement et les publications

La réputation de Le Cat fait qu'il a de très nombreux élèves auxquels il donne tous les jours, après le repas, une leçon d'opération. Sa passion d'enseigner et son caractère accrocheur font que, dès querelles avec les médecins pour la création d'une école de chirurgie à Rouen, dès d'attendre des fonds promis par le Roi, il crée à ses frais un amphithéâtre en ville pour y donner des cours d'anatomie et d'opération de chirurgie

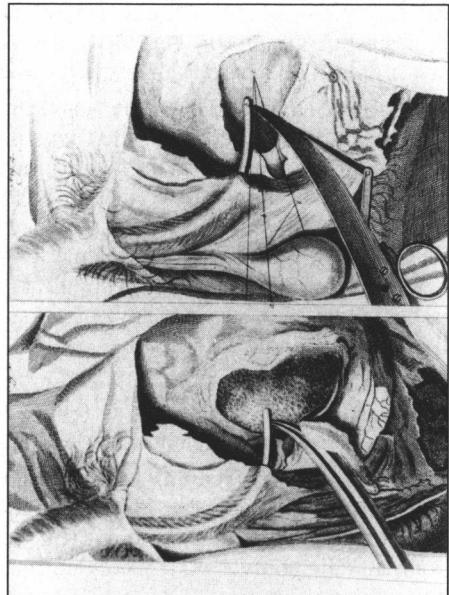


Fig. 2

La taille vésicale selon Le Cat. En bas : après introduction de la sonde puis incision périénéale latérale jusqu'à l'urètre prostatique et le col vésical, un conducteur est introduit dans la vessie en glissant dans la rainure de la sonde. En haut : Le gorgéret-cystotome élargit l'incision du col vésical.

gratuit et en public (fig. 4). Ses cours connurent un vif succès ce qui, bien-sûr, attisa la jalouse de ses confrères médecins d'autant qu'il prit lui-même le titre de professeur.

Sa ténacité sera récompensée, le Parlement décidera en mars 1738 de lui verser 2000 livres offertes au nom de la Cour et en 1752 il sera nommé démonstrateur royal de l'école de chirurgie à Rouen.

A cette époque, les polémiques sont vives, les esprits manient la critique avec riaillerie ou férocité mais Le Cat l'exerce particulièrement avec autant de passion que de virulence voire d'acharnement. Il s'oppose au Frère Cosme de l'Hôtel-Dieu de Paris, célèbre lithotomiste, qui a mis au point un appareil concurrent "le lithotome à face cachée". Il sollicite l'Académie royale de Chirurgie à Paris, publie son "Parallèle de la taille vésicale" (fig. 5), compte les morts attribués à son concurrent, rivalise de vitesse et a finalement gain de cause par un arrêt toutefois très tempéré de l'Académie.

Il écrit d'autres ouvrages médicaux, un traité sur "Les dissolvants de la pierre", un "Traité de l'opération de la cataracte", ainsi que de nombreux travaux anatomiques dont un "Traité d'ostéologie". Il publie aussi une dissertation sur le principe de la fragmentation des calculs au moyen d'un foret actionné par un archet, méthode que Civiale appliquera un demi-siècle plus tard par voie endoscopique.

Il publie de nombreux ouvrages de physiologie comme le "Traité des sens", le "Traité de la couleur de la peau" mais il faut reconnaître que ceux-ci contiennent davantage d'hypothèses que sa fertile imagination convertit en faits, plutôt que des vues scientifiques fondées sur des expériences.

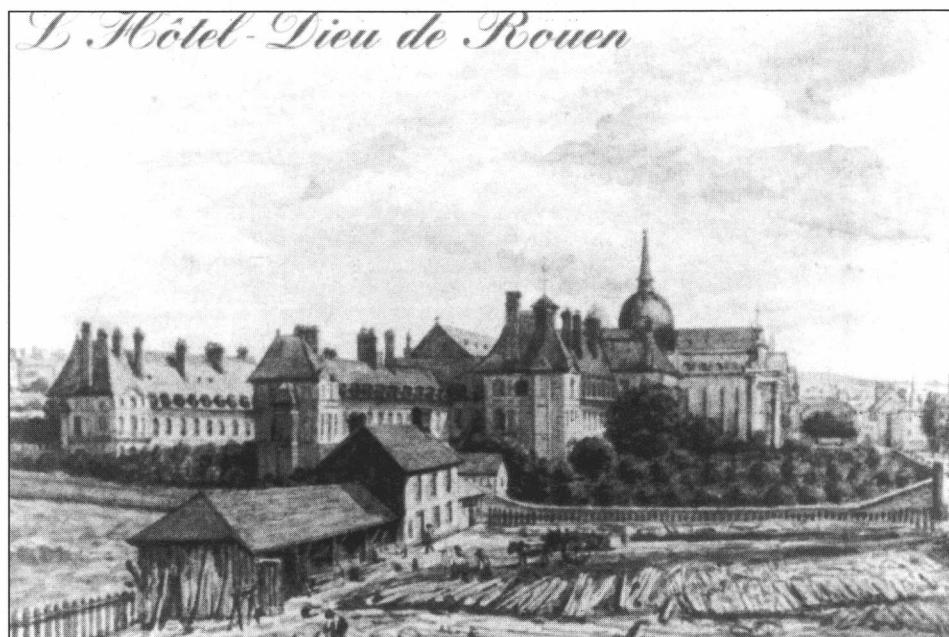


Fig. 3 - L'Hôtel Dieu de Rouen, vue par A. VILAIN en 1850.

DIEU AIDANT.
SOUS L'AUTORITÉ DU ROI
ET LES AUSPICES
DE M. DE LA MARTINIÈRE,
SON PREMIER CHIRURGIEN.

CLAUDE-NICOLAS LE CAT, Ecuyer, Docteur en Médecine, & Chirurgien en Chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, Lithotomiste Pensionnaire de la même Ville, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Associé de celle de Chirurgie, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale de Madrid, de celle de Berlin & de Lyon, de l'Institut de Bologne, des Académies Impériales des Curieux de la Nature, de celle de S. Petersbourg, & Secrétaire perpétuel de celle de Rouen, Professeur & Démonstrateur Royal en Anatomie & Chirurgie, fera les Leçons & Démonstrations concernant la connaissance & le traitement des MALADIES CHIRURGICALES, qui ne sont point comprises dans le Cours d'Opérations. Ce Cours sera suivi, sans interruption, de celui des MEDICAMENS, de celui d'OSTEOLOGIE & des MALADIES DES OS.

Il ouvrira ces Cours le Lundi 20 Septembre 1762, & continuera tous les Lundis, Mardis, Jeudis & Vendredis, à trois heures précises, dans l'Amphithéâtre construit sur la Porte Bouvreuil.

Fig. 4 - Affiche annonçant l'ouverture de ses cours, placardée aux carrefours de la ville et envoyée au domicile de ses confrères.

Il correspond avec Haller dont il réfute la conception sur la sensibilité des méninges, s'oppose à J.J. Rousseau dans la querelle relative à l'influence des sciences et des arts sur les moeurs.

Cette diversité d'intérêts semble sans limite comme en témoignent d'autres communications sur l'homme automate, l'astronomie, la météorologie, la géologie, les lois sur la chute des corps qu'il vérifie d'ailleurs par des expériences du haut de la cathédrale.

Il possède aussi un cabinet de curiosités et sa bibliothèque est à l'image du personnage, elle réunit plus de 2000 titres.

Une grande notoriété

Sa notoriété chirurgicale est remarquable, attestée par le nombre de ses élèves dont beaucoup deviendront professeurs.

Il donne ses soins à une nombreuse clientèle privée qui l'appelle jusqu'à Lille et Londres. On vient le consulter de toute la France, de Belgique, d'Angleterre, de Suisse.

Il publie de nombreux travaux à l'Académie de Rouen dont il a été cofondateur, soit près de 190 mémoires et communications en vingt-quatre ans.

Alors que l'Académie royale de Chirurgie vient tout juste d'être créée à Paris en 1731, il s'inscrit au concours annuel décerné par l'Académie et en remporte le prix chaque année de 1732 à 1738, au point que l'Académie prie Le Cat de ne plus entrer en lice pour laisser leur chance à d'autres concurrents, "il est temps qu'un concurrent si formidable se repose sur ses lauriers". Mais en 1755, n'y tenant plus, sous un nom d'emprunt, il remporte à nouveau le Prix de l'Académie.

Il est membre associé des principales sociétés savantes d'Europe.

Récompense suprême, il fut anobli écuyer par le Roi en 1762 pour le récompenser des services qu'il rendait à la science et au public.

Ses dernières années furent troublées par des malheurs : un incendie consu-
ma une partie de sa bibliothèque mais surtout un volumineux mémorial auquel il tra-
vailait depuis des années. Épuisé par tant de travaux, il mourut le 20 août 1768, lais-
sant une fille unique mariée à son successeur le chirur-
gien David qui découvrit le mal vertébral en même temps que l'Anglais Pott.

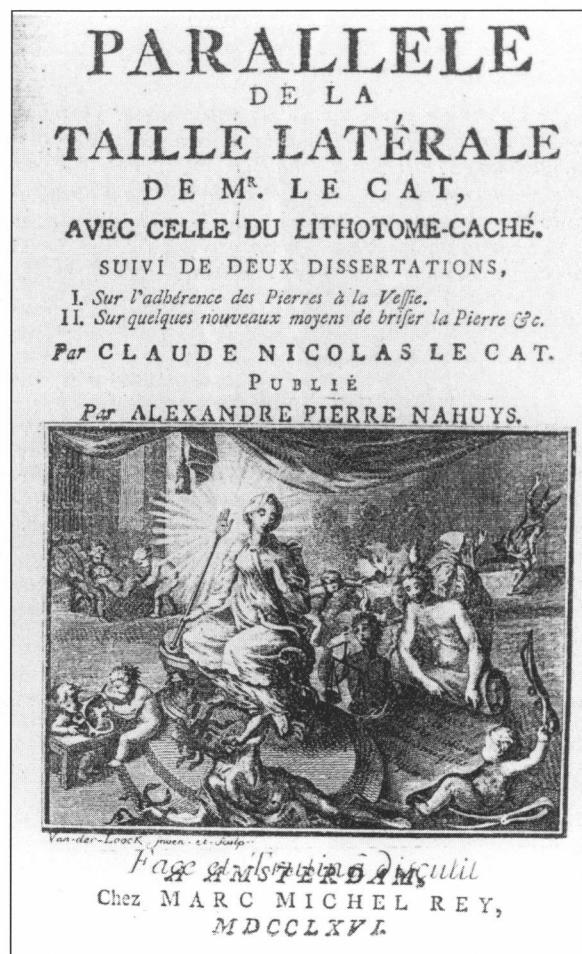


Fig. 5 - Parallèle de la taille latérale de Mr Le Cat avec celle du lithotome caché, édité en 1766 par A. P. Nahuys.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTEAU P. - Claude Nicolas Le Cat, *Revues Médicales Normandes*, 1971, 10, 7-33.
- KÜSS R., GREGOIR W - *Histoire illustrée de l'Urologie*, Roger Dacosta, Paris, 1990.
- PANCKOUCHE. - Dictionnaire des sciences médicales, *Biographie médicale*, t. 3 , 184-189, Paris, 1821.
- PARÉ A. - *Oeuvres complètes*, Slatkine Reprints, Genève, 1970.
- VETTER T. - *Claude Nicolas Le Cat*, Mémoire couronné par l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen, 1968, 106 p.
- VETTER T. - Claude Nicolas Le Cat, chirurgien de Province au XVIII^e siècle, *Annales de Nancy*, 1969, 8, 433-445.

RÉSUMÉ

Le Cat fut un grand nom de la chirurgie au XVIII^e siècle, à cette époque marquée par la reconnaissance de la spécificité de la chirurgie et la recherche anatomo-clinique. Picard d'origine, étudiant en chirurgie et anatomie à Paris, il est chirurgien de l'Archevêque de Rouen en 1726 puis chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il pratique les opérations majeures que sont la taille vésicale pour maladie de la pierre et l'opération de la cataracte. Il met au point un instrument pour la taille vésicale, le gorgeret-cystotome. Sa renommée en France et en Europe est attestée par ses nombreux prix d'académie, ses publications, sa notoriété chirurgicale.

SUMMARY

Le Cat was a famous french XVIII th century surgeon during those times when surgery was just recognized as a self-governing part of medicine. Born in Picardie, student in anatomy and surgery in Reims, he became, in 1726, Rouen Archbishop's own surgeon and, then, Rouen Hôtel-Dieu chief-surgeon. He performed the two major surgical techniques during this period : lithotomy for bladder stone and cataract operation. He invented a surgical instrument, the gorgeret-cystotome. His european fame is confirmed by a lot of academic awards and publications.

Le Cat et l'Ecole d'anatomie *

par Pierre C. BERTEAU **

L'anatomie théorique, chez les Grecs et Romains anciens, ainsi que chez les Egyptiens, a toujours été une constante préoccupation. L'étude des hiéroglyphes pose effectivement le problème de certaines connaissances anatomiques, voire physiologiques dès cette époque. Imhotep, architecte de la pyramide de Saqqarah, édifiée pour le pharaon Djoser, était également médecin.

Galien né à Pergame en 131, sur la côte méditerranéenne de la Turquie actuelle, élève de Satirus, puis de Numesianus, à Corinthe, part à Smyrne puis à Alexandrie où il étudie l'anatomie mais aussi l'arithmétique, la géométrie ; ensuite à Rome vers 164 il affirme l' "anatomie, base de la médecine."

Pour Avicenne (980-1037) l'enseignement pouvait répandre des idées en s'éloignant de la foi chrétienne mais, à partir de 1150, toute personne qui souhaitait enseigner devait obtenir une licence du chancelier de la cathédrale ; c'est la période de multiplication des universités. Le concile de Tours en 1163 interdit aux religieux d'exercer la chirurgie. On voit alors s'organiser plus ou moins bien des corporations de barbiers, barbiers-chirurgiens, chirurgiens, barbiers phlébotomistes.

En 1311 Philippe IV le Bel crée le Collège des chirurgiens. Fils de Philippe III le Hardi, petit-fils de Saint Louis, né en 1268, époux de Jeanne de Navarre, il se révéla une forte personnalité. Il n'avait pas de ministre, assumant toutes les responsabilités du pouvoir central, assisté de conseillers qui agissaient "en son nom". Il réforma hardiment les structures de l'Etat. Les médecins étaient tenus à l'enseignement, mais les droits étaient cédés aux chirurgiens. Les médecins se réservaient d'ouvrir la première séance par un discours payé 50 livres et les chirurgiens devaient "faire leurs cours..."

Vésale (1514-1564), né à Bruxelles, publie "De *humani corporis*" ; il est accusé de vivisection.

En 1523 on assiste à une certaine décadence de Rouen, foyer de la Ligue. Cette décadence concerne le commerce, l'industrie, mais aussi la chirurgie. De plus, une épidémie de peste décime la population.

* Comité de lecture du 17 juin 2000 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 1037, rue de la Haie, 76230 Bois-Guillaume.

A cette époque Ambroise Paré (1510-1590) pratiquait des dissections dont il rassembla les résultats dans “*Briefve collection de l’administration anatomique avec la manière de conjoindre les os. Et d’extraire les enfans tant morts que vivans du ventre de la mère lorsque nature de soy ne peut venir à son effet*”

Paré voyagea beaucoup avec les rois successifs qu'il suivit. Il accompagna notamment l'armée de Charles IX et participa au siège de Rouen. Il fut alors nommé premier chirurgien du roi, en dépit du fait qu'il fut probablement huguenot.

A Rouen, le début du XVII^e siècle est l'époque de Corneille, dont la maison, rue de la Pie, est vendue à un chirurgien, anatomiste, du nom de Dominique Sonnes. C'est aussi une époque riche sur le plan scientifique : Etienne Pascal, trésorier de France, intendant de justice de police et de finances, nommé par Richelieu, s'installe dans le quartier de l'Hôtel de Ville. En 1640, Blaise Pascal a seize ans : son activité scientifique est importante. En 1642, il invente une machine d'arithmétique, ancêtre de nos machines à calculer ; en 1646, il reprend des expériences sur la Seine (probablement dans le quartier Saint Sever au niveau de la place de la Verrerie), et la côte Sainte Catherine établissant définitivement l'existence du vide. En 1646-1647, Blaise et sa sœur Jacqueline se convertissent au jansénisme, sous l'influence de deux chirurgiens “d'occasion” venus soigner Etienne Pascal d'une fracture du fémur.

Les chirurgiens rouennais veulent alors reprendre leurs cours d'anatomie mais sans aucune redevance envers les médecins, y compris pour la séance d'ouverture des cours.

En 1671, conformément à l'usage et à la demande du collège des médecins, Barassin est désigné pour professer le cours d'anatomie, Louis XIV ayant publié un acte créant des cours publics d'anatomie. Dionis occupe le même poste à Paris. Mais ces cours n'ont pas lieu pour diverses raisons ce qui amène, en février 1692 un nouvel édit royal confirmé par une sentence du siège présidial de Rouen de juillet 1697 qui “*devait faire entrer la chirurgie des provinces dans une véritable voie de progrès.*” On note alors la création de deux chirurgiens royaux dans chacune des villes principales du royaume, chargés du cours d'anatomie et d'opération chirurgicale sur le cadavre humain ; la communauté des chirurgiens devait faire délivrer des cadavres de suppliciés. C'est ainsi qu'Adrien Duboc en 1667 “retient” le corps d'un supplicié en l'achetant mais alors qu'il vient prendre livraison de ce cadavre sur la place du Vieux Marché, lieu du supplice, une trentaine d'individus (des étudiants ?) enlèvent le corps laissant Duboc désemparé.

Devant ces exactions, une transaction de mai 1709 définit l'année anatomique (20 octobre-5 avril) et précise qu'il n'y aura qu'un seul fauteuil pour le médecin du Roi lors de la séance inaugurale.

Il s'ensuit de nombreuses actions en justice contre les chirurgiens qui enlèvent un cadavre, pratiquent des dissections dans une chambre particulière sans médecin ce qui est une contravention, “*faisant entretenir dans l'ignorance les aspirants et les chirurgiens eux-mêmes*”. Les chirurgiens disent qu'ils n'ont pas d'argent et que les médecins peuvent faire leur discours gratis, comme ils font gratis les dissections.

Depuis 1715, les chirurgiens ne paient plus les discours ; les discours ne sont plus faits ; le 14 mars 1720, les maîtres chirurgiens s'obligent à faire gratis tous les ans un cours d'anatomie et d'opération, en public. En 1722 cent placards sont affichés dans les rues de Rouen : Reu, qui exerce rue Malpalu, paroisse de Saint-Maclou, convoque pour

un cours commençant par l'organe de la vue. Ce cours est régulièrement professé mais son organisation n'est ni précise ni très légale. C'est la raison pour laquelle la programmation de ces cours tourne court.

Il faut attendre 1736 pour que la situation évolue : le Collège des chirurgiens envoie une supplique aux conseillers de Rouen assortie d'une pétition de la communauté envisageant la création de l'école de chirurgie et prévoyant cinq places de professeurs. Une autre supplique se contente de demander la somme de 200 livres pour l'ensemble des cinq démonstrateurs et 200 livres supplémentaires pour frais et appareils de démonstration.

C'est aussi la période où Claude Nicolas Le Cat commence à faire parler de lui à Rouen ; il y est arrivé depuis 1726, en qualité de chirurgien attaché à l'archevêque de Rouen, Monsieur de Tressan, ami de Louis XV ; il occupera effectivement ces fonctions à partir de 1728 et sera nommé, en 1731, chirurgien à l'Hôtel Dieu. Il défend un enseignement de l'anatomie ouvert à tous.

Il va sans dire que ses prises de position entraînent de nombreuses jalousies : des médecins, mais aussi des chirurgiens qui envoient une supplique du Collège des chirurgiens aux édiles de la ville car Le Cat n'est pas encore agrégé au Collège des chirurgiens.

Mais Le Cat publie alors une supplique pour la création d'une école d'anatomie et de chirurgie :

“A Monsieur le Chancelier,

Monseigneur, il y a longtemps que les beaux-arts aspiraient après les changements judicieux que l'on voit aujourd'hui dans le gouvernement. La chirurgie, Monseigneur, est le premier de ces arts qui s'en soit ressenti. On ne vous a pas eu plus tôt rendu justice que vous la lui avez rendue à votre tour. Convaincu de sa nécessité pour le bien de l'état, vous avez d'abord songé à la faire fleurir dans les lieux même où il paraît le moins cultivé. Nos provinces ont retenti de cette heureuse nouvelle et s'en sont réjouies. Notre zèle pour les progrès du même art avait déjà prévenu cet événement. Nous avions élevé, sous la protection de notre Premier Président et de la Ville, un amphithéâtre anatomique proportionné aux circonstances du temps et des lieux et vous n'avez pas dédaigné, Monseigneur, de nous faire lire le petit discours que nous prononçâmes à l'ouverture de cette espèce d'école.

La nouvelle dont nous venons de parler nous fit espérer que les fondements que nous avions jetés serviraient à un établissement plus solide que celui que nous étions en état de faire. Monsieur de la Peyronnie eut la bonté de nous en assurer. Ces heureux commencements, ces assurances, Monseigneur, me donnent la confiance de m'adresser à Vous, protecteur né des beaux-arts, pour vous supplier d'effectuer un projet tout à la fois, et si utile à l'Etat, et si glorieux à ses auteurs.

Les lettres dont je suis chargé, de la part des principales personnes de votre ville, vous prouvent Monseigneur, que la requête que j'ai l'honneur de vous présenter est en quelque sorte au nom de toute la ville de Rouen. Ces lettres dispensent, Monseigneur, du pénible et délicat emploi de me recommander moi-même à votre Grandeur, et je n'ai heureusement à l'entretenir que du plan de l'école dont il est question.

J'ai observé, Monseigneur, et j'ai eu l'honneur de faire observer à Monsieur de la Peyronnie, que quelque louables que soient les cours publics de chirurgie tels qu'on les fait ordinairement, leur utilité ne répond pas encore au bien que l'on en espère. Les leçons qu'on y fait sont trop passagères. Le peu qu'on y dit ou qu'on y montre n'étant encore vu et entendu que d'un petit

*nombre et le reste n'emporte de là que des idées confuses et mal digérées. Le moindre inconveni-
nient qui puisse résulter de ce chaos, c'est l'ignorance ; mais, pour l'ordinaire, il donne l'occa-
sion à de faux plans de sciences, à l'erreur, à la présomption, à l'entêtement, suites naturelles du
défaut de principe. Cette méthode d'enseigner nous expose donc pour l'ordinaire à ne faire ou
que de timides ignorances inutiles, tout au moins à la République, ou de faux savants propres à
déshonorer la chirurgie par leur propulsion ridicule, et plus encore par des opérations présom-
pueuses et attardées, et l'on ne sait que trop qu'il n'y a point d'art où l'ignorance et la méprise
soient plus dangereuses que dans celui-ci.*

*Le but du Prince, de votre Grandeur, Monseigneur, est de donner au Royaume de véritables
chirurgiens, des gens instruits à fond des principes de cette profession, et qu'il n'y a qu'une voie
pour cela, Monseigneur, voie que suivent les physiciens, les mathématiciens et généralement tous
ceux qui enseignent aux beaux-arts ; ce serait, Monseigneur, de dicter des cahiers, de les expli-
quer, d'exercer des écoliers sur le pour et le contre, d'accompagner cette théorie des pièces ana-
tomiques, des expériences, des opérations qui y ont rapport. C'est un abus affreux ; on enseigne
aussi superficiellement qu'on le fait, un art aussi profond, aussi étendu et aussi essentiel que le
nôtre ! Il n'y a que des exercices suivis, comme je viens de le dire, Monseigneur, qui puissent for-
mer de vrais chirurgiens, et la chirurgie ne mérite pas moins cette attention du Prince que les
mathématiques, la marine et les autres sciences dont on entretient les écoles publiques avec tant
de soins.*

*Toute frappante que soit cette vérité, Monseigneur, elle a été jusqu'à ce jour sans produire
aucun effet.. On sait il y a longtemps que le nombre des sujets fait la première grandeur des
Rois ; l'art de les conserver, le premier des arts, est le premier soin du ministère. Cependant il
fallait que se trouvât dans ce ministère un magistrat aussi éclairé et aussi amateur du bien public
que vous l'êtes, Monseigneur, pour que cette visite ne demeurât point stérile.*

*L'exécution d'un si louable projet n'est point difficile, Monseigneur, on ne manquera point de
sujets pour remplir ces places, quand on le voudra et un seul mot peut leur assigner les fonds
nécessaires à leur subsistance et au salaire de leurs travaux. Monseigneur sait, sans doute, que
toutes les marchandises qui entrent dans Rouen, paient un droit qu'on nomme l'octroi. Ce droit
fait tous les ans une somme considérable qui, par la bonté du Roi, est employée aux besoins
publics de la ville.*

*Tantôt c'est l'indigence des pauvres de l'hôtel-dieu qu'on en soulage, une autre fois, c'est un
collège qu'on bâtit aux Jésuites, tout récemment c'est un palais qu'on a construit pour les
Consuls des Marchands. Est-il, Monseigneur, un besoin plus pressant et plus public pour la ville
de Rouen que ce qui fait le sujet de ma requête ? Notre Hôtel de Ville qui n'est arrêté dans sa
bonne volonté pour moi que par le peu de fonds qu'il possède satisfairait par-là à ce besoin sans
altérer ses propres fonds. Tout le Peuple y contribuerait sans s'en apercevoir : d'autant moins
Monseigneur, la pension d'un professeur démonstrateur est un très petit objet comparé aux
sommes dont je viens de parler. On a signé d'abord, suivant les nouvelles, 150 livres de pension,
mais on a arrêté que cette dépense serait proportionnée à la grandeur des villes où se ferait l'éta-
bissement, par exemple celui d'Amiens à 120 livres. Toute utile, toute nécessaire que soit cette
dépense, elle est si peu considérable qu'elle mérite à peine d'être comptée comme une charge sur
un revenu comme celui de l'octroi. Elle n'empêcherait ni de subvenir aux autres besoins de la
ville, ni d'amasser ses revenus, si on le jugeait à propos. La chirurgie, Monseigneur, ne voit plus
avec douleur l'embellissement de la ville, les concerts, les spectacles, ne lui laisser aucune part
aux grâces publiques ; au moins l'art de livres est un petit tribut aux grandes sommes qu'on
emploie à vivre agréablement.*

*Au reste, Monseigneur, l'étendue de vos lumières et de vos connaissances vous met à portée
de voir les choses autrement que nous. J'ai pris la liberté de vous présenter les objets tels que je
les vois, et j'attends avec respect, le jugement que vous dicterez à l'équité."*

Depuis 1723, l'édit qui avait rétabli la lieutenance du premier chirurgien avait également supprimé les frais de cours de chirurgie ; ceci entraîna leur disparition, d'où cette supplique ; cependant il n'y eut pas de suite officielle.

Dès octobre 1733, pour officialiser sa position, Le Cat demanda la grâce de faire une semaine d'anatomie et d'opération avec Marette : on leur octroya un seul cadavre que Marette dût se procurer. Le Cat dût passer par le "grand chef d'œuvre" (s'opposant à la "petite expérience" qui ne permettait d'exercer que dans de petites villes de la banlieue rouennaise). Il devint maître chirurgien en 1734, et sera élevé au rang de démonstrateur royal en 1757.

En décembre 1736, il publie un "*Discours sur l'utilité et la nécessité de l'anatomie*" qui confirme ses positions prises dans sa précédente supplique.

Mais, devant l'immobilisme auquel il se heurte, c'est dès 1735 que Le Cat ouvre un cours public et gratuit d'anatomie et de chirurgie dans un étage de la porte Bouvreuil car le local de l'Hôtel-Dieu était hors d'usage ; à cette époque il ne figure pas sur la liste des chirurgiens de Saint Côme ; il y figurera en 1740 (rue Beauvoisine) puis en 1758 (à la Calende).

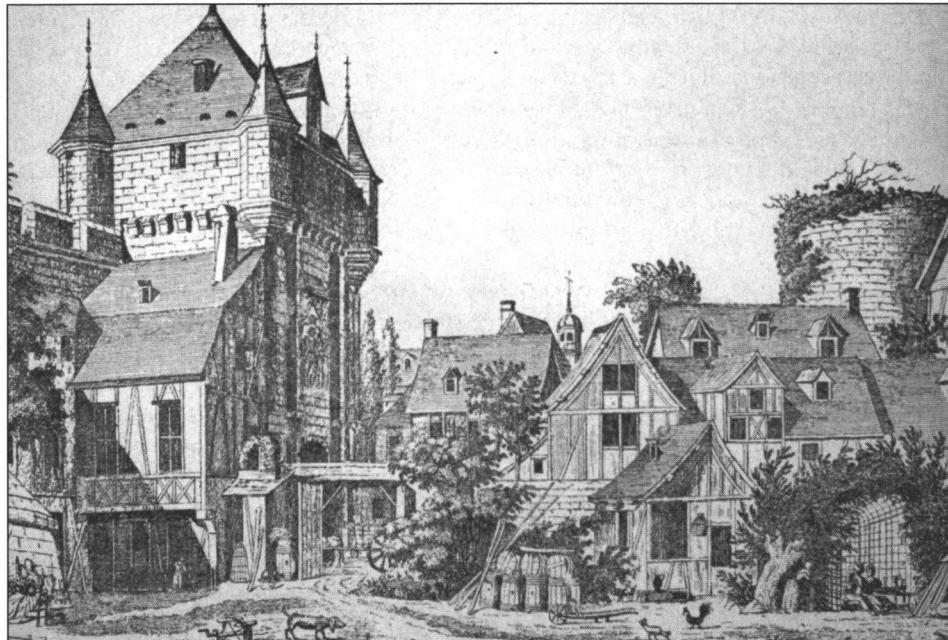
Cette initiative suscite la jalousie des médecins car il professe "*en robe amarante et bonnet Carré*", mais aussi celle des chirurgiens et même des échevins. Le Cat brise toutes ces entraves et les échevins lui tendent la main. Il publie l'inauguration de son cours par affiches avec le titre de professeur et "même" celui de docteur.

L'engouement pour l'anatomie était alors dans l'air du temps car il était de bon ton de "se faire donner des leçons d'anatomie". On peut d'ailleurs retrouver ces notions dès le XVII^e siècle avec les célèbres tableaux : "la leçon d'anatomie du Professeur Nicolas Tulp" (1632) de Rembrandt (1609-1669) au Musée Mauritshuis de La Haye ou "la leçon d'anatomie du professeur Roell de Cornelius Troost" (1697-1750) au Rijksmuseum d'Amsterdam. Mais ce ne sont pas là les seules évocations de leçons d'anatomie, même si le tableau de Rembrandt est le plus connu ; d'ailleurs Rembrandt lui-même peignit une seconde leçon d'anatomie, celle du docteur Joan Deyman, en 1656, vingt-quatre ans après sa précédente œuvre ; on connaît aussi la leçon d'anatomie du "docteur Sebastiaen Egbertz de Vrij" (1619) de Thomas de Keyser (1597-1667), celle "du professeur Ruysh" (1670) d'Adriaen Backer (1635-1684), une autre du même professeur (1683), due au pinceau de Johan van Neck (1636-1714), toiles figurant au Musée historique d'Amsterdam ; il est probable qu'il en existe d'autres.

L'initiative de Le Cat connut un énorme succès et lui attira la sympathie et l'admiration de tous, preuve des sentiments des particuliers mais aussi des corps constitués, le Parlement lui octroyant un cadeau de 2000 livres et même du roi lui-même qui lui envoya des lettres de noblesse avec le titre d'écuyer en 1762. Mieux même, des lettres patentes pour l'école d'anatomie officialisèrent cet enseignement qui devait être gratuit.

La "Chambre commune" où les chirurgiens se réunissaient et faisaient des dissections subit de nombreuses pérégrinations de la rue des Carmes vers la rue Grand Pont, puis la rue Eau de Robec, le Vieux Marché, le clos Saint Marc, puis rue du Chaudron, devenue la rue Géricault. (au niveau du n° 17).

Devant ce succès la ville fut obligée d'accorder aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu le dessus de la porte Bouvreuil pour neuf ans, à compter de la saint Michel. Le Cat y débute son enseignement le 14 décembre 1738.



“L’amphithéâtre d’anatomie de la Porte Bouvreuil en 1790”.

La Porte Bouvreuil fut construite au XIII^e siècle sur l’enceinte Nord de Rouen ; elle existait dès 1225, Philippe Auguste ayant, en 1205, fait raser les remparts de Rouen notamment l’ancien château-fort et la Vieille Tour, résidence ordinaire des ducs de Normandie et reconstruit “près de la Porte Bouvreuil” une forteresse qui sera le Château de Bouvreuil. En 1240, Louis IX fit reculer les murailles de Rouen et reconstruisit la porte Bouvreuil qui tirait son nom de l’ancien fief de Bouvreuil, près de cette porte, en dehors de la ville ; cette porte était située sur l’actuel emplacement de la place Bouvreuil, au-dessous de la rue du Cordier, dans l’axe de la rue de la Glacière. Au XV^e siècle elle devint la Porte du Chastel, contiguë au château de Philippe Auguste et reprit son nom au XVI^e siècle. Elle subit des travaux en 1459 et fut reconstruite en 1520 ; elle fut incendiée en 1705. Démolie de façon définitive en 1802 ; elle était alors louée à Thomas Bellier, “faiseur de noir à noircir”.

A l’époque de Le Cat un seul escalier subsistait sur les deux que devait comporter la construction à l’origine ; il existait un amphithéâtre de deux pièces, l’une tournée vers la ville, avec une seule croisée, l’autre, tournée vers les faubourgs, sans ouverture ; Le Cat en fit créer deux et il entreprit la construction d’une tribune *“munie des précautions dues à la délicatesse”* car les *“démonstrations sont suivies par le beau sexe dont les grâces sont le domaine naturel”*, déclare-t-il dans la préface de son traité de l’ouïe en 1768.

L’Hôtel-Dieu participait pour moitié aux frais d’aménagement de cet amphithéâtre.

Mais la présence d’un tel établissement provoquait des désagréments pour le quartier, qu’il s’agisse des odeurs ou des résidus de dissections qui se retrouvaient dans les

ruisseaux. De nombreuses plaintes furent alors enregistrées car aucune attention n'était portée pour éviter ces nuisances.

Une assignation devant le lieutenant général de police fut déposée le 12 décembre 1739 : Cavelier et Leprince se plaignaient de "mauvaises odeurs", Duverger "d'une puanteur horrible", Chaussert, maîtresse boulangère, de "la perte de sa clientèle".

Le Cat plaida sa cause lui-même : il ne nia pas les inconvénients mais il accusa la ville propriétaire des locaux et prétendit qu'il ne pouvait empêcher les chats d'emporter des résidus ni forcer les porteurs à lui livrer de l'eau et il suggéra un branchement sur une prise d'eau proche.

La sentence se réduisit à un avertissement du Lieutenant Général.

Le Cat fut accusé également de profaner des tombes pour obtenir des cadavres pour ses démonstrations mais la morgue était proche, sous l'escalier de la rue Faucon, et les cadavres suffisants.

Il est vrai que des laboratoires clandestins d'anatomie existaient ; c'est ainsi qu'en 1740 une descente chez Jeanson, cordonnier, permit de retrouver un squelette suspendu, avec des organes peints ; cela permit de mettre en évidence un commerce vers l'Angleterre ; Jeanson fut incarcéré.

Le Collège des médecins ne désarmait cependant pas. En 1739 une plainte du Collège des médecins fut déposée car le Cat avait fait "l'ouverture, *sans autorisation, de son cours*". Le Collège fut convoqué le 4 février 1739 pour délibérer ; Le Cat déposa divers papiers mais sans succès.

De nombreux procès s'ensuivirent. On discutait du mérite et de l'utilité des cours : ces "leçons sont plus curieuses qu'utiles au public". Le Collège réclama l'appui du Chancelier contre la Communauté des chirurgiens. Mais Le Cat avait probablement la protection puissante de Monsieur Camus de Pontcarré, Premier Président, ce qui lui évita des sanctions. La Peyronnie, premier chirurgien du Roi, qui fut aussi son maître, lui offrit un établissement à Paris, voyant la tournure des événements, mais Le Cat refusa.

Les médecins reprisent alors les cours, plus ou moins bien organisés. Ils échangèrent des correspondances avec les communautés médicales pour réfuter les arguments de Le Cat, ses titres mais Le Cat persista dans son enseignement. Le Collège des médecins s'indignait de ce que "les chirurgiens entreprennent d'exercer la médecine" et que, de ce fait, "il n'y a plus de subordination entre eux et les médecins, au grand préjudice de la société et du bien public".

Le Médecin du Roi, Fleury, dut reprendre les cours en 1750 mais les choses s'arrangèrent et Le Cat fut nommé officiellement, en 1757, démonstrateur royal de l'école de chirurgie.

Les cours se tenaient toujours à la Porte Boureuil. Cette période fut marquée par la publication d'un "Cours abrégé d'ostéologie", illustré par Bachelet, à la façon de Vésale, puis par un "Traité des sens, traité des sensations et des passions". En 1744, il publie les résultats de ses recherches concernant un automate : "Description d'un homme automate dans lequel on verra exécuter les principales fonctions de l'économie animale, la circulation, la respiration, les sécrétions et au moyen desquels on peut déterminer les effets mécaniques de la saignée et soumettre au joug de l'expérience plusieurs phénomènes intéressants qui n'en paraissent pas susceptibles."

En 1742, Le Cat épouse Marguerite Champossin, âgée de treize ans ; ils auront une fille, Charlotte Bonne qui épousa David en 1765, à dix-sept ans. En 1765 Jean-Pierre David, dont la nomination suscita beaucoup de commentaires, lui est adjoint. C'est l'année où il publie à Amsterdam, son *"Nouveau système sur la cause de l'évacuation périodique du sexe"* avec mention de ses fonctions de démonstrateur royal en anatomie.

Le Cat meurt en 1768 : *"il cessa de vivre, ou plutôt de travailler, le vingtième jour d'août 1768"*. David prend sa suite, comme chirurgien de l'Hôtel-Dieu. David avait été agrégé au collège des chirurgiens en 1766 *"maître des arts, docteur en médecine de l'Université de Paris, et membre de l'Académie Royale de chirurgie. L'agrégation fut directe par égard pour Monsieur de la Martinière, premier chirurgien du Roi et par considération pour Monsieur Le Cat, son beau-père, motifs sans lesquels il n'aurait pas été admis."*

David a, lui aussi, laissé des traces importantes ; il décrivit l'ostéomyélite chronique et la tuberculose vertébrale, avant Pott ! (Huard attribue la description à David et Pott).

En 1784 David meurt prématurément : cinq démonstrateurs sont choisis par la Communauté des chirurgiens : Gamare, Grillon, Leschevin, Ruby et Jean-Marie Henri Pillore. Elève de Le Cat, il réalisa, le premier, une colostomie pour cancer de l'intestin.

Laumonnier, chirurgien-chef, succède à David (de 1784 à 1816) : on lui nomme deux adjoints pour la botanique et les accouchements. Excellent anatomiste, il créa des modèles en cire colorée et fonda une école d'anatomie artificielle dès 1802, officialisée en 1806 par Napoléon. Achille Cléophas Flaubert serait venu à Rouen comme élève de cette école, mais probablement aussi sur les conseils de Dupuytren ; il semblerait également que des raisons de santé aient motivé la venue d'Achille Cléophas Flaubert à Rouen.

En 1788, Laumonnier demande le logis de Mme Le Cat pour y transporter l'amphithéâtre de la porte Bouvreuil ; en effet, la veuve de Le Cat habite toujours la maison du chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Une contre lettre du Collège demande la création d'une vraie école mais un refus s'oppose à ces demandes.

Avec la disparition de Le Cat sa mémoire devait s'estomper mais il fut un très grand artisan de la création de l'école d'anatomie.

Par la suite, des noms célèbres devaient illustrer l'histoire de l'enseignement de l'anatomie à Rouen : Louis Emmanuel Blanche (1824-1908), petit-fils d'Antoine Emmanuel Blanche, professeur à l'Ecole de Médecine, cousin d'Emile Blanche qui soigna Guy de Maupassant, petit cousin du peintre Jacques Emile Blanche, Seyer en 1791, Achille Cléophas Flaubert, en 1815, arrivé à Rouen en 1806, fils de Nicolas Flaubert, artiste vétérinaire à Nogent, *"Prévôt d'anatomie de l'hospice d'humanité de Rouen"* (de 1816 à 1846).

Gustave Flaubert suivait les dissections de son père et de son frère. *"que de fois, avec ma sœur, n'avons nous pas grimpé au treillage et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés"* déclare-t-il. Sa fréquentation du milieu médico-chirurgical et particulièrement anatomique a suscité des commentaires divers : Merry Delabost déclare *"Madame Bovary est une œuvre de critique ou plutôt d'anatomie"*. Pennetier prétend que *"Flaubert s'est disséqué lui-même"*. Enfin, Gustave Flaubert lui-même, dans son *Dictionnaire des idées reçues* fait de nombreuses allusions à la médecine et aux médecins et chirurgiens.

De nombreux efforts furent faits ensuite pour officialiser l'enseignement médical et en particulier anatomique à Rouen. Mais cet enseignement médical ne prit corps qu'en 1829, lors de la création d'une école secondaire de médecine !

Hérophile, maître de Galien à Alexandrie déclarait : “*par-dessus tout le médecin devra connaître les limites de son pouvoir, car celui là seul qui sait distinguer le possible de l'impossible est un médecin parfait*”. L'anatomie permet d'approcher cette réalité concrète et rend souvent conscient le médecin de la nécessaire humilité devant les faits, imposant de bien connaître ses limites.

Le Cat a donc contribué à cet aspect humaniste de la médecine, tant il est vrai que c'est, certainement, l'œuvre d'anatomiste de Le Cat qui a le mieux supporté les épreuves du temps.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIEU-GUITRANCOURT J-B. : “Les maîtres et les amis de Le Cat”. *Bulletin analytique Académie de Rouen*, 1979, 47-48.
- AVENEL A. - “*Le Collège des médecins de Rouen*”. A. Péron, Rouen, 1847.
- BAILLERE-DELESMENT. - “*Eloge de Monsieur Le Cat.*” - *séance du 2 août 1769 de l'Académie des Sciences, Belles lettres et Arts de Rouen*, 1769, BM Rouen Nm 826.
- BERTEAU P. - “*Claude Nicolas Le Cat, chirurgien rouennais*” *Revues Médicales Rouennaises*, 1968, 10, n° 10, 743-822.
- BERTEAU P. - “*Une grande figure médicale rouennaise : Claude Nicolas Le Cat*”. *Ouest Médical*, 1971, 7-33.
- BERTEAU P. - “*Histoire de l'enseignement de l'anatomie à Rouen*”. *Ouest Médical*, 1971, 24, n° 19, 1623-1630.
- CERNE A. - “*Le mariage de Le Cat*”. *Normandie Médicale*, 1929, 40, n° 10, 238-240.
- DE BEAUREPAIRE C. - “*Les obsèques de Le Cat*” *Bull. Soc. Histoire de la Normandie*, Années 40-43, Lestringant Edit. Rouen.
- DUCABLE G. - “*Un chirurgien rouennais au siècle des lumières : Claude Nicolas Le Cat*” - *Etudes Normandes*, 1995, n° 1, 29-34.
- GOSSELIN E. - “*Les barbiers et les chirurgiens en Normandie avant 1792*”, Gagniard Edit. Rouen, 1864.
- HUE F. - “*Histoire de l'hospice général de Rouen : 1602-1840*”, Lestringant Edit., Rouen, 1903.
- HUE F. - “*La communauté des chirurgiens de Rouen : 1407-1791*”, Lestringant Edit., Rouen, 1913.
- LEPINE P. - “*Claude Nicolas Le Cat et son temps*”, *Bulletin analytique Académie de Rouen*, 1979, 33-45.
- LIGER J. - “*Les sciences à Rouen du XVIIème au XXème siècles*”, *Connaître Rouen*, 1972.
- M.T.S. - “*Passé des établissements hospitaliers à Rouen*”, *Etudes normandes*, 1958.
- TROUDE R. - “*Le Cat, critique de Jean-Jacques Rousseau*”. *Revue des Sociétés savantes de Haute-Normandie*, 1956, n° 111, 77.
- TROUDE R. - “*Le Cat et l'Académie de Rouen*”, *Bulletin analytique de l'Académie*, 1979, 27-32.
- TROUDE R. - “*Notes sur Le Cat*”, *Bulletin analytique de l'Académie*, 1979
- VETTER T - “*Claude Nicolas Le Cat*”. A paraître.

RÉSUMÉ

Claude Nicolas Le Cat fut le fondateur ou tout au moins l'organisateur de l'enseignement de l'anatomie à Rouen. Il se heurta à de nombreuses difficultés ; sa ténacité, sa grande capacité de travail, le renom qu'il sut acquérir en firent un des maîtres de l'anatomie et de la chirurgie au XVII^e siècle.

L'école d'anatomie qu'il contribua à créer se prévalut par la suite de noms également célèbres.

SUMMARY

Claude Nicolas Le Cat was the founder, at least the organizer of anatomy teaching in Rouen. He collided with many difficulties ; his tenacity, his work capacity, the reputation he acquired, made him an intellectual leader in anatomy and surgery during the XVIIth century.

The school of anatomy he contributed to create was pride to enlist well-known and famous names.

Claude-Nicolas Le Cat ou de la notoriété médicale au XVIIIème siècle *

par Gérard HURPIN **

Il est généralement admis que Claude-Nicolas Le Cat, chirurgien, a réalisé, dans quelques domaines de son art, des avancées décisives en dépit du poids de présupposés métaphysiques qui embarrassaient encore la médecine de son temps. Pourtant, à considérer les choses avec recul, il est impossible aujourd’hui de ne pas adhérer aux conclusions énoncées en 1968 par le professeur Lépine à son sujet : “à partir de l’observation clinique généralement précise et bien faite, obnubilé qu’il est par les idées aristotéliennes, il n’aboutit à aucune déduction qui éclaire la pathogénie ou la thérapeutique”. Quant à ses recherches sur les méninges, le même auteur écrit : “ce n’est qu’une précision anatomique dont il ne peut apprécier ni les significations embryologiques ni les conséquences physiologiques” (1). Le constat est précis, net, sévère.

Ce fut ainsi que, deux cents ans après la naissance de Le Cat, Pierre Lépine eut le courage de déchirer le voile en montrant les limites d’une œuvre que la mémoire médicale rouennaise n’avait cessé de célébrer depuis que la veuve et le gendre du chirurgien eurent commencé à nourrir le culte de son souvenir. La Révolution, toute pénétrée de dévotion envers les grands hommes, donna son nom à cette rue qui, descendant des hauteurs de Rouen, aboutit à la Seine après avoir longé l’hôtel-Dieu et la demeure où résida Le Cat.

Voilà posée en termes très simples la question que nous allons essayer de résoudre, en nous gardant d’entrer dans le domaine propre de la médecine. Elle se formule ainsi : “comment se fait-il qu’un apport scientifique assez faible ait nourri une renommée aussi durable ?”. En d’autres termes, nous allons examiner quelques aspects de la carrière de Le Cat afin d’étudier les facteurs qui concourent à la naissance et à la consolidation d’une réputation médicale indépendamment de la valeur scientifique qui la fonde.

Le Cat lui-même reconnut que ses origines familiales l’aidèrent à entrer de plain pied en chirurgie, ce qui lui évita les faux pas ordinaires à ceux qui ne sont pas intro-

* Comité de lecture du 17 juin 2000 de la Société française d’Histoire de la Médecine.

** Maître de conférences à l’Université de Picardie - Jules Verne, Membre de l’Académie de Rouen, 16 chemin de la Planquette, 76130 Mont-Saint-Aignan.

duits dès leur jeune âge dans le milieu où ils sont appelés à poursuivre leur carrière. Il déclara dans son *Traité des sensations* : “La chirurgie m’était une espèce de patrimoine ; elle m’était offerte par ceux à qui je dois le jour” (2). On sait que son père, Claude Le Cat, praticien à Blérancourt en Picardie, avait été l’élève de Georges Mareschal, l’un des grands restaurateurs de la dignité professionnelle des chirurgiens, et que sa mère comptait parmi ses proches ascendants un chirurgien de la reine Anne d’Autriche (3).

Lorsqu’en 1731, Le Cat obtint l’office de survivancier de chirurgien en chef de l’hôtel-Dieu de Rouen, on peut dire que grâce à Georges Mareschal, la chirurgie était devenue une discipline conquérante. En peu de temps, elle pouvait se flatter d’avoir guéri ou au moins soulagé trois maladies : la pierre, la cataracte et la fistule anale. Ceux qui la pratiquaient alors gagnèrent ainsi de la considération, au prix de bien des difficultés, il est vrai. Leur savoir-faire se dégagea du domaine roturier des arts mécaniques pour entrer dans celui des arts libéraux. Cette évolution s’accomplit dans un laps de temps qui correspond à peu près à l’étendue de vie de Le Cat, c’est-à-dire de 1700 à 1768. La création de l’Académie de chirurgie, en 1731, fit époque dans cette évolution qu’on peut considérer comme à peu près achevée en avril 1752 quand fut enfin publié l’honorables statut des chirurgiens de province (4).

Ainsi, Claude-Nicolas Le Cat embrassa une carrière qui ne cessait de conquérir des positions de plus en plus avantageuses. Il était pour ainsi dire happé par un tourbillon ascensionnel mais, non content de se laisser porter par ce mouvement, il voulut le diriger, à l’échelon régional tout au moins. Le Cat s’était établi en 1729 à Rouen comme chirurgien de l’archevêque La Vergne de Tressan qui fut son protecteur, mais pour peu de temps car ce prélat mourut le 18 avril 1733 (5). Cette fonction lui mit, comme on dit, le pied à l’étrier en l’introduisant dans les milieux influents de la société rouennaise. Comment était-il entré en relations avec un si haut personnage, si bien situé en cour ? On ne le sait pas positivement, mais on peut y voir raisonnablement les effets de la protection de Bernard Potier de Gesvres, marquis de Blérancourt, seigneur du bourg picard où exerçait son père. Dès ce moment, bien des portes s’ouvrirent, celles du chapitre cathédral, par exemple, qui l’autorisa à se livrer à des expériences sur la chute des corps (6). En diverses occasions, décisives ou critiques de sa vie scientifique, il reçut le soutien sans réserve du Premier Président du Parlement de Rouen, Geoffroy-Macé Camus de Pontcarré, en fonctions de 1726 à 1757 (7). Ce haut magistrat intervint en 1736 près du maire et des échevins de la ville pour qu’ils acceptent de louer à l’hôtel-Dieu un local situé au-dessus de la porte Bouvreuil où devaient avoir lieu les démonstrations d’anatomie. Trois ans plus tard, Pontcarré fit en sorte que le procureur du roi fût débouté de ses requêtes contre Le Cat tendant à faire cesser les dissections dont les incommodeités troublaient le voisinage. Plus grave : on fit peser sur Le Cat le soupçon de violer les sépultures pour se procurer les cadavres nécessaires à ses expériences ; l’affaire fut étouffée (8). Ce fut encore Pontcarré qui usa de son influence pour faire part à la toute récente Académie de chirurgie des mérites de Le Cat dans ses opérations de la taille. Enfin, le Parlement lui accorda une gratification de deux mille livres “pour l’encourager à soutenir l’école chirurgicale qu’il a établie à Rouen” (9). Le corps de ville, quant à lui, paya les frais d’impression d’un de ses mémoires portant sur les soins à apporter aux plaies de guerre (10). Le couronnement de ce *cursus honorum*, comme on l’entendait sous l’Ancien Régime, fut l’obtention de lettres de noblesse acquises sous le patro-

nage du duc de Montmorency-Luxembourg, gouverneur de Normandie (11). En l'état actuel de la documentation, on ne voit comme personnages influents qui n'ont pas prêté leur concours à Le Cat que l'intendant La Bourdonnaye, pourtant son confrère à l'Académie, et le successeur de son défunt protecteur le nouvel archevêque, Saulx-Tavannes, que certains académiciens traitaient d'*ostrogoth mitré* dans le secret de leur correspondance (12).

Talentueux, entreprenant, infatigable et fort d'appuis offerts sans réserve par des hommes en place soucieux du bien public, tel apparaît Le Cat dès son entrée au commencement de sa longue carrière normande. Cela lui aurait suffi pour accomplir un parcours professionnel utile et honorable, mais il nourrissait de plus hautes ambitions : il espérait découvrir quelque vérité décisive dans cette discipline toute récente qui fixait alors l'attention du monde savant et qu'on pourrait appeler la physique, si ce n'est la mécanique, de l'être humain, tout entier, qu'on considère son corps aussi bien que son âme.

Ce fut du haut de la chaire professorale qu'il commença à se faire entendre et, peut-être parmi les premiers, il pressentit qu'on pourrait désormais acquérir de l'autorité intellectuelle par le professorat, non plus celle qu'offrait l'enseignement universitaire traditionnel – plutôt sclérosé – mais bien celle qui s'obtiendrait désormais au moyen de leçons destinées à un public plus étendu que celui des étudiants. Encore fallait-il dessiner les contours d'un tel enseignement d'un genre tout nouveau. Nous allons en fixer les grandes lignes.

Avant tout, de la publicité, ce terme étant pris dans son acception la plus générale. On sait bien que jusque là, les leçons d'anatomie ainsi que les démonstrations chirurgicales se déroulaient à huis clos ainsi qu'il avait été convenu au terme d'une transaction intervenue le 4 mai 1709 entre le Collège des médecins et la Communauté des chirurgiens de la ville de Rouen (13). Le Cat rompit cette clôture. Il admit le public à assister à certaines de ses dissections à partir du mois de décembre 1736 (14). Jusque là, la science avait été refermée sur elle-même ; voici qu'à grand bruit elle demandait l'appui de l'opinion publique, démarche qui n'était pas sans danger puisqu'elle exposait au risque de répandre, près d'un auditoire diversement préparé, plus d'opinions confuses que d'idées justes. L'important, c'est de bien voir qu'avec Le Cat, la chirurgie, d'ésotérique qu'elle était, devenait exotérique. Voici son témoignage à ce sujet : "Ces premières leçons publiques étaient pour la ville de Rouen une nouveauté qui parut affecter tous les citoyens. Outre les gens de l'art, les curieux de la nature de tous les états vinrent en foule remplir mon amphithéâtre. Le beau sexe même honra mes démonstrations de son empressement à les entendre... Cet aimable cortège ne m'abandonna pas dans les leçons de physique expérimentale que je fis plusieurs années après" (15).

Il est certain que ces cours eurent du succès et que l'idée vint d'en ouvrir dans des matières autres que l'anatomie et la physique. L'Académie de Rouen, définitivement formée en 1744, favorisa ce mouvement éducatif et Le Cat prêta son amphithéâtre au peintre Descamps qui y dispensa des leçons de dessin. Ainsi, à côté des universités et des collèges, auxquels étaient réservées les disciplines traditionnelles, s'ouvraient des cadres nouveaux de diffusion des connaissances ; ils étaient destinés à recevoir un large public qui les remplit bien volontiers. Observons que Le Cat fut à la pointe de ce type d'enseignement qui n'avait plus tant pour substance la lecture commentée des anciens

auteurs que l'observation de la nature et les conclusions qu'on peut en tirer suivant la méthode préconisée dès 1620 par le chancelier Bacon dans son *Novum organon*. En matière d'enseignement, on sait positivement que Le Cat ne dissociait pas ses cours de ses propres recherches si bien que la nécessité d'exposer ses découvertes à un public étendu et divers l'amenait à remanier et à rectifier sans cesse les notes préparatoires de ses cours qui, indéfiniment modifiés et repris, finissaient par se transformer en livres, traités et mémoires dont la rédaction définitive pouvait être de beaucoup postérieure à l'intuition qui leur avait donné naissance. De là provient la difficulté à laquelle on se heurte dès qu'on veut établir une chronologie fine des écrits de Le Cat et de leurs différents états .où abondent les repentirs en dépit du ton péremptoire si caractéristique de notre auteur qu'il ne serait pas déplacé de ranger parmi ceux qui créèrent le type que nous appelons aujourd'hui l'*enseignant-chercheur*.

Le Cat accueillit et instruisit plus d'un étudiant étranger, il n'est pas indifférent de le remarquer quand on se donne pour objet l'étude d'une notoriété. Par un fait qu'on a maintes fois constaté sans pourtant bien l'expliquer, dès qu'un organisme est pourvu de rameaux internationaux, il gagne en vigueur et renforce son autorité. On relève que Le Cat eut pour pensionnaires britanniques Chalmers et Fenwick en 1754 et l'Ecossais Read comme auditeur en 1766 (16). Un de ses anciens pensionnaires, écossais lui aussi, nommé Gordon, devenu chirurgien militaire en Italie, lui fit part d'observations faites par lui sur une malade de ce pays D'une manière générale, ce serait un travail très instructif que de dresser la carte des correspondants étrangers de Le Cat ; y figureraient les Pays-Bas autrichiens, la Grande-Bretagne, la Prusse ainsi que les villes d'Erlangen, Edimbourg, Zurich et Rome sans même parler d'un grand nombre de localités françaises de toute taille , l'ensemble formant comme autant de points sur la carte de l'Europe des Lettres.

Autant peut-être qu'à la chaire professorale, pourtant conquise de haute lutte, ce fut à la tribune des Académies que Le Cat espéra obtenir la renommée. A la fin de sa vie, il était membre d'au moins dix de ces sociétés ; quatre de France : Rouen, Paris où il était correspondant et de l'Académie de Chirurgie et de celle des Sciences, Lyon enfin ; six de l'étranger : Londres, Berlin, Bologne, Madrid, Porto et Saint-Pétersbourg. Les Académies étaient alors dans tout l'éclat de leur jeunesse et il était difficilement concevable de se faire une place dans les lettres, les sciences et les arts en dehors de leur patronage parce qu'on y trouvait des protecteurs et qu'il s'y nouait des liens de société propres à démultiplier, par échanges, confrontations et comparaisons, l'apport scientifique de chacun. Ces réseaux étaient assez puissants tant pour distribuer les éloges aux productions de l'esprit qui allaient en leur sens que pour jeter le discrédit ou le silence sur celles qui ne leur convenaient pas (17).

Les Académies rassemblaient de la documentation de première qualité sur toutes sortes de sujets. Elles subventionnaient la tenue de cours publics. Elles contribuaient à l'augmentation des connaissances par le commerce d'idées qui s'établissait entre leurs membres. En décernant des prix, très recherchés des candidats, elles donnaient du lustre à des œuvres qui correspondaient à leurs vues et assuraient ainsi la publicité des mémoires qui avaient rallié leurs suffrages. Les autorités constituées surveillaient avec discrétion l'activité de ces compagnies qui, par leurs statuts, étaient érigées en corporations de droit public suivant les règles de l'organisation juridique de l'ancienne France.

Les établir, aussi bien que modifier leurs règlements supposait des démarches délicates et des combats feutrés dont le retentissement, tout atténué qu'il est, donne à penser qu'ils ont été assez rudes. Les académiciens formaient ce qu'on appelle un *milieu* et, comme tel, nécessairement un lieu de conflits en dépit d'une certaine unité de vues qui régnait chez eux ; elle tient en quelques mots et dérive de la conviction que le sort de l'humanité peut être indéfiniment amélioré par l'application des arts et des sciences.

Le Cat, guidé par un sens très sûr de la stratégie sociale, partit bientôt à la conquête de ces Académies. A peine installé à Rouen, il participa aux concours organisés par la toute récente Académie de chirurgie et obtint des prix ou accessits décernés par cette compagnie en 1732, 34, 35, et 38 ; c'était de la sorte s'y faire un nom et il y fut associé en 1739 comme correspondant régnicole, titre qui lui fut également décerné par l'Académie des Sciences (18). Le Cat poussa la manie du concours jusqu'à l'indélicatesse ; il lui fut en effet reproché d'avoir participé subrepticement à celui qu'organisa l'Académie de Chirurgie en 1755 alors qu'il en était membre (19) !

Son grand dessein consista à fonder un semblable établissement en la ville de Rouen. Depuis 1730, il y existait une simple société académique qui cultivait surtout les sciences naturelles. Il s'agissait de la transformer en une académie de plein droit. Par lettre du 11 janvier 1740, Le Cat sollicita le vieux Fontenelle d'accorder son appui à cette entreprise dont l'autre artisan était Cideville, conseiller au parlement de Rouen, correspondant et ancien condisciple de Voltaire (20). Malgré les réticences soupçonneuses de l'archevêque, Saulx-Tavannes, l'Académie reçut ses lettres patentes de fondation en juin 1744. Le Cat put alors y déployer tout à son aise une prodigieuse activité scientifique.

Cette Académie, dont il fut le nerf sa vie durant, Le Cat la considéra toujours comme son domaine réservé. Tout donne à penser que ce qui, au sein de cet établissement, ne portait pas son empreinte ou n'avait pas reçu son agrément, l'indisposait prodigieusement. Il ne s'en cachait guère : aussi ses aigreurs et ses bouduries rendirent assez pénibles plus d'une séance de cette jeune compagnie. Le Cat se montra pointilleux quand il fut question d'introduire quelques modifications dans le fonctionnement de l'Académie ; homme d'Ancien Régime, sur ce point au moins, les plus petits écarts aux règlements éveillaient son esprit contentieux et suscitaient en lui des réactions disproportionnées à l'objet qui les avait causées. N'alla-t-il pas jusqu'à soumettre à l'arbitrage du ministre Bertin un léger sujet de friction que d'autres académiciens, de nuance plus radoucie, comme Cideville, eussent réglé à l'amiable (21) ?

Parlons net : Le Cat entendait conserver la haute main sur cette compagnie pour laquelle il ne ménageait ni son temps ni ses ressources pécuniaires, pourtant assez limitées. Introduire des hommes de confiance à l'Académie était le moyen le plus sûr de s'y ménager une clientèle faite d'associés qui ne prissent pas de libertés envers les directions intellectuelles tracées par le maître de Rouen. Les choses n'en allaient que mieux s'il parvenait à placer des hommes à lui dans la commission des prix ; c'est ainsi qu'on voit parmi ceux qui furent chargés d'examiner, à l'Académie de Rouen, le mémoire de Le Cat sur la taille, l'un des médecins de l'hôtel-Dieu, Pinard et Thibaut chirurgien, tous deux nécessairement proches de leur patron (22).

Notons bien qu'en matière de recrutement, Le Cat ne prenait en considération ni les origines sociales, ni le degré de formation, ni les opinions religieuses des candidats :

seule comptait pour lui la direction scientifique suivie par eux. Tout ce qui tenait à la théorie du mécanisme semble avoir trouvé grâce à ses yeux. C'est ainsi que nous le voyons recommander avec son acharnement coutumier l'admission d'un certain Lucas, hydraulicien autodidacte, soupçonné de plus d'être janséniste dans une compagnie qui ne l'était pas. Coexistaient donc chez lui, d'une part le gardien intransigeant des statuts et priviléges de son Académie – en ce sens, il était homme d'Ancien Régime – d'autre part, le promoteur des talents d'où qu'ils vinssent ; par ce côté, il annonçait les temps nouveaux.

Il faut aussi considérer l'Académie comme un très important dépôt de documentation scientifique et littéraire, dont les collections s'enrichissaient grâce aux libéralités de donateurs parmi lesquels figure Le Cat lui-même. Il y établit de ses propres deniers un cabinet de physique, indispensable à ses cours et démonstrations, étant implicitement entendu qu'il se réservait la haute main sur les ressources documentaires de l'Académie (23). Le souci de contrôler l'accès à la documentation s'étendait à de tout autres disciplines que celles qu'il était chargé d'enseigner et, s'il ne s'appropria pas positivement des documents recueillis par l'historien Clérot relatifs à l'occupation de la Neustrie par les Normands, il les garda pour son usage éventuel. Il est juste toutefois d'ajouter qu'il les communiqua à Bréquigny qui commençait à peine alors sa carrière de très grand érudit (24). Le Cat fit quelques incursions dans l'écriture de ce que nous appellerions l'histoire du temps présent. Dès 1751, il essaya de composer une histoire de la toute récente Académie de Rouen ; elle n'avait pas encore accompli sa septième année. Cet essai n'aboutit qu'à une pièce filandreuse, à un morceau tâtonnant d'histoire, pourtant déjà dans l'esprit du *Tableau philosophique des progrès de l'esprit humain* que Condorcet rédigea quarante-trois ans plus tard. Pourquoi Le Cat s'était-il aventuré sur ce terrain dangereux ? – peut-être parce qu'il avait eu vent très tôt du terrible coup de boutoir que Jean-Jacques Rousseau venait de porter à la philosophie des Lumières et qu'il en avait tout de suite apprécié le danger ; peut-être aussi parce qu'il savait qu'un avantage décisif revient toujours à celui qui le premier est parvenu à écrire l'histoire, ou d'une suite d'événements, ou d'une institution, parce que ceux qui viennent après lui sont presque toujours contraints de marcher sur ses pas ou, s'ils ont le dessein de le réfuter, de se placer sur un terrain qui leur a été désigné où ils ont difficilement l'avantage. Etre le premier à écrire une histoire, c'est fixer une tradition, c'est insuffler aux générations qui suivent l'esprit qui a inspiré les fondateurs de l'établissement dont on retrace l'évolution et, si l'on figure parmi ceux-là, c'est immanquablement faire son apologie. Le Cat remania par deux fois ce mémoire, sans plus de succès, aussi ce texte resta manuscrit (25). Ainsi, Le Cat régentait d'une main de fer la vie scientifique de l'Académie.

Il fut heureux pour cette compagnie que son autre mentor, celui qui exerçait son ascendant sur la classe des Lettres, alors que Le Cat occupait le secrétariat à la classe de Sciences, eût été l'irénique Le Cornier de Cideville. L'autorité intransigeante du chirurgien lui valut les inimitiés de plus d'un membre qui se plaignirent *in petto* de son despotisme (26) et plus d'une épigramme tourna en dérision sa manie de donner à corps perdu dans les toquades scientifiques du moment. Ainsi, Cideville, dans une lettre à Fontenelle, railla spirituellement, en citant Horace, le dessein qu'avait nourri Le Cat, à l'instar de Vaucanson, de construire un homme-machine, projet qui n'aboutit à aucun résultat (27). Le chirurgien, dans son Académie, savait passer outre et ne manifesta

jamais son humeur que par un peu de bouderie expressive. L'essentiel était sauf : il contrôlait la pensée médicale et scientifique rouennaise et sa compagnie finançait quelques-unes de ses publications, juste compensation des sacrifices pécuniaires qu'il consentait pour elle.

D'autres académies couronnaient, elles aussi, ses travaux : celle de Berlin qui en 1753 décerna un prix à son traité *De l'existence, de la nature et des propriétés du fluide des nerfs*, celle de Toulouse en fit de même en 1757 envers son *Traité de l'ouïe* (28). De nombreuses compagnies savantes, françaises aussi bien qu'étrangères firent des mentions élogieuses de ses recherches, notamment une importante société savante d'Edimbourg (29). En 1763 fut fondée une académie à Porto ; Le Cat figura parmi les premiers associés étrangers de cette compagnie, ce qu'il ne manqua pas de faire savoir par la voix de la toute récente presse périodique rouennaise (30).

En effet, Le Cat posséda comme d'instinct la capacité de se servir de tous les relais de notoriété qui s'offraient à lui. Ce fut au moyen d'affiches qu'il fit savoir dès 1739 qu'il ouvrait ses cours en s'y donnant les titres de docteur et de professeur, ce qui lui fut reproché. Appelé à Lille en 1755 pour y exercer son art, sa venue y fut précédée d'affiches rédigées en des termes qui lui valurent les réprimandes de l'Académie de chirurgie. Elle se déclara "froissée que M. Le Cat se fût comporté comme le font les charlatans et les batteurs de campagne..." (31). A la vérité, dans cette affaire, il n'était pas entièrement responsable du tapage qui avait entouré son voyage ; cela avait été plutôt le fait du magistrat de Lille.

Quand une presse périodique eut été créée à Rouen en 1762 sous le nom *d'Annonces, affiches et avis divers de Haute et Basse Normandie*, Le Cat s'empessa d'y apporter ses contributions sous forme de lettres, observations et appels à correspondance scientifique (32). Or, écrire dans un journal, revient presque nécessairement à entrer en conflit avec lui à un moment ou à un autre et notre académicien-chirurgien de reprocher aux journalistes : "leurs préventions et injustices". Citons-le plus amplement : "Ecrit-on contre le provincial, quelque connu qu'il soit, à moins qu'il n'ait quelque liaison étroite avec le journaliste, on se garde bien de faire part de son ouvrage... On fait plus ; le provincial répond, on n'insère point sa réponse dans les journaux. Eh, messieurs, tâchez de croire que les hommes de province ne sont pas une espèce particulière subalterne !" (33).

Il n'est pas jusqu'aux éclats du conflit qui ne contribuent à la notoriété et un des moyens les plus assurés de faire du bruit dans les milieux scientifiques était de susciter et d'entretenir des polémiques. Habillement conduites, elles amenaient à l'esclandre dont le seul mérite était d'attirer l'attention du public sur les contendants.

Le Cat ne conçut pas, semble-t-il, de recherches scientifiques qui ne fût accompagnée de diatribes avec d'autres savants livrés aux mêmes genres d'études (sauf, peut-être, dans son *Cours d'ostéologie*). Etablir une vérité, selon lui, ne pouvait se faire sans combattre en même temps toutes les erreurs supposées de ses adversaires. Il entra dans cette voie dès l'âge de dix-neuf ans lors de la parution de ses notes de physique publiées dans le *Journal de Verdun* ; il s'en prenait alors à un certain M. de Saint-Aubin, dont il prétendait réfuter la théorie des marées (34).

En 1736, l'abbé Mariotte, de l'Académie des Sciences, éleva quelques objections contre les conjectures de Le Cat sur les causes du flux et du reflux de la mer ; dans sa

réponse, le jeune physicien qualifia la docte compagnie de “boîte d'insectes de la république des lettres”. On s'étonne, à la vérité, que dans la société si polie du XVIII^e siècle de tels propos aient pu être tenus ; rares chez les gens de lettres, ils n'étaient toutefois pas étrangers aux hommes de science. En effet, les disciplines, encore peu sûres de leurs principes et de leurs méthodes, avaient vite fait de s'enfermer dans des systèmes compliqués et fragiles dont ceux qui les avaient conçus étaient incapables d'en sentir ou le faible ou le faux et, par suite, ne recevaient bien souvent les objections que comme des offenses faites à leur intelligence.

La vigueur des polémiques se comprend mieux si l'on se rappelle que dans les incertitudes indissociables des grands mouvements d'idées, les protagonistes se disputaient la primauté des découvertes ou ce qu'on se plaisait à faire passer pour tel. Ainsi, pendant la dizaine d'années qui va de 1740 à 1750, Le Cat s'employa à réaliser un homme-machine ou, si l'on veut, un automate. A ce sujet, Cideville lui écrivait le 7 novembre 1740 : “Vous travaillez... à votre homme artificiel ; il ne faut pas laisser à M. de Vaucanson la gloire d'idées qu'il aurait empruntées de vous” (35).

Ce fut toutefois avec les chirurgiens que les conflits furent incessants, soit qu'ils fussent exprimés par des invectives, soit qu'ils se fussent déguisés sous les dehors de débats cauteleux. J'en vois une première trace dans une controverse qui opposa Le Cat à Francoeur et dont l'objet m'est inconnu. Francoeur y est qualifié de rien moins que de “calomniateur convaincu” (36). D'autres chirurgiens croisèrent le fer avec notre auteur : Andouillé, Falconnet, Puzos, jusqu'à Quesnay lui-même, chirurgien du roi, mais nulle querelle ne fut plus âpre que celle qu'il soutint contre le Frère Côme à propos de l'opération de la taille – sujet qui a été traité par le professeur Grise –. L'affaire fut portée devant l'Académie de chirurgie et Le Dran, l'un de ses oracles, eut à en connaître. Il ne trancha pas entre les deux adversaires ; de là des relations désormais assez fraîches entre le chirurgien rouennais et cette compagnie (37).

L'ardeur combative de Le Cat ne s'apaisa pas dans sa vieillesse ; il échangea, avec plus ou moins d'aigreur, ses vues avec le médecin Bordeu, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie* (38). Il entra aussi dans une querelle ouverte avec le physiologiste zurichois Haller et son élève Zinn (39). On conserve à Zurich sept lettres de Le Cat à Haller ; on ignore si ce savant à la réputation bien établie, quoiqu'il se fût toujours tenu à l'écart des audaces du courant philosophique, accepta de s'engager sur les terrains où aurait voulu l'entraîner Le Cat qui, décidément, dans sa rage de combattre et de convaincre, n'hésitait jamais à s'en prendre à plus fort que lui comme le montre sa tentative de réfutation du discours *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs* que J.-J. Rousseau avait adressé à l'Académie de Dijon en 1750. On sait en quel sens Rousseau trancha la question ; on sait aussi combien son paradoxe piqua et étonna son temps. Le Cat fut sincèrement indigné d'entendre affirmer que les arts et les sciences, loin d'améliorer la moralité publique, tendaient au contraire à les corrompre. Il rédigea deux réfutations où, contrairement au philosophe de Genève, il affirma sa foi en la perfectibilité du genre humain ; écoutons-le : “l'espoir de contribuer au bonheur général de la société, comme au mien propre, d'être plus utile et agréable aux autres et à moi-même et être enfin meilleur que la nature seule ne m'avait formé, est le motif qui m'a soutenu jusqu'ici dans l'étude des sciences et des arts” (40). Les amis de Le Cat, eux-mêmes, furent bien forcés d'admettre que ses réfutations mal-

adroites, rédigées ligne contre ligne, furent sans portée, faute d'avoir pénétré dans toutes leurs conséquences les raisons si éloquemment produites par Rousseau. Le Cat, le 24 octobre 1752 en appela à Voltaire en lui envoyant ses *Observations...sur le discours de l'Académie de Dijon* (41). Nous ne savons pas le cas que fit de cette pièce l'auteur des *Lettres anglaises* pourtant engagé au premier chef dans le combat contre les conceptions de Jean-Jacques. On admettra avec Robert Troude "qu'en s'attaquant à Rousseau, Le Cat avait un peu présumé de ses forces...ses réactions contre le *Discours* sont celles d'un bon serviteur de la science qui croit, comme la plupart de ses contemporains, au progrès universel des Lumières et d'un honnête bourgeois qui craint pour l'avenir de ses priviléges" (42). Rousseau, Frère Côme, Haller...que d'énergie dépendue par Le Cat dans ses combats de plume ! Toutes ces diatribes ont sans doute beaucoup fait pour asseoir en son temps sa renommée. Ont-elles beaucoup profité à la qualité du débat intellectuel ? Mais une telle question n'a jamais retenu les adeptes de la littérature militante.

De Voltaire, Le Cat attendait sans doute la consécration littéraire, scientifique et philosophique qui lui eût permis d'accéder aux premiers rangs de l'autorité intellectuelle. L'a-t-il obtenue ? A-t-il atteint ce but ultime, terme de tant d'efforts ? – Je ne le crois pas, mais la question mérite examen. De loin en loin, Le Cat soumettait quelques-uns de ses travaux à l'appréciation de Voltaire. Dans ses réponses, l'auteur de *Candide* situait les recherches du chirurgien à la place qu'il leur assignait dans le vaste mouvement d'idées auquel il donnait l'impulsion et dont il contrôlait les développements. Une première lettre de Voltaire à Le Cat, datée du 15 avril 1741, est une leçon de prudence scientifique ; elle commence par ces mots : "Monsieur, si vous vous appliquez seulement à l'étude de la nature, permettez-moi de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun système..." (43). Vingt-quatre ans après, le 26 mars 1765, le patriarche de Ferney écrivait au Rouennais, dont il venait de recevoir le *Traité de l'existence, de la nature et de la propriété du fluide des nerfs* : "Je vous regarde non seulement comme un excellent physicien, mais comme un très grand philosophe" (44), simple compliment sans grande portée ou approbation de recherches dont les conclusions venaient sans doute à l'appui de la psychologie de tendance empiriste, voire matérialiste, tellement en honneur en ce temps-là ? Plus riche de sens encore est l'ultime lettre de Voltaire à Le Cat qu'on date de 1767 ou de 1768. Dans ce très beau texte, le philosophe répondait-il exactement au chirurgien ? Ne lui faisait-il pas plutôt part des méditations que ce dernier envoi lui avait inspirées ? A la vérité, c'est une page de grande élévation sur les causes premières que la théologie avait en vain cherché à connaître et qui demeurent au fond inaccessibles à l'esprit humain (45). En somme, il était réservé à l'intelligence supérieure de Voltaire de révéler à Le Cat le sens, la portée et les limites de son œuvre puisque le chirurgien, absorbé dans ses combats sur un théâtre somme toute réduit, n'avait pu, sans le secours lointain de cette haute autorité, dégager les lignes de force de ses propres recherches. Je crois que ce fut ce dernier obstacle, je veux dire cette incapacité à se juger soi-même, cette nécessité d'en référer à plus illustre que soi qui l'empêcha, en dernière analyse, d'accéder au très grand magistère intellectuel auquel il n'avait cessé de se croire appelé.

Son application peu commune au travail, sa capacité à épouser l'esprit de son temps et à couler son action dans les moules les plus nouveaux proposés par le siècle avaient fait sa force, mais le tourbillon d'une activité intense et multiforme l'avait empêché

d'exercer cette faculté supérieure qui consiste à considérer ses propres travaux *sub specie aeternitatis*. S'il avait pu s'en montrer capable, nul doute que Le Cat aurait obtenu, non pas cette notoriété qu'on ne lui dénia pas et qu'il avait conquise au prix de bien des labeurs et de quelques excès de zèle, mais bien cette gloire apaisée qui ne s'obtient que par des dépassements qu'il ne put accomplir. N'est ce pas ce que constata l'éloge équivocé que fit de lui le secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, Louis, quand il écrivit: "Peu d'hommes se sont occupés du soin de leur réputation avec autant de zèle et d'ardeur que M. Le Cat" (46).

NOTES

- (1) LEPINE P. - Claude Nicolas Le Cat et son temps. *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, 1968, p.42.
- (2) LE CAT C. N. - *Traité des sensations*. Paris, 1767-1768, t. I, p. XIV.
- (3) VETTER T. - *Claude-Nicolas Le Cat, 1700-1768*, mémoire couronné par l'Académie de Rouen en 1968 ; exemplaire multigraphié, 106 p., p. 9. - BERTEAU P. - Claude-Nicolas Le Cat, chirurgien rouennais, 1700-1768. *Revues médicales normandes*, t. X, n° 10, p. 743-822. Je dois beaucoup à la consultation de ces deux travaux ; références y seront faites à plusieurs reprises ; il sera alors simplement fait mention du nom de l'auteur.
- (4) "Statuts et règlements pour les chirurgiens des provinces...", avril 1752, in *Recueil des édits, déclarations, lettres patentes... du roy registrées en la cour du parlement de Normandie*, Rouen, 1755, p. 510-538.
- (5) Louis La Vergne de Tressan, membre du Conseil de conscience en février 1721, fut nommé archevêque de Rouen le 14 février 1724. ANTOINE M. - *Le gouvernement et l'administration sous Louis XV*, Paris, 1978, p. 150.
- (6) VETTER, p. 48.
- (7) Sur cet important personnage, CAUDE E. - *Le parlement de Normandie, 1499-1999*, s.l.n.d. (1999), p. 174-175 et, par une réunion d'auteurs, *Du parlement de Normandie à la cour d'appel de Rouen, 1499-1999*, Rouen, 1999, *passim*.
- (8) VETTER, p.21. BERTEAU, p. 798.
- (9) LE CAT. *Traité des sensations*, op. cit., t. II, p.IX.
- (10) VETTER, p. 54.
- (11) Selon "l'éloge de M. Le Cat" paru dans le *Mercure de France*, avril 1769, p. 151-171, des lettres de noblesse auraient été octroyées à Le Cat en janvier 1761. Le docteur Vetter, p. 87 les date de janvier 1747, à juste titre semble-t-il. Pièces justificatives aux Arch. S.-Mme C 1563, C 2310 et C 2329. Les armoiries de Le Cat sont reproduites dans BERTEAU, art. cit., pl.h.t.
- (12) Dans une lettre adressée le 11 novembre 1753 à Cideville, l'abbé Yart qualifiait l'archevêque de Rouen, Saulx-Tavannes, successeur de Tressan, d'"ostrogoth mitré". TOUGARD A. - *Documents concernant l'histoire littéraire du XVIIIe siècle...*, Rouen, Société de l'histoire de Normandie, 1912, t. I, p. 141.
- (13) AVENEL A. - *Le collège des médecins de Rouen*, Rouen, 1847, p. 171-178.
- (14) VETTER, p. 21 ; BERTEAU, p. 797
- (15) LE CAT. -*Théorie de l'ouïe*, 1768, p. X-XI.
- (16) Dans ses écrits médicaux, Le Cat fait de nombreuses mentions de ses correspondants dont il fournit les titres et précise quelquefois comment il est entré en relations avec eux.
- (17) ROCHE D. - *Le siècle des Lumières en province, académies et académiciens provinciaux (1680-1789)*, Paris et La Haye, 1978, 2 vol.
- (18) LEPINE P. - Claude Nicolas Le Cat, art. cit. sup. note 1
- (19) VETTER, p. 78.

- (20) TOUGARD A. - *Documents concernant l'histoire littéraire...*, op. cit. *passim*. BESTERMAN T. - *The complete works of Voltaire, Correspondance*, t.85-132, Genève, 1968-76, *passim*. Voir passage important sur Cideville dans CAUDE E. - *Le parlement de Normandie...*, op. cit. p. 160-161.
- (21) TOUGARD, *Documents...*, op. cit., t.II, p. 194.
- (22) LE CAT. - *Recueil de pièces concernant l'opération de la taille*, Rouen, 1752, XXVIII-451 p. Il apparaît que ce livre fut soumis à l'examen de Thibaut, chirurgien, directeur de l'Académie de Rouen et de Pinard, médecin de l'hôtel-Dieu, professeur de botanique au Jardin des plantes. Pinard fut aussi directeur de l'Académie. TOUGARD, op. cit., t.I, p. 194.
- (23) Ibid., t. I, 158.
- (24) Ibid., lettre du 31 décembre 1751, t. I, p. 263.
- (25) Histoire manuscrite de l'Académie par Le Cat, revue en 1764-1765, *Archives de l'Académie de Rouen*, liasse A 2, en dépôt à la Bibl. mun. de Rouen. BURCKARD F. et BOUHIER C. - *Répertoire des archives de l'Académie...de Rouen (1744-1990)*. Luneray, 1994, 91 p.
- (26) Lettre de l'abbé Guérin à Cideville, 17 février 1746 dans TOUGARD, op. cit., t. II, p. 129-130. Autre témoignage d'animosité : Yart à Cideville, t. I, p. 125 et, du même au même, p. 130.
- (27) Lettre de Cideville à Fontenelle du 15 décembre 1744, TOUGARD, op. cit. t. I, p. 52-54.
- (28) La *Théorie de l'ouïe* de Le Cat forme le troisième et dernier tome de son *Traité des sensations et des passions en général et des sens en particulier*. Achèvé en 1757 et primé par l'Académie de Toulouse, ce livre ne parut que dix ans plus tard, un an avant la mort de l'auteur.
- (29) Une importante école psychologique se forma à Edimbourg vers la fin du XVIII^e siècle. Ne devrait-elle pas quelque chose à la lecture et à la discussion des œuvres de Le Cat ?
- (30) TOUGARD, op. cit., t. II, p. 130, note n°1.
- (31) VETTER, p. 74, d'après Archives de l'Académie royale de chirurgie, carton 4, conservé à la bibliothèque de l'Académie nationale de médecine. Les archives de l'ancienne Académie de chirurgie ont été répertoriées par SALEM Y., thèse n° 624, Paris, 1967, 2 vol. dactylographiés.
- (32) *Annonces, affiches et avis divers de la Haute et Basse Normandie* : ce journal a commencé à paraître le 4 juin 1762. Le Cat y lança un appel à contributions le 25 juin de la même année. On lui doit un autre article dans le même périodique le 8 juin 1764.
- (33) LE CAT, *Recueil de pièces concernant l'opération de la taille*, XXVIII-451 p., p. 157-159.
- (34) VETTER, p. 48.
- (35) TOUGARD, op. cit., t. I, p. 123. DOYON A. et LIAIGRE L. - *Vaucanson, mécanicien de génie*, Paris, 1966, 557 p.
- (36) Le Cat avait été vivement attaqué par Francoeur ; il se défendit de même. Lettre de Pinard à Cideville, TOUGARD, op. cit., t. I, p. 218.
- (37) LE DRAN H.F. - *Suite du parallèle des différentes manières de faire l'extraction de la pierre*, Paris, 1756, 97 p.
- (38) Diderot, dans *Le rêve de d'Alembert* (1769), place fictivement Bordeu au chevet du mathématicien supposé malade pour les besoins de la fiction. Bordeu collabora à l'*Encyclopédie*. Les *Oeuvres philosophiques* de Diderot, éditées par P. Vernière (Paris, Garnier, 1964) recoupent en grande partie les sujets d'études de Le Cat. En 1748, Diderot avait rédigé une brochure intitulée *Lettre au chirurgien Morand sur les troubles de la médecine et de la chirurgie*. Cela seul suffirait à indiquer l'influence des progrès de la chirurgie sur la philosophie et l'anthropologie du temps. La chirurgie et l'anatomo-physiologie forment un des socles sur lequel s'édifièrent la psychologie et la philosophie de ce milieu du XVIII^e siècle.
- (39) VETTER, p. 41. LE CAT, *Traité de l'existence, de la nature et des propriétés du fluide des nerfs et principalement de son action sur le mouvement musculaire*, Berlin, 1765, 331 p., pl. Dans un mémoire relatif à l'irritabilité hallérienne composé en 1770 que présenta J.-P. Housset à l'Académie de Dijon, il était question de "renverser le système de M. Le Cat... qu'il importait beaucoup de ne pas laisser répandre".

- (40) LE CAT, *Réfutation du discours du citoyen de Genève...*, Londres, 1751, nouvelle édition, XII-132 p., p. VIII.
- (41) VOLTAIRE. *The complete works*, éd. Besterman, *op. cit.*, t. 97, p. 215.
- (42) TROUDE R. - Le Cat, critique de Jean-Jacques Rousseau dans *Revue des sociétés savantes de Haute-Normandie*, juil. 1956, p. 77-81.
- (43) VOLTAIRE..., éd. Besterman, t. 91, p. 469.
- (44) *Id.*, t. 112, p. 483.
- (45) *Id.*, t. 116, p. 516. MARGRY A. - Un correspondant de Voltaire, le chirurgien Le Cat dans *Comptes rendus du comité archéologique de Senlis*, 1906, Senlis, 1907, 4e série, t. IX, p. 315. (non consulté). L'ouvrage de CLOGENSON J. - *Des relations de Voltaire avec les académies et particulièrement avec l'Académie de Rouen*, 1849, mentionné par Fr. Burckard, m'est demeuré inaccessible.
- (46) Eloge de Le Cat par Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie.

RÉSUMÉ

Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768), ou de la notoriété médicale au XVIIIe siècle.

Quelles ont été les raisons de l'incontestable notoriété dont a joui Le Cat tout au long de sa carrière ? Bien sûr, son extrême habileté de chirurgien, alors que la valeur scientifique de ses recherches semble maintenant assez mince.

D'abord, il fut protégé par d'importants personnages tels que l'archevêque de Rouen ou le Premier Président du Parlement de Normandie. Il fonda la nouvelle école de chirurgie de Rouen dont le succès fut tout de suite considérable et populaire. Elle attira des étudiants de Grande-Bretagne et d'Allemagne qui ramenèrent chez eux la gloire de leur maître. Il fut aussi l'un des fondateurs de l'Académie de Rouen en 1744. Il en fit bientôt sa propre tribune. Il appartint à neuf académies : trois en France et six à l'étranger. Pour gagner en popularité, il s'engagea dans une vive polémique dirigée contre Jean-Jacques Rousseau. Il fut l'un des correspondants estimés de Voltaire.

Peut-être que la notoriété de Le Cat eut sa principale cause dans son adresse à se servir des tribunes fournies par le Siècle des Lumières : les académies, l'enseignement, tout autant que la jeune presse périodique française.

SUMMARY

Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768), or about medical notoriety in the Eighteenth century.

What have been the reasons of Le Cat's incontestable notoriety all his life long ? Of course, his utmost skilfulness as a surgeon although the scientific value of his researches seems now rather poor.

First of all, he has been protected by important personnages, such as the archbishop of Rouen and the Premier Président du Parlement de Normandie. He founded the new Rouen school of surgery, the success of which was immediatly considerable and popular ; that school attracted students from Great-Britain and Germany who brought home their master's glory. He was also one of founders of the Académie de Rouen (1744), which he soon made his own tribune. He belonged to nine Academies, three in France and six abroad. In order to get popularity, he engaed himself into an impetuous polemic against J.-J. Rousseau. He was one of Voltaire's esteemed correspondents.

Perhaps Le Cat's notoriety was chiefly due to his skilfulness in using the tribunes provided by the Century of Enlightenment : academies, teaching as well as the young french periodic press.

Claude Nicolas Le Cat et l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen *

par Jean-Pierre LEMERCIER **

Claude Nicolas Le Cat a joué un rôle très important dans la fondation de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. Il prit une part active aux négociations qui aboutirent aux lettres patentes en date de juin 1744 ; et il participa à l'élaboration des statuts. Dès lors, et sans interruption jusqu'à sa mort en 1768, il ne cessa d'en orienter les travaux et d'être, par son exemple, une incitation permanente à des activités nombreuses et variées.

L'histoire de cette époque nous est connue grâce aux récits du docteur Gosseaume qui avait vécu cette période et qui écrivit en 1814 les trois premiers précis analytiques des travaux de l'Académie auxquels nous ferons référence.

Voici comment cet historien décrit les débuts de l'Académie et le rôle de Le Cat :

“un seul homme alors donnait l’impulsion à presque tous ses collègues. Doué d’un génie ardent, infatigable au travail, passionné pour tout genre de gloire, également dévoré du désir d’apprendre et de celui de communiquer ses connaissances, se livrant sans réserves à l’exercice de sa profession qui l’honorait, s’identifiant avec l’Académie, et la regardant peut-être un peu trop comme son patrimoine, conquérant l’estime et la considération qu’il eut été plus flatteur d’obtenir de la bienveillance, ami de tout homme laborieux, auquel enfin il ne manquait pour être chéri que des formes un peu plus douces, Monsieur Le Cat, c’est l’homme extraordinaire que je viens de signaler, était donc fait pour avoir une grande influence sur l’académie et elle se ressentait en tout temps de l’ascendant qu’il sut y conserver.” (1)

Ce jugement énoncé par le docteur Gosseaume, certes élogieux mais aussi finement nuancé, conduit à analyser le rôle joué par Le Cat à l'Académie, en considérant d'une part les places déterminantes qu'il occupa et d'autre part le nombre et la valeur de ses travaux.

En effet, dès la fondation en 1744, Le Cat fut vice-directeur. Il fut directeur l'année suivante et secrétaire perpétuel aux sciences de 1752 jusqu'à sa mort en 1768.

* Comité de lecture du 17 juin 2000 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Professeur honoraire du CHU de Rouen, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen, 33 avenue Galliéni, 76130 Mont-Saint Aignan.

Ses travaux académiques s'intègrent dans les activités de cette institution qui comportaient : les séances particulières, les séances publiques, et les établissements utiles formés dans le sein de l'Académie.

A - Les séances particulières de deux heures chaque semaine, étaient remplies par la lecture de mémoires fournis par les académiciens titulaires et correspondants et par les savants qui venaient communiquer leurs observations et leurs découvertes. Pour témoigner de l'activité de Le Cat dans ces séances particulières, nous avons compté les communications inscrites dans le Précis de l'Académie (comme l'avait fait avant nous Robert Troude en 1968).

- Dans le Précis de 1745 à 1750, 55 communications sur 257 sont de Le Cat soit une sur cinq ; dans le Précis de 1751 à 1760 sur 246 communications, 77 sont de Le Cat soit une sur trois ; dans le Précis de 1760 à 1768, sur 211 communications, 38 sont de Le Cat soit environ une sur cinq.

Ainsi, pendant vingt-quatre ans, en séances particulières, 170 communications sur 714 sont de Le Cat soit une sur quatre.

B- Aux séances publiques qui avaient lieu une fois par an, l'Académie rendait à ses concitoyens un compte solennel de ses travaux. Le programme comportait la lecture de mémoires qui semblaient faits pour inspirer un intérêt général. C'était aussi la remise des prix des concours de l'Académie. Enfin c'était l'occasion de prononcer l'éloge des confrères académiciens décédés. Chaque année, sauf en 1767 et en 1768, année de sa mort, Claude Nicolas Le Cat y prit la parole pour présenter plusieurs mémoires. Ainsi en 1750, sur sept mémoires présentés cette année-là, il en prononça quatre. En 1751, sur huit mémoires, il en présenta quatre. En 1756 sur neuf mémoires, il en présenta cinq. A ces mémoires s'ajoutent les éloges des confrères disparus et en particulier l'éloge de Fontenelle prononcé le 3 août 1757 (2).

C- Les activités de Le Cat et de l'Académie de Rouen ne se sont pas limitées aux séances particulières et aux séances publiques. Des établissements utiles formés dans le sein de l'Académie faisaient partie de son rôle de moteur de l'activité intellectuelle dans la cité. Ces établissements étaient l'école de botanique, la bibliothèque, l'école d'anatomie et de chirurgie, l'école de dessin et d'architecture, l'école de mathématiques, l'école d'hydrographie.

De par ses fonctions à l'Académie, Le Cat contribua au fonctionnement de ces établissements, mais de certains plus que d'autres.

1 - Ainsi l'école d'anatomie et de chirurgie avait été organisée à Rouen par Le Cat bien avant la création de l'Académie. Mais, par la suite, il veilla à ce que l'Académie participât au développement des sciences anatomiques en instituant des prix de recherches et en publiant des observations...

2 - De même, le Jardin botanique avait été "le berceau de l'Académie". Mais surtout en 1756, alors que Le Cat avait été désigné comme commissaire au Jardin, l'Académie obtenait la concession d'un terrain suffisamment vaste, orné d'une belle grille de fer, d'un bassin avec jet d'eau, d'une vaste serre chaude, et de deux orangeries. Ainsi, explique le docteur Gosseau, il s'était formé par les soins de l'Académie, de Le Cat, de Pinard (3), l'un des plus agréables jardins, vraisemblablement le plus riche de la France en plantes étrangères (3000 avant la Révolution).

3 - Sans insister sur la création de la bibliothèque de l'Académie, du cabinet des médailles, qui sont plus l'œuvre de Cideville (4) que de Le Cat lui-même,

4 - Nous citerons encore l'histoire de l'école de dessin, peinture, architecture dans lequel Le Cat est intervenu. En 1740, Monsieur Descamps, jeune peintre flamand, passa par Rouen en allant au Havre dans l'intention de s'embarquer pour l'Angleterre. Le Cat se lia d'amitié avec le jeune artiste, l'encouragea à créer une école de dessin et fit comiquement des cours d'anatomie en faveur des élèves de Monsieur Descamps. Ainsi fut créée une école de dessin dans laquelle se formèrent une infinité d'élèves dont plusieurs ont acquis une juste célébrité.

5 - L'école de mathématiques et de géométrie fût fondée de la même façon. Le mathématicien Bouin, le dessinateur Descamps, l'anatomiste Le Cat, formèrent un "triumvirat" selon l'expression du docteur Gosseau. Le Cat donnait aux élèves des leçons d'anatomie, science indispensable à celui qui se propose de manier le pinceau avec succès. Bouin s'était chargé de leur enseigner les mathématiques dont ils surent tirer un parti avantageux.

Ainsi apparaît-il que les activités de l'Académie, (séances particulières, séances publiques, établissements utiles) ont été entraînées et orientées par le dynamisme exceptionnel de Claude Nicolas Le Cat, et ceci dans des domaines variés étendus, comme pouvait le concevoir alors l'homme des Lumières et des Encyclopédies.

Il reste à apprécier la diversité et la valeur de toutes ces publications académiques. En réalité, l'analyse des travaux réalisés est difficile car beaucoup de textes ont disparu. Sur 170 communications présentées par Le Cat, 39 seulement ont été conservées intégralement. Heureusement, grâce à une liste presque exhaustive des titres des travaux et de leurs auteurs, on apprécie leur nombre et leur diversité. Mais, faute de connaître le contenu, on ne peut pas toujours juger de leur valeur scientifique (5).

a - Naturellement le chirurgien Le Cat a consacré la majorité de ses publications à la médecine et surtout à l'anatomie et à la chirurgie. C'est pourquoi il fallait présenter à part ces travaux qui ont marqué l'histoire médicale de son temps. Nous n'y reviendrons pas.

b - Mais de nombreuses autres communications portent sur l'astronomie, la météorologie, la géologie, la physique, la chimie, la botanique, la zoologie,...

L'auteur n'hésite pas à donner son avis sur l'attraction newtonienne, sur les éruptions volcaniques, les ouragans, les aurores boréales, la théorie des marées...

- Il décrit ses propres expériences pour expliquer le fonctionnement du baromètre, la montée du mercure étant due, selon lui, à la direction des vents.

- Plusieurs communications sont consacrées à l'électricité dont il pressent le grand avenir et qu'il considère comme la plus grande découverte du siècle.

- La biologie l'intéresse sous toutes ses formes. Sans doute écrit-t-il son admiration pour les travaux et les expériences de Tremblay étudiant les polypes ou hydres d'eau douce qui présentent des phénomènes de régénération.

- Il émet lui-même des hypothèses explicatives sur certaines évolutions de l'anthropologie : pour lui les géants ont existé autrefois puisqu'on en a retrouvé des traces. S'ils ont pratiquement disparu c'est que les autres hommes les ont combattus victorieusement et qu'eux-mêmes avaient l'intelligence beaucoup moins développée.

- Plusieurs communications portent sur la couleur de la peau des nègres : pour lui cette coloration est acquise et seule la race blanche est primitive.

- Le docteur Le Cat ne manque pas de communiquer à l'Académie les monstruosités qu'il rencontre : hermaphrodites, utérus avec deux cavités, enfants monstrueux, monstres à deux têtes, monstres à six doigts, un autre ayant quatre yeux et une double tête, veaux à deux têtes, femmes prodigieusement grosses et même, mais faut-il y croire, deux grossesses l'une de trois ans, l'autre de 26 mois ?, une grossesse de 48 mois ?, des fœtus humains monstrueux, des enfants d'un embonpoint extraordinaire, des parties d'un enfant rendues par l'anus trois mois après un accouchement naturel.

- Deux communications concernent des "incendies spontanés" ou combustions spontanées dans l'économie animale. Il s'agit de vieilles femmes alcooliques qui auraient pris feu d'elles-mêmes et auraient été réduites en cendres sans que le feu ne se communique à leur entourage.

- Une communication porte sur les pensées et les actions d'un homme qui dort. Le Cat y explique le rêve et le somnambulisme. Il conclut comme Aristote : il est difficile de trouver quelque solidité dans les songes.

- L'annonce d'une communication porte le titre significatif : "description d'un homme automate dans lequel on verra exécuter les principales fonctions de l'économie animale : la circulation, la respiration, les sécrétions. Au moyen de cet automate on peut déterminer les effets mécaniques de la saignée et soumettre au jour de l'expérience plusieurs phénomènes intéressants qui n'en paraissent pas susceptibles. Ouvrages accompagnés de toutes les figures nécessaires à l'exécution de l'automate". En fait, les détails de la communication n'ont pas été retrouvés et il est possible que les documents aient été perdus dans l'incendie de la maison de Le Cat en 1762.

Au terme de cet examen des travaux que Claude Nicolas Le Cat a présentés à l'Académie de Rouen, il apparaît de façon incontestable l'importance du labeur se traduisant par le nombre et la diversité des publications. La valeur scientifique en est sans doute plus inégale. On s'accorde à rendre hommage aux travaux urologiques et anatomiques. En revanche, les autres communications ont suscité quelques critiques sévères de Monsieur Robert Troude (6) qui lui reproche l'absence d'esprit critique et la propension à reproduire gravement des histoires de bonnes femmes ou à s'attaquer à des problèmes qui le dépassent.

Même Pierre Lépine (7) qui juge Le Cat bon chirurgien, excellent anatomiste, botaniste honorable, en fait cependant "un médecin et physicien souvent digne de Molière".

Ces critiques, nous semble-t-il, doivent être nuancées. Elles portent sur des documents incomplets puisqu'une grande partie de l'œuvre (les trois quarts) est détruite. En outre ne convient-il pas pour juger son œuvre de se reporter aux données et connaissances de la science du moment ?

Par ailleurs, les communications de Le Cat à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, ses activités et ses travaux au sein de cette Compagnie, malgré leur grand nombre et toute leur diversité, ne résument pas l'œuvre de Le Cat. Il a écrit et publié par ailleurs une dizaine de volumes (dont son important traité des sensations et son traité du fluide des nerfs). Il a communiqué en même temps aux Académies de Londres, de Madrid, de Bordeaux, de Berlin, de Lyon, de Saint-Pétersbourg, de

Bologne et bien entendu à l'Académie royale de chirurgie de Paris où il emporta cinq années de suite le prix pour un mémoire mis au concours.

L'œuvre de Le Cat et ses qualités humaines lui attirèrent le respect et l'admiration de ses contemporains. Déjà en janvier 1747 Louis XV l'anoblit en lui conférant "titre et qualité de noble et d'écuyer" et en mars 1762, Le Cat blasonna, selon les armoiries établies par d'Hozier : "d'azur à deux étoiles d'or et à six raies rangées en fasce, accompagnées en chef d'un caducée aussi d'or et en pointe d'un chat d'argent guettant, ombré d'azur". L'écu est timbré d'un casque de profil orné de ses lambrequins d'or, d'argent et d'azur et entouré de la devise "catti fortunam inter dubia, virtutem inter certa numerant".

En conclusion, comme l'explique Pierre Lépine, si dans le rôle d'académicien, Le Cat ne peut guère être proposé comme modèle de patience, de courtoisie et d'aménité, du moins faut-il reconnaître en lui avec la dévotion d'un chirurgien consacré à son art, la puissante personnalité d'un lutteur, l'ardeur d'un polémiste et la largeur de vue d'un esprit ouvert à toutes les branches du savoir.

Lorsqu'au terme d'une vie de labeur le 20 août 1768, Le Cat "cessa de vivre ou plutôt de travailler" (selon la formule qui lui fût appliquée), le docteur Gosseaume put écrire dans le précis de l'Académie :

"Il termina sa glorieuse carrière en emportant les regrets de ses collègues et de tous les amis des sciences et de l'humanité" (8).

C'est dans une dépendance de l'hôtel-Dieu du Lieu de santé, dans la maison du chirurgien, devenu depuis musée de la médecine, que Le Cat finit ses jours. C'est là qu'il convient de se rendre en pèlerinage après avoir évoqué sa vie et son œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) GOSSEAUME - Histoire de l'Académie royale des Sciences, des Belles Lettres et des Arts de Rouen. In : *Précis analytique des travaux de l'Académie royale* tome I (1744-1750) p.22.
- (2) FONTENELLE - secrétaire perpétuel de l'académie des Sciences de Paris, fondateur de l'Académie de Rouen dont il était membre associé correspondant.
- (3) PINARD (1713-1796) - Médecin de l'Hôtel-Dieu de Rouen, membre fondateur de l'Académie de Rouen, fut le premier professeur titré du Jardin de botanique. Il est l'auteur de l'*Histoire générale des Plantes*.
- (4) LE CORNIER DE CIDEVILLE - Ancien conseiller au Parlement, ancien condisciple et ami de Voltaire, fut l'un des fondateurs de l'Académie de Rouen.
- (5) Un rapport fait à l'Académie par le docteur Gosseaume, bibliothécaire-archiviste de l'Académie, le 17 décembre 1806 porte le total des mémoires présentés à l'Académie depuis sa fondation en 1744 jusqu'à sa suppression en 1793 au nombre de 2200 et celui des textes conservés à 862. La perte des documents est attribuée à l'incendie du cabinet de Monsieur Le Cat le 26 décembre 1762 et aux malheurs de la Révolution.
- (6) TROUDE Robert - Le Cat et l'Académie de Rouen. *Précis analytique des travaux de l'Académie*, 1968 p.31.
- (7) LÉPINE Pierre - Claude Nicolas Le Cat et son temps. *Précis analytique des travaux de l'Académie*, 1968 p. 33-45.
- (8) GOSSEAUME - Suite de l'Histoire de l'Académie royale. *Précis analytique des travaux de l'Académie*, tome III, 1761 à 1770 p. 5.

RÉSUMÉ

Claude Nicolas Le Cat a joué un rôle très important à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen.

Il contribua à sa fondation en 1744. Il assura le fonctionnement comme vice-directeur, puis directeur, puis secrétaire perpétuel aux Sciences (de 1752 à 1768).

170 communications en séances particulières, de nombreux mémoires et discours concernant des sujets médicaux (anatomie, urologie) mais aussi très variés (astronomie, météorologie, géologie, physique, chimie, botanique, zoologie). Malheureusement les trois-quart des textes ont disparu.

SUMMARY

Claude-Nicolas Le Cat was a tip-top man of the “Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen” after contributing to found it, in 1744.

He managed its workings as Vice-chairman, then Chairman and, finally, Sciences Permanent Secretary, from 1752 to 1768.

We are owing him one-hundred-sixty communications in main sessions, numerous memories and orations about many medical subject (anatomy, urology) but also as various as astronomy, meteorology, geology, physical science, chemistry, botanic and zoology.

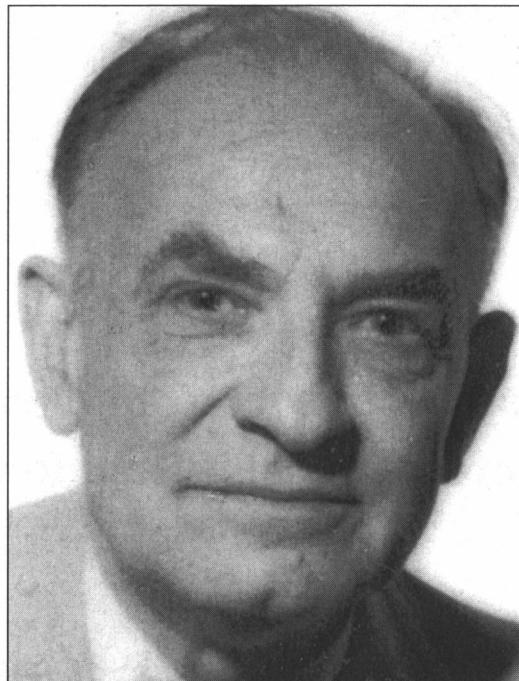
Unfortunately, three-quarters of those works disappeared without trace.

**Séance consacrée à l'Eloge
du Professeur Jean Théodoridès
(1926 - 1999)**

*Ancien Président
de la Société française d'Histoire de la Médecine
Membre de la Royal Society of Medicine*

Amphithéâtre Rouvillois du Val-de-Grâce

28 octobre 2000



**Eloges
du
Professeur Jean Théodoridès
11 juin 1926 - 27 décembre 1999**

par

Françoise CRIQUEBEC

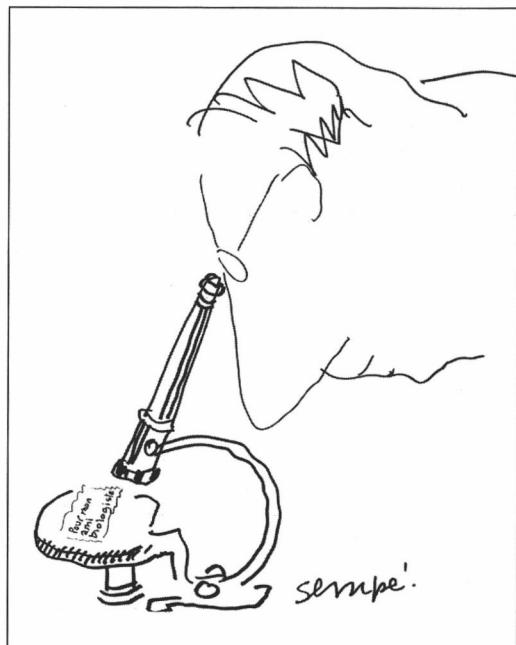
Alain SÉGAL et Michel VALENTIN

Jean-Jacques ROUSSET et Isabelle DESPORTES-LIVAGE

Georges BOULINIER

Le Professeur Jean Théodoridès et le Val-de-Grâce *

par Françoise CRIQUEBEC **



Dédicace d'un ouvrage par Sempé à Jean Théodoridès, son ami biologiste.

Ce n'est pas sans raison que cette séance consacrée à la mémoire du Professeur Jean Théodoridès se déroule au Val-de-Grâce. Curieusement, sa vie s'est articulée autour du Val, devenu peu à peu son lieu de prédilection. Il en aimait le jardin, la chapelle, le Musée et surtout la Bibliothèque. "Ma chère bibliothèque retrouvée", écrivait-il à un ami, au retour d'un voyage en 1997.

Théo (pardonnez-moi cette familiarité : Théo aimait que ses amis le dénomment ainsi) eut son premier contact avec le Val-de-Grâce lors de son service militaire, qu'il accomplit en 1952-1953 comme infirmier de 2ème classe affecté au Laboratoire Central de l'Armée, dans le service du médecin-colonel Jude. Il faisait des titrages de bactériophages et de la parasitologie. Le service militaire, corvée il faut bien le dire pour la plupart, fut pour lui une vraie bénédiction, puisqu'il lui permit de se consa-

* Comité de lecture du 28 octobre 2000 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Conservateur en Chef, Directeur honoraire de la Bibliothèque Centrale du Service de Santé des Armées (Val-de-Grâce), 77 rue de la Verrerie, 75004 Paris.



Autre dédicace d'ouvrage, évoquant le temps du service militaire

livre *Des miasmes aux virus* (2), offert à la Bibliothèque en 1991, que Théo a commencé à s'intéresser à l'histoire de la médecine militaire, puis de la médecine en général. Cette initiation est passée plus particulièrement par la lecture d'œuvres de médecins militaires : Laveran, Villemin, Michel Lévy, Jean-Hyacinthe Vincent, Yersin, Simond, ainsi que de Carle Gessard, pharmacien militaire, et de leurs confrères en médecine tropicale, spécialistes des maladies infectieuses, parasitaires, bactériennes et virales.

Théo avait sans doute hérité son goût pour ces domaines de son grand-père, le Dr Jean Théodoridès (mort en 1941, des suites de privations, dans la Grèce occupée). En effet, ce dernier s'était intéressé à la pathologie infectieuse, et avait publié des ouvrages sur la grippe épidémique et le paludisme. Peut-être ce goût était-il hérité aussi d'un de ses parents : Constantin von Economo (1876-1931), le découvreur de l'encéphalite léthargique.

Théo avait publié des articles de sciences naturelles dès 1946 (donc à l'âge de vingt ans !). En 1954, son premier article relatif à l'histoire des sciences et de la médecine porta sur l'œuvre

crer à la recherche de ce qui le fascinait, et d'occuper son temps libre au Musée et à la Bibliothèque, alors réunis et dirigés par le médecin-colonel Hassenforder. Le dessinateur Sempé, qui a fait son service militaire au Val en même temps que Théo, en souvenir de cette époque, l'a croqué, plus tard, effectuant des recherches au microscope, et en train de balayer la cour (1).

C'est ici, au Val-de-Grâce, en 1952, comme il l'a rappelé, notamment, dans la dédicace de l'exemplaire de son

Pour la Bibliothèque Centrale
du Service de Santé des Armées où
je me suis initié à l'histoire de la Médecine

DES
MIASMES
AUX
VIRUS

en très sincère hommage de l'auteur

Théodoridès
Ancien Président de la Société Française
d'histoire de la Médecine (1982-84)

Dédicace par Jean Théodoridès de l'exemplaire
de son livre "Des miasmes aux virus",
offert à la Bibliothèque du Val-de-Grâce en 1991.

du docteur David Gruby, qui avait été l'inventeur du terme "trypanosome", en 1843, pour désigner un hématozoaire de la grenouille (3).

En 1955, il assista pour la première fois à une séance de la Société Française d'Histoire de la Médecine. Naturellement, il était alors, comme il le dit lui-même, très loin d'imaginer qu'il en serait un jour Président.

Son premier article publié dans la revue de notre Société s'intitula : "Une amitié de savants : Claude Bernard et Davaine", en 1956 (4). Et le deuxième, en 1957, concerna "Raphaël Blanchard, médecin, naturaliste et fondateur de la Société Française d'Histoire de la Médecine" (5).

En 1960, définitivement séduit par le Val et par son quartier, Théo s'installa dans son appartement "de jeune homme", comme il disait, au 16 square Port-Royal, d'où il avait, de sa cuisine, une vue imprenable sur le dôme du Val-de-Grâce.

On sait qu'il publia une série d'ouvrages et des centaines d'articles, à la fois sur les sciences naturelles, sur l'histoire des sciences, sur l'histoire de la médecine et sur les lettres. Les travaux de lui dont je donne les références ne correspondent donc qu'à une infime partie de son œuvre. Tout au long de sa vie, il écrivit sur la parasitologie en général, la parasitologie humaine, les maladies infectieuses, les maladies bactériennes et virales, celles d'origine incertaine telles que l'encéphalite, et la microbiologie. Il s'intéressa particulièrement à la civilisation byzantine, dans le domaine des sciences et de la médecine, ainsi qu'à la médecine arabe et à la diffusion de leurs connaissances en Occident. Détail intéressant pour les médecins militaires : Alexandre de Tralles (526-605), le plus grand médecin de l'Antiquité, peut être considéré comme leur ancêtre, ayant suivi Bélier sur tous les champs de bataille, pendant vingt-cinq ans, avant de composer ses *Douze Livres de Médecine*.

Théo s'intéressa également à l'ophtalmologie. Il publia des articles dans *L'ophtalmologie des origines à nos jours*, notamment sur Photinos Panas, fondateur de la discipline et premier titulaire de la chaire à l'Hôtel-Dieu, en 1879 (6), et sur Basile Scrini, son grand-père maternel, célèbre ophtalmologiste, créateur en 1908 de la Clinique des Maladies des Yeux, devenue ensuite l'Hôpital Léopold-Bellan (7).

Il s'attacha particulièrement à faire connaître les travaux de scientifiques, de médecins, et d'auteurs ayant œuvré à la limite de ces disciplines, oubliés ou méconnus, parmi lesquels Davaine, sur les conseils de son ami Jean Rostand (8), Rayer, sur lequel je reviendrai, et divers médecins vétérinaires.

Il porta un intérêt particulier à l'œuvre de médecins militaires, surtout quand, à la suite de séjours outre-mer, ils avaient fait faire des progrès majeurs à la parasitologie et aux connaissances médicales correspondantes.

Dans ces domaines, il suivit, notamment, les traces de Pierre Huard, dont il évoquera plus tard les travaux (9), avec lequel il organisa divers colloques d'histoire des sciences et de la médecine, et avec qui il ne signa pas moins de douze publications.

En 1965, il fut choisi parmi les biologistes pour refaire le volume n° 1 de la Collection "Que Sais-je ?", intitulé *Histoire de la biologie*, qui avait été publié par Maurice Caullery en 1941. Cet ouvrage eut sept éditions en français, atteignant un tirage de quarante-deux mille exemplaires, ainsi que des traductions dans diverses langues étran-

gères. La dernière édition française parut, hélas, après sa mort, en février 2000, et Dieu sait s'il l'attendait avec impatience (10).

L'année 1982 devait apporter un grand moment heureux dans la vie de Théo. Celui-ci s'est passé ici-même, au Val-de-Grâce. En effet, c'est dans cet endroit précis, dans cet amphithéâtre Rouvillois, qu'il a prononcé son allocution de nouveau Président de la Société Française d'Histoire de la Médecine, le 11 décembre 1982, trente ans exactement après son service militaire (11). Dans cette allocution, il a rappelé que c'était au Val qu'était né son goût pour l'histoire de la médecine, et que c'était un très grand bonheur pour lui de prononcer ce discours ici-même. Théo était très fier d'avoir été le premier et, jusqu'à présent, le seul Président non médecin de la Société.

En février 1986, sortit son livre *Histoire de la rage. Cave canem* (12), ouvrage considérable sur le sujet, aboutissement de ses articles publiés à partir de 1974, grâce à sa propre documentation, et à celle trouvée à la Bibliothèque Interuniversitaire de Médecine et à la Bibliothèque de l'Académie de Médecine, et pour une toute petite part à celle du Val. En effet, à dater de 1973 environ, Théo continuait à venir au Val pour les séances de la Société, et passait sous ses murs avec une pensée émue pour Mademoiselle Duport, l'ancien Conservateur, qui le laissait fouiller dans les collections. Cependant, les incunables et les livres anciens étant devenus inaccessibles, il n'y venait plus travailler.

Tout changea en 1988. En effet, ayant appris par Mademoiselle Dumaître, Conservateur en Chef de la Bibliothèque Interuniversitaire de Médecine, que j'étais gravement malade et hospitalisée au Val-de-Grâce, il accourut, bien sûr, comme il le faisait pour tous ses amis malades, et passa tous les après-midi du mois d'août à mon chevet. Il apprit alors les grands projets de rénovation des lieux, et ceux déjà bien avancés de la Bibliothèque. A cette occasion, il connut aussi beaucoup de médecins militaires, qui venaient me soigner ou simplement me voir. Ils sympathisèrent et s'apprécièrent mutuellement.

Théo revint donc à la Bibliothèque, fin 1988, et ne nous quitta plus. Il suivit pas à pas les étapes de son élaboration, avec un intérêt croissant, jusqu'à l'ouverture de la nouvelle Bibliothèque, le 2 octobre 1989.

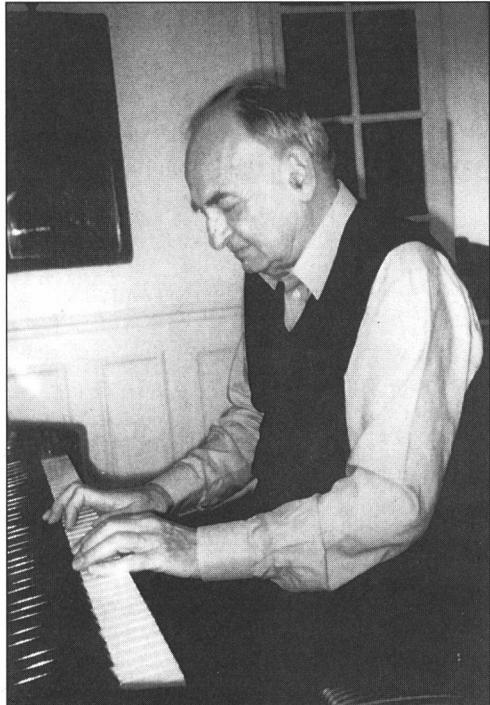
Je n'oublierai jamais son expression, lorsque je lui fis visiter celle-ci, son air surpris, admiratif. Lui, habituellement si bavard, en est resté coi, parcourant les salles sans rien dire. Arrivé dans mon bureau, le sanctuaire des livres anciens, très ému à leur vue, il se tourna au bout d'un long moment vers moi et me déclara :

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.*

J'ai recherché, plus tard, dans quel poème des *Fleurs du Mal* Baudelaire avait écrit ces vers. C'était dans "L'Invitation au voyage". C'était bien, en effet, cette fois-ci, pour Théo, un voyage sans escale jusqu'au bout de sa vie.

Très occupé par ses travaux comme chercheur au CNRS, Théo ne pouvait pas venir autant qu'il le désirait au Val, mais la Bibliothèque lui fournissait les références et une partie de la documentation nécessaire à ses articles ou à ses livres.

Je me souviens, en particulier, qu'en 1989, il publia un article intitulé : "Pasteur and rabies : the British connection", dans le *Journal of the Royal Society of Medicine* (13).



Jean Théodoridès au piano

Devenu en 1990 "membre affilié", puis en 1992 "fellow" de cette Société, Théo était particulièrement fier de cette distinction, parmi toutes celles qu'il avait reçues.

1991 vit apparaître deux magnifiques ouvrages. Le premier, *Des miasmes aux virus* (14), traite de l'évolution des idées concernant les agents qui transmettent les maladies infectieuses, puis présente un historique des principales maladies humaines dues à des spirochètes, bactéries, rickettsies, chlamydiales et virus. Ce livre, superbement illustré, est complété par une bibliographie extrêmement documentée.

Le second porte sur *La thèse prophétique d'Ernest Duchesne* (15). Ce médecin militaire fait figure de précurseur de Fleming. En effet, il avait traité, en 1897, de l'antagonisme existant entre les moisissures et les microbes, point de départ de l'antibiothérapie. Là aussi, Théo a redonné sa place à un grand méconnu, dont le Val garde précieusement l'édition originale de la thèse.

Le 1er octobre 1992, Théo prit sa retraite et vint, tout naturellement, s'installer à la Bibliothèque. S'installer est bien le mot. Il aménagea son espace, choisit sa table (gare à celui qui la lui prenait : il bourdonnait autour de lui jusqu'à ce que l'importun s'en aille !). Cette table était très bien située, la plus proche possible des sources de la documentation, avec, en prime, vue sur les broderies du jardin du cloître, le jet d'eau dans le bassin, le Dôme et le clocher du Petit-Bourbon. Là, je l'ai surpris plus d'une fois à rêver, à ne rien faire. Il admirait les perspectives, les jeux de lumière suivant les heures. L'endroit le faisait rêver.

Car Théo n'était pas seulement un grand scientifique, un grand historien de la médecine et un fin lettré. C'était aussi un artiste : il exécutait d'excellents croquis, faisait des vers très spirituels, drôles pour la plupart, dédiés à ses amis. Mais il était surtout très mélomane, jouant admirablement du piano (classique et jazz), s'accompagnant, quand il était jeune, de sa belle voix de basse (il aurait fait merveille dans les chœurs liturgiques orthodoxes !). Il composait même en l'honneur de ses amis, et la Bibliothèque eut droit, elle aussi, à quelques impromptus.

Bien installé dans son "3ème bureau", comme il surnommait la Bibliothèque, le premier étant dans son appartement "de jeune homme" et le "2ème bureau" dans le grand appartement qu'il avait par ailleurs, tous débordant de documentation, il continua ses recherches.

Un souvenir anecdotique me revient en mémoire. En 1994, préparant un article en anglais sur Rayer (16), il cherchait désespérément quel était le maréchal auquel Rayer faisait allusion, dans une lettre inédite, non datée, mais écrite entre 1862 et 1864, conservée au Wellcome Institute de Londres, dans laquelle Rayer envisageait une consultation avec Michel Lévy et Bouillaud sur la maladie du maréchal. Je mis alors Théo en relation avec les descendants de Michel Lévy, que je connaissais, mais en vain. Le mystère demeura total.

Théo avait commencé à s'intéresser à des écrivains contemporains et à rechercher dans leurs archives des rapports avec la science et la médecine, ce qu'il faisait depuis longtemps avec Stendhal. Il avait écrit en 1983 "Ernst Jünger ou l'œil vivant" (17), et en 1990 sur le paludisme dans l'ouvrage de Carlo Levi, *Le Christ s'est arrêté à Eboli* (18). Il rédigea en 1994 "Ernst Jünger, Alexander von Humboldt ou l'invitation au voyage" (19). Théo "fréquentait" Humboldt depuis trente-quatre ans, et il connaissait bien Ernst Jünger, qu'il admirait comme écrivain et comme entomologiste. De son côté, Jünger avait écrit dans son journal, à la date du 1er février 1983 : "Théodoridès n'est pas seulement un collègue entomologiste mais un ami des Muses..." (20).

Aboutissement des recherches de Théo depuis 1974, parut son livre sur *Pierre Rayer (1793-1867) : un demi-siècle de médecine française* (21). Ce livre, apothéose de sa vie, édité avec l'aide de la Fondation Singer-Polignac, présente l'œuvre et la vie de Rayer. Ce dernier, tombé dans l'oubli, alors qu'il a été le maître de Claude Bernard, de Charcot et de bien d'autres, avait très tôt compris l'importance des sciences fondamentales (biologie, chimie, physique). Bien sûr, dans ce livre, Théo répare cet oubli et restaure la vérité. Cet ouvrage a été superbement édité, de même que *Des miasmes aux virus* et *La thèse prophétique d'Ernest Duchesne*, par Louis Pariente, son ami.

Parmi ses travaux intéressants des médecins militaires, le 13 décembre 1997, Théo organisa une séance de notre Société consacrée à Joseph Désiré Tholozan (1820-1897), à l'occasion du centenaire de sa mort. Premier professeur agrégé du Val-de-Grâce, Tholozan a été choisi par le Shah de Perse pour être son médecin personnel. Il accomplit cette mission de 1858 à 1897, remarquablement, non seulement auprès du souverain, mais aussi du peuple, dont il soignait les pauvres gracieusement. Il se maria là-bas et y mourut. Dans son introduction, Théo regretta, étant donné la grandeur du personnage et la place qu'il a occupée dans le Service de Santé des Armées, que cette séance n'ait pu être tenue au Val-de-Grâce. Le Président Jean-Louis Plessis, ami de Théo, présenta une communication intitulée "Tholozan, médecin militaire à compétence étendue", écrite en collaboration avec lui. Théo, quant à lui, présenta "Tholozan et la Perse" (22).

A propos de Dominique Larrey, je signale que Théo avait d'abord eu un préjugé défavorable à l'égard de son fils Hippolyte (1808-1895), qu'il soupçonnait d'avoir outrageusement bénéficié de la notoriété de son père, et dont il allait jusqu'à maudire la présence de la statue, dans les jardins du Val. Mais après avoir pris connaissance de certaines synthèses magistrales, dont Hippolyte Larrey avait été l'auteur, il s'était ravisé et projetait même d'écrire quelque chose à sa gloire !

Nous voyons donc à quel point la vie de Théo s'est tissée autour du Val-de-Grâce, des maladies infectieuses et de la parasitologie.

Depuis quelque temps, il consultait, dès leur parution, deux revues qui n'avaient rien à voir avec ses disciplines habituelles : la *Revue de la Gendarmerie* et le *Journal de Médecine Légale*. C'était pour "être à la hauteur", me disait-il, de son fils Fabrice, qu'il aimait au-delà de tout. Celui-ci, titulaire d'une licence en droit et d'un certificat de criminologie, effectuait son service militaire dans la Gendarmerie.

Théo était un homme passionnant à multiples facettes. De tempérament angoissé, nerveux, parfois coléreux, il était pourtant le plus charmant des amis. Affectueux, attentionné, très chaleureux, gai, drôle, boute-en-train, très spirituel, extrêmement brillant en société et en privé, si on l'intéressait, toujours disponible pour ses amis souffrant physiquement ou moralement, très bon, très fidèle à ceux qu'il aimait, il ne supportait pas la trahison et ne pardonnait jamais.

Théo vivait seul, et plus il vieillissait, plus il s'angoissait et souffrait de la solitude. Quand son fils ou ses intimes n'étaient pas là, il allait vers son havre de paix : la Bibliothèque du Val. Là, il savait pouvoir rencontrer des lecteurs, avec lesquels il riait, bavardait, se détendait, et surtout se sentait entouré de l'affection du personnel.

Paris, le 15/9/97
< dans une autre bibliothèque
du Val & retrouvée >

Début d'une lettre de Jean Théodoridès à un ami.

Le dernier article de Théo publié dans la revue de notre Société a été une notice nécrologique consacrée à son ami le Dr André Soubiran, décédé en juillet 1999, cinq mois avant lui (23). Peut-être Théo a-t-il publié dans d'autres revues ? Nous le saurons au fil du temps, grâce aux ouvrages de

références des disciplines dans lesquelles il a écrit. Sans doute a-t-il laissé des notes dignes d'être éditées. Je sais qu'il faisait des recherches sur René Cruchet, qui publia sur l'encéphalite et l'encéphalite myélite entre 1917 et 1928. Théo voulait-il reprendre les travaux de son parent Von Economo sur l'encéphalite léthargique ? Ou voulait-il étudier l'encéphalite spongiforme, celle de la vache folle et chez l'homme la maladie de Creutzfeldt-Jakob ? Il avait en tout cas l'intention de travailler à nouveau sur les sciences vétérinaires (il avait été lauréat de l'Académie Vétérinaire de France, prix Julien Almy, en 1994).

Puis arriva son dernier rendez-vous avec la Bibliothèque, le jeudi 23 décembre 1999. Il consulta pour la dernière fois un tome des *Mémoires de Larrey* sur l'Ophtalmie d'Egypte, puis *La conquête pacifique du Maroc* de René Cruchet, daté de 1930 (24). Il partit à 17 heures, disant au personnel qu'il partait plus tôt, car il se sentait fatigué.

Le 26 décembre 1999, la tempête se déchaîna sur la France, sur Paris, sur le Val-de-Grâce, sur le jardin qu'il aimait tant. Théo, seul dans son appartement, a dû entendre le fracas des grands marronniers centenaires du Val abattus par la tempête, le précédent de peu dans ses derniers moments, le 27 décembre, le jour de la Saint Jean l'Evangéliste, auteur de l'Apocalypse.

Mais nous savons tous que les écrivains et les savants ne meurent pas. Et, puisque j'ai eu l'insigne honneur de faire partie de ses amis les plus chers depuis trente-trois ans, c'est à ce titre et à celui de "La Dame du Val", comme il se plaisait parfois à me

nommer, que j'appliquerai à notre ami et à ce lieu tant aimé de lui les dernières phrases de *Chasses subtiles* (25), qui constitue les "Mémoires entomologiques" d'Ernst Jünger :

Dans de tels jardins, nous oublions presque avec les noms, le nôtre propre... Cela nous donne joie, nous offre un pressentiment de l'heure où nous abandonnerons, et les noms, et les choses mêmes...

... ici, tout s'apaise ; voici que le Maître sort de la maison où nous l'avions respecté. Il s'approche, il est vivant ; là-bas, nous le vénérions ; ici, nous l'aimons.

NOTES

- (1) Je remercie Fabrice Théodoridès et Georges Boulinier, qui m'ont communiqué ces documents.
- (2) THÉODORIDÈS J. - *Des miasmes aux virus : histoire des maladies infectieuses*. Louis Pariente, Paris, 1991, 378 p.
- (3) THÉODORIDÈS J. - L'œuvre scientifique du Docteur Gruby. *Revue d'Histoire de la Médecine Hébraïque*, 1954, 20, 27-36 ; et 22, 137-143.
- (4) THÉODORIDÈS J. - Une amitié de savants : Claude Bernard et Davaine. *Histoire de la Médecine*, 1956, 6 (11), 35-45.
- (5) LAVIER G. et THÉODORIDÈS J. - Raphaël Blanchard, médecin, naturaliste et fondateur de la Société Française d'Histoire de la Médecine. *Histoire de la Médecine*, 1957, 7 (4), 75-82.
- (6) THÉODORIDÈS J. - Photinos Panas (1832-1903). *L'Ophthalmologie des Origines à nos Jours*, 1990, 6, 111-115.
- (7) THÉODORIDÈS J. - Le Docteur Basile Scrini (1869-1931). *Ibid.*, 1981, 3, 165-171.
- (8) THÉODORIDÈS J. - *Un grand médecin et biologiste : Casimir-Joseph Davaine (1812-1882)*. Pergamon Press (coll. "Analecta Medico-Historica", 4), Oxford, 1968, 238 p. et 12 pl.
- (9) THÉODORIDÈS J. - Pierre Huard (1901-1983). *Revue d'Histoire des Sciences*, 1983, 36, 332-334. Et de même : Pierre Huard et la Société française d'histoire de la médecine. *Histoire des Sciences Médicales*, 1983, 17 (4), 396-401.
- (10) THÉODORIDÈS J. - *Histoire de la biologie*. Presses Universitaires de France (coll. "Que Sais-je ?", 1), Paris, 1ère éd., 1965, et 7ème éd. revue, 2000, 127 p.
- (11) THÉODORIDÈS J. - Allocution prononcée par M. Jean Théodoridès, nouveau Président de la Société, le 11 décembre 1982. *Histoire des Sciences Médicales*, 1982, 16 (4), 285-288.
- (12) THÉODORIDÈS J. - *Histoire de la rage. Cave canem*. Masson, Paris, 1986, 290 p.
- (13) THÉODORIDÈS J. - Pasteur and rabies : the British connection. *Journal of the Royal Society of Medicine*, 1989, 82 (8), 488-490.
- (14) Voir note (2).
- (15) THÉODORIDÈS J. - *La thèse prophétique d'Ernest Duchesne (1897)*. Louis Pariente, Paris, 1991, 61 p.
- (16) THÉODORIDÈS J. - Pierre François Olive Rayer (1793-1867). *Journal of Medical Biography*, 1995, 3 (4), 192-196.
- (17) THÉODORIDÈS J. - Ernst Jünger ou "l'œil vivant". *Gesnerus*, 1983, 40 (1-2), 193-202.
- (18) THÉODORIDÈS J. - *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, de Carlo Levi : une chronique du paludisme et de son traitement dans l'Italie méridionale. *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 1990, 37 (285), 200-204.
- (19) THÉODORIDÈS J. - Ernst Jünger, Alexander von Humboldt ou l'invitation au voyage. In : D. Jacquot, éd., *De la science en littérature à la science-fiction*, 159-165. Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (119e Congr. des Soc. Hist. et Scient., Amiens, 1994), Paris, 1996, 198 p.

- (20) JÜNGER E. - *Soixante-dix s'efface*, t. 3 : *Journal 1981-1985*. Gallimard (coll. "Du Monde Entier"), Paris, 1996, 580 p. (voir p. 237).
- (21) THÉODORIDÈS J. - *Pierre Rayer (1793-1867) : un demi-siècle de médecine française*. Louis Pariente, Paris, 1997, 266 p.
- (22) Les communications de cette séance consacrée à Tholozan ont été publiées dans *Histoire des Sciences Médicales*, 1998, 32 (3).
- (23) THÉODORIDÈS J. - Le docteur André Soubiran (1910-1999). *Histoire des Sciences Médicales*, 34 (2), 2000, 179-180.
- (24) CRUCHET R. - *La conquête pacifique du Maroc*. Berger-Levrault, Paris, 1930, XII-219 p.
- (25) JÜNGER E. - *Chasses subtiles*. Christian Bourgois, Paris, 1969, 449 p.

RÉSUMÉ

Le Professeur Jean Théodoridès (11 juin 1926 - 27 décembre 1999) effectua son service militaire à l'Hôpital du Val-de-Grâce, à Paris, en 1952-1953, dans le Laboratoire de Parasitologie. Il passait alors ses loisirs à la Bibliothèque de cet établissement, où il s'initia à l'histoire de la médecine. Très vite, le Val-de-Grâce devint son lieu de prédilection. En 1960, définitivement séduit, il élut domicile à proximité.

En dehors de ses propres travaux en parasitologie, comme chercheur au CNRS, il écrivit de nombreux livres et articles sur les maladies infectieuses, l'histoire de la parasitologie, et particulièrement sur l'œuvre de médecins militaires du passé. Par ailleurs, il collabora à maintes reprises avec des médecins militaires actuels pour des publications.

Le 11 décembre 1982, il fut très heureux de prononcer son allocution de nouveau Président de la Société Française d'Histoire de la Médecine, dans le cadre prestigieux du Val-de-Grâce.

Le 1er octobre 1992, prenant sa retraite, il " s'installa " dans la nouvelle Bibliothèque du Val, située dans l'ancien couvent des Bénédictines depuis le 1er octobre 1989. Dès lors, il y travailla et y écrivit plusieurs ouvrages et articles très importants, jusqu'à sa dernière visite, le 23 décembre 1999. Il devait décéder chez lui, quelques jours plus tard, après la terrible tempête du 26 décembre, qui avait ravagé le jardin du Val, sans avoir connu l'an 2000.

Sachant l'importance que cet endroit avait revêtu pour Jean Théodoridès, la Société Française d'Histoire de la Médecine a décidé, en accord avec le Service de Santé des Armées, que la présente séance, consacrée à sa mémoire, se tiendrait au Val-de-Grâce.

Grand scientifique, grand historien de la médecine, fin lettré, artiste, on peut dire qu'il était la parfaite incarnation de l'honnête homme, dans le sens du XVIIIe siècle.

SUMMARY

Professor Jean Théodoridès (11 juin 1926-27 décembre 1999) did his military service at the Val de Grâce Hospital, during 1952-53, where he was appointed to the parasitological Laboratory. He spent his spare time inside the library. Then, medicine history turned him on. Quickly and he got a fancy for the old establishment as to take up a residence near at hand.

Out of his own works in parasitology, as C.N.R.S. researcher, he wrote a lot of books and articles about infectious illness, parasitological history and, chiefly, relating to gone-by army medical officers. On the same way, he collaborated with present-day army medical officers for many publications.

December the 11th, 1982, he was proud to pronounce the speech as new President of the "Société Française d'Histoire de la Médecine", just inside the Val de Grâce.

October the 1st, 1992, he retired and, as it was his custom, he came almost every day into the new Val de Grâce library. Here he performed many important publications until december the 23th, 1999. Then he will die-alone-in his home somedays later, when the hurricane laid waste the Val de Grâce gardens.

That place was so close to Jean Théodoridès memory that the "Société française d'Histoire de la Médecine" and the "Service de Santé des Armées" decided to sit here to commemorate our friend.

Outstanding scientist, note-worthy historian, well-read person and artist in every kind, we may say that he was the "honest man" in the XVIIIth century mind.

Jean Théodoridès et la Société française d'Histoire de la Médecine *

par Alain SÉGAL ** et Michel VALENTIN ***

La fin de ce siècle fut pour notre vieille Société française d'Histoire de la Médecine une indéniable "hécatombe", œuvre de l'implacable passage du temps et cela parmi certains de nos plus fidèles et actifs membres, tout du moins parmi des personnalités ayant profondément marqué la vie de notre Société à bien des époques. Nous pensons à cette sommité en Histoire de la Médecine et des Sciences que fut le professeur Mirko Grmek mais notre pensée va aussi au docteur Pierre Amalric, membre de l'Académie de Médecine, au professeur Jean-Charles Sournia, membre de l'Académie de Médecine qui ne verra pas la fin de l'établissement de son imposant Dictionnaire des termes médicaux mais encore à Jacqueline Brossolet, à notre si fidèle André Role, au professeur André Delmas, au professeur Lucien Brumpt.

Ce terme "hécatombe" n'est pas de nous mais de Jean Théodoridès même à qui nous rendons un juste et mérité hommage. Par ce mot dévastateur il nous témoignait ainsi dans une de ses toutes dernières lettres de son désarroi devant la disparition de ces membres avec lesquels nous étions fort liés. Il ignorait bien sûr qu'il serait bientôt dans ce pénible lot. Je dois souligner le fait que j'ai conservé toute la correspondance que j'ai eu le bonheur de partager avec ce cher "Théo" comme nous le nommions familièrement et c'est avec beaucoup d'émotion que j'ai reclassé cette correspondance lors d'un récent dimanche de garde. Le docteur Michel Valentin avait depuis bien longtemps fait de même et tout récemment encore, contemplant tous les deux La Rance au Poriou, nous pensions au bonheur que notre cher Théo avait à revenir chaque été respirer l'air vivifiant de la Bretagne et particulièrement du site du Poriou mais surtout pour la joie d'échanger avec son hôte et ses amis. Que de souvenirs ! Une autre partie de ma correspondance se trouve dans mes dossiers sur le pénitent de Saint Benoît, Max Jacob et Fabrice, son cher fils, retrouvera sûrement bien de mes envois à Théo concernant l'homme Stendhal et son œuvre, sauf ceux qu'il renvoyait aussitôt au grand stendhalien le professeur Del Litto, m'honorant ainsi d'une trouvaille inconnue de leur cercle. Dans

* Comité de lecture du 28 octobre 2000 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 1 rue de la Barbe aux cannes, 51170 Aubilly.

*** 52 rue de Garches, 92210 Saint-Cloud.



*Jean Théodoridès avec son fils Fabrice au Poriou
en présence de Madame Valentin.*

l'amitié qu'il cultivait si bien il portait une grande attention à l'échange humain et démontrait par des envois spécifiques l'importance qu'il attachait aux travaux des autres. Sa prodigieuse mémoire ne faisait qu'un tour si dans une de ses lectures de recherche il retrouvait un élément utile aux travaux d'un ami ; ce dernier recevait alors bien vite l'information griffonnée sur le premier bout de papier libre tombé sous sa main généreuse.

Mais, Jean Théodoridès fut aussi un remarquable érudit de l'histoire littéraire en général et de la vie et de l'œuvre de certains autres grands écrivains. Ses connaissances sur Joris Karl Huysmans m'avaient amplement sidéré et lorsque notre Société organisait une séance à thème littéraire, il était toujours le premier à proposer un sujet étonnant pour lequel il vibrait déjà d'autant qu'il possédait un œil sagace de parasitologue, sachant révéler aux autres le peu visible et même l'invisible. Notre ami Georges Boulinier vous évoquera ensuite plus particulièrement cela car nous allons nous attacher à faire revivre les quelques quarante-quatre années de sa remarquable présence au sein de notre Société. Muni de son Doctorat ès Sciences et d'un "Master" d'Harvard, entré dans l'enseignement supérieur et la recherche, il fut, selon ma mémoire, convié et parrainé en 1955 par le docteur Paul Delaunay et Léon Delhoume pour entrer dans notre Compagnie et cela un peu avant le Médecin Général Pierre Huard. Très vite, il soumit des travaux et rédigea avec son trait incisif et précis les analyses de tous les ouvrages qui lui furent confiés et quelles analyses ! Notre Théo aimait les archives mais, hélas, je n'ai rien pu confirmer directement de tout cela dans les nôtres car à une certaine époque Mademoiselle Moreau, archiviste de la Faculté de Médecine, gardienne de nos vieilles archives, préparait un envoi de toutes celles-ci vers les Archives nationales. Nos archives étaient du voyage et je pense qu'elles sont encore en cours d'inventaire définitif. En 1956, il présente à notre tribune "Une amitié de savants : Claude Bernard et Davaine" et cela le conduira quelques temps après à collaborer avec notre regrettée Jacqueline Sonolet, puis il y aura plus tard sur ce sujet une partie d'exposition dans le cadre des Entretiens de Bichat. Lors de la séance du 9 mars 1957, celle où le Médecin-Général Pierre Huard entre à la Société, parrainé par le professeur Maurice Chevassu et le docteur René Bénard, Jean Théodoridès livre un compte rendu de

l'ouvrage d'Aristote aux Belles Lettres sur "Les parties des animaux" et il communique ensuite avec le professeur Georges Lavier sur l'œuvre et la vie du professeur Raphaël Blanchard (1857-1919), le créateur et premier président de notre Société ! Notre regretté André Pecker venait juste d'être nommé Secrétaire général. Selon les dires mêmes de Théo, André Pecker devint rapidement pour lui comme un second père. En tout cas, André Pecker donna à son disciple Jean Théodoridès une indéfectible amitié qui marqua profondément notre ami pour qui le fondateur de notre actuelle revue était son "mentor spirituel et un être exceptionnel". Ces deux mots ont été soulignés deux fois dans une lettre que Théo nous écrivit le 11 mai 1995 pour nous supplier de lui donner la parole pour évoquer son ami André Pecker et il concluait "Je ne préparerai aucun texte car une telle évocation doit venir du fond du cœur. Merci d'avance de m'en donner la possibilité". Voilà le cœur profond de l'homme dévoilé et Dieu sait combien Jean Théodoridès pouvait être aussi secret derrière son élégante pudeur.

Toutefois, notre ami manifesta une participation active à la vie de notre Compagnie par l'apport régulier de ses travaux plutôt qu'une participation administrative qui le rebutait quelque peu mais jamais il ne délaissa son rôle de correcteur voire de rédacteur de résumé en anglais, langue qu'il maîtrisait à la perfection et bien des articles passant dans notre revue "Histoire des Sciences médicales" en bénéficièrent.

Nous avons relevé sur les quelques cinq cents publications de tout ordre un nombre imposant concernant l'Histoire des Sciences et de la Médecine et depuis son entrée à la Société Jean Théodoridès nous a régulièrement gratifié de travaux originaux dont une quinzaine dans "Histoire de la Médecine" avec deux éloges et pour "Histoire des Sciences médicales" une quarantaine de publications dont onze éloges. Je ne compte point la multitude d'analyses d'ouvrages, formule où il excellait. Il était pointilleux sur tout. "Tu connais mon côté un peu maniaque !" me disait-il parfois discrètement mais il se faisait un devoir de respecter scrupuleusement les règles aux auteurs rendant toujours son manuscrit et ses résumés en fin de séance avec les divers documents souvent rares qu'il avait dénichés dans ses permanentes recherches. Mais attention ! il ne fallait rien égarer, n'est ce pas, chère Madame Samion-Contet !

Son esprit était toujours à l'affût, parfois même en ébullition, et l'inouï c'est qu'il y avait toujours de l'ordre et ses textes étaient établis avec une rigueur méticuleuse dans une langue parfaite et efficace. Nous partagions avec lui cette manière de rechercher souvent sur plusieurs sujets à la fois ce qui, à ses yeux et aux miens, permettait moins d'obnubilation et rendait les recherches plus enthousiasmantes en raison des trouvailles que l'on ne manque pas de faire ainsi. Notre ami disposait de place et œuvrait même sur plusieurs sites de travail dans ses appartements du square de Port Royal, site important de parasitologie-zoologie, site d'Histoire des Sciences et de la Médecine, site de littérature dont, bien sûr, un site stendhalien. Sa thèse de Doctorat ès Lettres soutenue à Tours en 1969 sera consacrée à Casimir Joseph Davaine au sujet duquel il avait déjà publié bien des travaux riches de nouveautés. Nous restons impressionnés par la multitude des personnages scientifiques ou des médecins auxquels il s'intéressait, recherchant toujours les possibles relations que les uns et les autres pouvaient éventuellement entretenir.

La relation humaine, plus particulièrement celle du monde des savants, le préoccupait et retrouver des échanges inédits, les faire revivre le mettait aussitôt dans un état de jubilation intellectuelle.

Nombreux sont ceux qui parmi nous ont partagé dans des apartés cette joie particulière affichée par Théo lorsqu'il avait découvert un document rare mais son vis-à-vis aussi comptait pour lui et souvent un ou deux jours après l'une de nos séances ou un congrès nous recevions ces fameuses notes accompagnées d'une lettre où il était heureux de signaler tels faits ou tels travaux avec des références hautement précises sur le sujet de nos préoccupations. Voilà encore des traces remarquables de l'intérêt qu'il portait à ceux qu'il avait choisis dans ses relations d'amitié. En fait, il était irrésistible par ce sens des autres.

Nous soulignons encore avec le docteur Michel Valentin la diversité de ses travaux qui, certes, abordaient plus volontiers des parasitologues et autres microbiologistes mais s'attaquaient au chirurgien Guillaume Dupuytren et autre docteur Gruby ne le rebuait nullement. Néanmoins la valeur de ses réflexions sur la médecine du XIXème siècle éclatera avec tous ses travaux sur Pierre Rayer rassemblés ensuite dans un bel ouvrage qui couvre au travers de ce savant un demi siècle de médecine française, toutefois une médecine de pointe car la microbiologie dont il connaissait les moindres rouages, et souvent mieux que les médecins, y est en plein essor. Sa contribution à la continuité du premier "Que sais-je" "Histoire de la Biologie", paru d'abord en 1941 sous la plume du prestigieux Maurice Caullery, fut tellement importante que ce travail devient par la suite vraiment le sien dès 1965 avec même de nombreuses rééditions (nous en étions en 1996 à la sixième édition et au 39 ème mille) et il existe en plus des traductions dans des langues surprenantes comme le coréen et le serbo-croate.

Vous avez tous le souvenir d'exposés brillants truffés d'utiles points d'érudition sur la rage. Jean Théodoridès saura rassembler tout son savoir et ses divers travaux sur cette terrible zoonose pour réaliser un ouvrage définitif sur le sujet édité par Masson grâce à la fondation Singer Polignac. Nous avons, avec le docteur Valentin, une particulière affection pour ce volume qui reflète indirectement le réseau étonnant de tous les amis de Jean Théodoridès, ceux qui surent par de petits apports contribuer à enrichir ses recherches et il n'en oublie aucun au fur et à mesure des pages dans ses remerciements. Cependant, il gardait un attachement indéniable à son premier gros volume qui est en fait sa thèse de Doctorat ès Lettres c'est-à-dire "*Un grand médecin et biologiste : Casimir Joseph Davaine [1812-1882]*" (Oxford, Pergamon press, 1968). Son esprit, toujours en alerte, s'éveillait immédiatement pour capter la moindre piste d'une nouvelle recherche à son sujet et son réseau d'amis, ici même, lui a permis de compléter son travail. En effet, il a su que le docteur Charles Trocmé avait retrouvé dans des documents familiaux une biographie manuscrite de son héros. Après un travail exemplaire d'analyse, Jean Théodoridès nous livra pour notre revue un texte fondamental qui complète entièrement sa thèse au point que le passage par ce texte devient nécessaire pour la connaissance de Casimir Joseph Davaine (Du nouveau sur C. J. Davaine. Documents inédits. *Hist. Scien. Méd.* 1975, 8, 241/ 287). Certes, cette publication est beaucoup plus longue que de coutume mais elle est tellement utile pour la connaissance de cette personnalité, carrefour de la microbiologie, que sa publication a été ressentie alors comme un honneur pour notre Société.

Que dire maintenant de cet autre magnifique volume "*Des Miasmes aux Virus*" où, à chaque recoin de cet ouvrage magnifiquement illustré surgit derrière l'historien le microbiologiste, le parasitologue et le naturaliste, que dire sinon que sa réalisation fût

pour lui un dur labeur et un grand sujet de préoccupation afin de trouver un éditeur et un "sponsor". Il ne manqua pas de nous en parler et nous confia en avant première son idée pour l'illustration de la couverture que je trouve toujours géniale car c'était l'esprit du titre. Cela ne se fit pourtant pas, ce que je regrette encore. Finalement, pour l'édition, notre ami Louis Pariente, brillant éditeur, s'est emparé avec enthousiasme de ce qu'il pressentait comme une réussite et ce fut une réussite, aidé par le soutien financier de Sanofi Pharma France. En fait, notre ami, ayant réalisé dans le début de 1982 une analyse de l'ouvrage de Giuseppe Penso sur "La conquête du monde invisible, parasites et microbes à travers les siècles" s'était rendu compte d'une grosse déficience : "Il est malheureusement, dit-il, totalement insuffisant pour l'histoire de la microbiologie qui attend encore en France un auteur compétent". La perspicacité du professeur H. H. Mollaret lui fit vite pressentir à juste titre que l'ouvrage de Jean Théodoridès qu'il préfaçait maintenant deviendrait cette référence espérée autrefois. Ainsi n'est-il pas étonnant qu'à la page 297 nous retrouvions un magnifique cliché de papilloma virus pris pour la première fois au microscope électronique en 1950 par J.L. Melnick avec une dédicace offerte à notre ami Théo qui nous prouve l'estime qu'on lui porta tôt parmi ses pairs de l'autre côté de l'Atlantique.

Jean Théodoridès aimait aussi préparer des travaux avec ses amis, ainsi retrouvez vous des noms parmi nos collègues dont certains ont disparu aussi tels Paul Delaunay, Pierre Huard, Léon Delhoume, Jacqueline Sonolet, Lucien Brumpt, Théodore Vetter, Maurice Raynaud, André Soubiran, Jean-Louis Plessis, J-C Petithory, Antonio Ioli, P. Atanasiu, et bien d'autres encore.

Mon regret restera de ne pas avoir terminé un travail prévu avec lui sur l'étonnant M.H. Bernard Gaspard mais il nous reste avec le docteur Michel Valentin le souvenir de cette participation sous l'égide du docteur André Pecker de la "La Médecine à Paris du XIII au XX ème siècle" (Paris, Hervas, 1984).

Nous avons exprimé auparavant qu'il préférait s'adonner à ses travaux plutôt que de se charger des problèmes administratifs de notre Société, ce n'est pas tout à fait juste vis-à-vis de celle-ci car nous avons pu retrouver en dehors des analyses régulières d'ouvrages un Jean Théodoridès installé de longue date au Conseil d'administration et il devint même à un certain moment secrétaire général adjoint à une époque où nous découvrions aussi deux vice-présidents Théodore Vetter et Jean Filliozat. Ce fait curieux



Essai de Jean Théodoridès en vue d'illustrer la couverture de son livre

existait sous la présidence du Professeur Jean Cheymol malgré le secrétaire général Jean-Charles Sournia et cela était en pleine contradiction avec les statuts de l'époque ! Après une légitime accession à la vice-présidence au moment où le doyen J.-P. Kerneis œuvrait à la tête de notre Société, notre ami se voit confier le 11 décembre 1982 la présidence jusqu'à la fin de 1984. Cela le marquera profondément car il est encore le seul de nos présidents qui ne fut pas docteur en médecine, ce qui le flattait et l'honorait au plus haut point. Il avait également tissé des liens importants avec la Société d'Histoire de la Pharmacie à laquelle il délivra également de belles recherches.

Il n'en resta pas là car ce fut un grand voyageur aimant porter le fruit de ses travaux à l'étranger et notre Société lui doit beaucoup sur ce point car il sut faire briller son renom en particulier lors des Congrès de la Société internationale d'Histoire de la Médecine. C'est ainsi que, lors d'un Congrès d'Histoire des Sciences à Jérusalem en 1953, il connut le brillant Maxime Laignel-Lavastine qui le poussa avec Isidore Simon à venir siéger à notre Société. Mais dès 1954, il participait au Congrès de la S.I.H.M avec celui de Rome/Salerne, puis ce fut Madrid (1956), Montpellier (1958) organisé par son fidèle ami le Médecin-Général Louis Dulieu, Athènes (1960), Bâle (1964), Sienne (1968), Londres (1972), Barcelone (1980) où nous avons vraiment tissé avec lui des liens d'amitié, Paris (1982), Bologne (1988) qui fut le dernier congrès avec la complicité du docteur Pecker, Anvers en 1990 et en dernier lieu Tunis en 1998. Vous devinez que notre ami n'est jamais venu à tous ces congrès majeurs les mains vides car il se faisait un point d'honneur d'apporter non seulement une étude originale mais, de plus, en rapport avec le pays d'accueil. Son don des langues lui autorisait une rare aisance relationnelle et nous pensons que là aussi sa disparition est fortement ressentie. Nous le savons déjà par les diverses nouvelles réclamées lors des congrès ultérieurs où il ne figura point, plus préoccupé de l'aide qu'il pouvait apporter aux études de son fils.

Voilà, chers amis, nous ne verrons plus, le manteau posé sur les épaules, l'élégante silhouette de notre ami Théo franchir nos salles de réunion, nous ne l'entendrons plus à notre tribune nous offrir le fruit de ses ultimes recherches et de son érudition fertile, nous ne le verrons plus animer nos discussions en séances par des interventions docu-



mentées. Le secrétariat général ne recevra plus d'informations de premier ordre concernant des manifestations importantes pour notre Société. Comme membre d'honneur, notre Conseil ne pourra plus bénéficier de sa grande sagesse. Le vide va être considérable car c'est au moins quarante-quatre années de présence efficace qui, désormais, prennent place dans notre devoir de mémoire.

Je tiens à dire à Fabrice, qui connaît le pourquoi de son prénom, combien il doit veiller à perpétuer le souvenir de son père, cet éminent savant naturaliste et remarquable historien des sciences et de la médecine. Je sais qu'il y prêtera une particulière attention.

Nous souhaitons que, plus tard, nous retrouvions dans la descendance Théodoridès un de ses petits enfants qui désire reconstruire à la lumière de son temps l'œuvre de son grand père le professeur Jean Théodoridès mais de la même manière et avec la même ferveur que, lui-même, l'avait autrefois réalisé pour son grand père maternel l'ophtalmologiste Basile Scrini (1869-1931) [Revue d'*histoire de la pharmacie*, 29, N° 253, juin 1982].

Cher Théo, le docteur Michel Valentin et moi même sommes conscients qu'il nous est difficile de t'évoquer sans parler de Stendhal pour lequel tu avais tant de ferveur passionnelle au point qu'il pouvait influencer le scientifique. Ecrire "Stendhal du côté de la Science" n'est pas donné à tous ! (Edition du Grand Chêne, 1972). Lorsqu'Henri Beyle écrivit en 1840 à Monsieur de Balzac : "Je ne vois qu'une règle : être clair. Si je ne suis pas clair, tout mon monde est anéanti", il exprimait une idée forte surtout pour un scientifique. Tu as été fort clair et c'est pour cela que ton œuvre est déjà entendue.

Cher Théo, A Dieu.

RÉSUMÉ

Suite à sa subite disparition, les auteurs rendent hommage au Professeur Jean Théodoridès (1926-1999) pour sa présence stimulante d'au moins quarante-quatre années et pour son œuvre historique au sein de la Société française d'Histoire de la Médecine (dont il a été l'un des présidents) mais aussi au sein de la Société internationale d'Histoire de la Médecine. Ses travaux le placent au niveau des plus éminents historiens de la parasitologie et de la microbiologie.

SUMMARY

Following the sudden death of professor Jean Théodoridès (1926-1999), the authors wish to pay tribute to at least forty-four years of stimulating activity and to his historical work within the "Société française d'Histoire de la Médecine" (of which he had been one of the presidents) and the "International Society of the History of Medicine". His work makes him one of the most eminent parasitology and microbiology historians.

L'œuvre scientifique de Jean Théodoridès *

par Jean-Jacques ROUSSET ** et Isabelle DESPORTES-LIVAGE

Qui ne connaît la prestigieuse *Encyclopaedia Universalis* ? Qui ne souhaite être cité dans cette immense encyclopédie du XXème siècle ? C'est dans ces pages que l'on trouvera encore longtemps le nom de notre ami. C'était le maître incontesté des grégarines et ses élèves sont encore là pour en témoigner. Pour un médecin, les grégarines font partie de ce monde inconnu hanté par les seuls zoologues. Elles sont pourtant apparentées à ces protozoaires (Apicomplexa) qui causent le paludisme, la toxoplasmose ou la piroplasmose. Les grégarines ne parasitent que les invertébrés et, contrairement aux agents de ces parasitoses, leur pouvoir infectieux est limité car elles ne se multiplient pas dans les cellules de leurs hôtes. Comment peut-on s'intéresser à ces protozoaires non pathogènes ? La carrière scientifique de Jean Théodoridès permet de le comprendre.

Formation scientifique

Bachelier en 1944, Théo, comme il aimait qu'on l'appelât, s'oriente d'abord vers l'entomologie. Il entreprend une licence ès Sciences à Paris et s'ouvre à la recherche sur le terrain à la station biologique de Roscoff en 1945. L'année 1947 fut pour lui décisive car il découvrit simultanément la biologie marine au Laboratoire Arago, de Banyuls-sur-Mer et la parasitologie au laboratoire de Richelieu en Indre-et-Loire. Dans cette annexe du laboratoire parisien de parasitologie de la Faculté de Médecine, il est conquis par la personnalité d'Émile Brumpt et de Maurice Langeron qui lui ouvrent le champ de la parasitologie des insectes et notamment des coléoptères.

Grâce à une bourse d'études il part pour les Etats-Unis et passe une année à l'Université Harvard dont il revient en 1948, à l'âge de vingt-deux ans, avec le grade de "Master of Arts" et une maîtrise parfaite de l'anglais.

Après son Diplôme d'Etudes Supérieures (Ecologie des nécrophores), il étudie les nématodes parasites des invertébrés sous la direction de celui qui fut le pape de l'hel-

* Comité de lecture du 28 octobre 2000 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 199 avenue du Maine, 75014 Paris.

minthologie, le regretté Robert-Philippe Dollfus. Il est Docteur ès Sciences en 1953 grâce à une thèse sur les parasites des coléoptères : *Contribution à l'étude des parasites et phorétiques des Coléoptères terrestres*. Il entre en 1955 au Laboratoire d'Evolution des Etres Organisés et devient le collaborateur de Pierre-Paul Grassé qui lui confie la rédaction de divers chapitres du monumental *Traité de Zoologie*. Il fera toute sa carrière au CNRS où il terminera comme Directeur de recherche.

Le parasitologue

Grégarines et autres protozoaires

C'est sur ces représentants du phylum des Apicomplexa que Théodoridès a le plus publié puisqu'il a décrit, seul ou avec des collaborateurs, plus de cent espèces nouvelles classées dans des genres et familles déjà connus ou nouvellement créés. Il fut l'un des pionniers dans l'application de la microscopie électronique à la protistologie et on lui doit les premières observations sur l'organisation cellulaire des grégarines. Il montra le développement spectaculaire de leur cytosquelette représenté par un épais matériel fibrillaire disposé sous leur paroi et sous l'enveloppe du noyau cellulaire. Les dimensions relativement importantes des formes âgées de ces apicomplexes (quelques centimètres chez une grégarine de homard) et leur mobilité dans la cavité intestinale expliquent la présence d'une telle armature fibrillaire. C'est aussi chez une grégarine que l'ergastoplasme, constituant fondamental de la cellule, fut observé pour la première fois chez les protozoaires (communication à l'Académie des Sciences en 1958).

L'intérêt de Théo pour les coléoptères le conduisit tout d'abord à étudier les grégarines trouvées chez ces derniers. Un réseau regroupant ses élèves et divers spécialistes d'invertébrés marins et terrestres, lui permit d'étendre son champ d'investigation aux grégarines d'autres invertébrés récoltés lors de missions dans tous les continents, de séjours dans des stations marines (Banyuls, Villefranche ou Nanaimo au Canada) ou au cours de campagnes océanographiques (Atlantique Nord, Terres australes).

Il put ainsi réunir une somme de données très complètes sur la morphologie, la systématique, la biologie et la répartition de ces parasites chez tous les invertébrés récoltés dans les biotopes les plus divers. L'ensemble de ces informations apporte une vue synthétique sur le phylum des Apicomplexa et la position relative de ses trois classes : grégarines, coccidies et hématozoaires. Les grégarines se sont diversifiées dans les différents groupes d'invertébrés et ont suivi une évolution parallèle. Les vers marins hébergent les formes les plus anciennes, elles-mêmes parasitées par les représentants les plus archaïques d'un autre groupe de protistes, les microsporidies (J. Théodoridès : The phylogeny of the Gregarinia, *Origins of Life*, 1984, 13, 339-342)

A côté des grégarines, il publia des observations sur divers autres protistes : coccidies d'arthropodes terrestres (coléoptères ténébrionides, scolopendres) et marins (crabes), haplosporidies d'annélides polychètes, microsporidies de poissons. Enfin il décrivit chez plusieurs vertébrés (amphibiens, poissons) des myxosporidies, parasites présentant une organisation pluricellulaire primitive et actuellement classés dans les métazoaires,

L'œuvre protozoologique de Jean Théodoridès compte près de cent publications, qui représentent donc une source d'informations et de pistes de recherches potentielles pour le phylogénéticien.

Les vers parasites

Le cycle parasitaire des vers plats est complexe et parmi ceux-ci, certains cestodes vivent à l'état larvaire chez des insectes (formes cysticercoïdes). L'examen d'orthoptères congolais conduisit donc Théo à trouver de telles formes larvaires et à les étudier. Toutefois, la plupart de ses observations concernent les nématodes.

Les nématodes (les vers ronds) des insectes appartiennent à diverses familles et leur étude représente un travail zoologique important qui requiert une coopération étroite avec les spécialistes en helminthologie. A côté des insectes, d'autres arthropodes, comme les myriapodes (iules) ou les mollusques (limaces) hébergent des nématodes. On doit à Théodoridès la description de plus d'une dizaine de genres, espèces ou variétés nouveaux chez ces différents invertébrés. Il proposa même l'utilisation de ces vers pour la lutte biologique contre les insectes nuisibles. Notons à ce propos que, dans le commerce, on trouve actuellement des nématodes contre les limaces. Rappelons enfin que Théodoridès consacra aux nématodes des chapitres parus dans le Traité de Zoologie (Masson) et le tome "Zoologie" de l'Encyclopédie de la Pléiade.

Autres parasites

Il n'est pas possible de disséquer des arthropodes sans découvrir des phénomènes parasitaires ou pseudoparasitaires dus à des champignons, des acariens ou d'autres insectes ; plusieurs notes leur furent donc consacrées.

L'homme de terrain

Ce zoologiste dont la grande spécialité était les protozoaires d'invertébrés, cet homme de laboratoire qui utilisa aussi bien les loupes que les microscopes optiques ou électroniques était aussi un homme de terrain ; ses premières explorations dans les cavernes de l'Ariège alors qu'il était encore étudiant précédèrent de nombreux voyages en Amérique du Nord comme en Amérique latine, en Extrême-Orient, au Moyen-Orient, en Afrique du Nord ou à l'île Maurice et aux Seychelles. Chacun de ses voyages lui permettait de rapporter quelque trouvaille et de lier de nouvelles amitiés.

Ses travaux sur les parasites de la faune marine sont les fruits de séjours dans les laboratoires spécialisés (Banyuls, Villefranche, Roscoff) mais aussi d'une campagne sur le Jean-Charcot dans l'Atlantique Nord.

Contribution à l'entomologie et à l'écologie

Les études faunistiques et écologiques des coléoptères ont marqué le début de la carrière de Théo en tant que zoologiste. A Harvard, il a même réalisé une étude critique sur la paléontologie des coléoptères, première démarche vers l'histoire des sciences...

Ultérieurement il s'est penché sur les relations entre l'homme et les insectes éventuellement pathogènes soit comme parasites accidentels, soit comme facteurs d'irritation, soit comme hôtes intermédiaires non habituels.

Une prise de contact avec le milieu cavernicole dans les grottes de l'Ariège fut le départ d'une réflexion sur l'écologie en général et ce travail a abouti à une étude sur les terminologies utilisées dans le monde et à une traduction du *Précis d'Ecologie animale* de F.S. Bodenheimer.

Jean Théodoridès fut l'élève et le collaborateur des plus grands dont il évoquait fréquemment le souvenir : E. Brumpt, R.Ph. Dollfus, P. P. Grassé, M. Langeron déjà cités mais aussi de J. Bequaert, Carpenter, L.R. Cleveland, H. Harant, R. Jeannel, G. Petit, J. Rostand, O. Tuzet. Ses collègues, ses collaborateurs étaient ses amis. Leur liste serait trop longue.

Toujours à l'affût d'une nouveauté ou d'un événement scientifique, historique, musical ou littéraire, il faisait preuve d'une culture exceptionnelle à une époque où l'évolution du savoir et des techniques tend à générer des experts limités à leur domaine d'investigation. Ce goût pour l'érudition suscita l'estime et l'amitié d'écrivains comme Ernst Jünger qui était aussi un entomologiste distingué. Bavard, blagueur et fidèle en amitié, donc attachant, Théo aurait inspiré quelque auteur en quête de modèle d'un authentique homme de science ; c'était un savant, un érudit, un humaniste d'un autre temps.

RÉSUMÉ

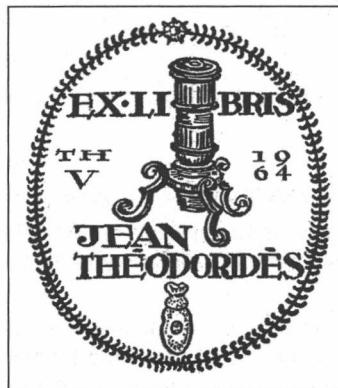
Jean Théodoridès a été très tôt attiré par le monde des insectes puis par leurs parasites et ensuite par la parasitologie en général. Parmi ses centaines de publications il faut retenir qu'il a décrit plus de cent espèces ou genres nouveaux en particulier dans le monde des grégaries dont il était le maître de référence incontesté. Ecologiste, zoologiste de terrain comme de cabinet mais aussi encyclopédiste, travaillant avec tous les moyens modernes en particulier en appliquant la microscopie électronique à la protozoologie, il a terminé sa carrière comme directeur de recherche au CNRS. Sa disparition crée un vide dans le monde des sciences comme pour ses amis.

SUMMARY

Early, Jean Théodoridès, felt a strong interest in insect study and, then, parasitology. Amidst around hundreds of publications, we will point he discovered more than one hundred of new kinds, especially of "grégaries" of which he was the undisputed explorer.

Ecologist, zoologist and encyclopedist, he used most up-to-date means, starting electronic microscopy for protozoology.

He ended his career as C.N.R.S. research Director. His death left a gap in the scientific world as through his numerous friends.



L'ex-libris de Théo par Th. Vetter

Théo et ses amis

Le Professeur Jean Théodoridès, naturaliste, historien de la médecine et spécialiste de Stendhal *

par Georges BOULINIER **

“Théo et ses amis” : ce titre familier m'a été proposé par divers membres de notre Société, et transmis par notre Président, à la suite de l'allocution que j'avais prononcée à l'Eglise Grecque, où je n'avais pas hésité à désigner ainsi notre cher disparu. Quant à parler du rôle de l'amitié dans sa vie, je ne pouvais qu'accepter avec enthousiasme de le faire (1).

Cependant, plutôt que de me limiter strictement à ce sujet, il m'a paru souhaitable de l'élargir, en traitant aussi bien de la personnalité que de l'œuvre de Théo *sous l'angle des relations humaines*.

Ainsi, avant d'évoquer l'homme que nous avons côtoyé, je commencerai par rendre compte de ses origines familiales, pour montrer leur répercussion sur son œuvre. Et je terminerai en insistant sur la place privilégiée occupée par les études biographiques, et spécialement par celles portant sur les relations entre les individus - chercheurs ou autres - dans ses publications.

Bien sûr, venant en dernier, je ne pourrai pas éviter quelques redites. J'avertis en outre que, dans cette évocation, il m'arrivera fréquemment de prononcer le nom de Stendhal. En effet, notre ami, que les stendhaliens connaissent bien, faisait partie des spécialistes de cet écrivain. Faute d'une communication spéciale sur “Jean Théodoridès et Stendhal”, qui avait d'abord été envisagée, je me permettrai au moins d'aborder le sujet.

Famille et fascination des origines

Commençons par nous rendre au cimetière. Finalement, Théo n'a pas été enterré dans une tombe du genre de celle qu'a évoquée le docteur Ségal. Il n'a pas été enterré non plus au cimetière de Montmartre, à proximité de Stendhal... et du docteur Rayer. En fait, ses cendres ont été déposées au cimetière des Batignolles, à Paris.

* Comité de lecture du 28 octobre 2000 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Chercheur au C.N.R.S., 8 avenue du Général Leclerc, 92100 Boulogne.

Pourquoi ce cimetière ? Parce que c'est là que se trouve la tombe de sa famille du côté maternel (2). Sur la pierre, en dehors de son nom, qui a été gravé récemment, on peut lire ceux de sa mère, Hélène Scrini (1900-1972), et du second mari de celle-ci, le docteur Elie Joaki (1895-1970), ainsi que celui de son grand-père maternel, le docteur Basile Scrini (1869-1931). Sur le bandeau frontal, il est également inscrit : Famille B. Scrini.

Théo était très fier de sa mère, qui était née à Paris en 1900. En particulier, il me montrait souvent une photo où elle se trouvait en compagnie de Madeleine Renaud, dans la classe de Raphaël Duflos, au Conservatoire d'Art Dramatique (3). Je n'ai pas retrouvé son exemplaire de cette photo. Mais Madeleine Renaud l'avait conservée également, et elle a été publiée dans un ouvrage récent. On y voit Madeleine Renaud assise par terre, Hélène Scrini assise sur une chaise, et, parmi les garçons, Charles Boyer et Fernand Ledoux (4).

Quelques mots sur le second mari de la mère de Théo. Le docteur Elie Joaki était psychiatre. Il s'appelait en réalité Joakimopoulo, comme on peut le voir sur sa thèse, soutenue avec le professeur Pierre Marie (1853-1940), en 1920. Son nom a été abrégé ensuite en Joaki. Elie Joaki et Hélène Scrini ont eu un fils, Pierre Joaki - donc le demi-frère de Théo - qui nous fait l'amitié d'être présent aujourd'hui.

Basile Scrini, le grand-père maternel de Théo, était né à Beyrouth, de parents grecs. Etabli en France, il avait été naturalisé français, et il s'était marié à Paris, en 1896. En 1898, il était devenu docteur en médecine, en soutenant à Paris une thèse d'ophtalmologie.

Bien qu'il soit mort en 1931, Théo se souvenait fort bien de lui, et il a tenu à honorer sa mémoire, en consacrant, en 1981, 1982 et 1984, des publications à sa vie et à ses travaux. Il a fait plus : c'est à cause de lui que notre ami a été amené à s'intéresser au professeur Panas (1832-1903), qui avait été le maître de Scrini, et plus généralement à l'histoire de l'ophtalmologie.

De fil en aiguille, suivant un mode de rapprochement dont il avait le secret, Théo est même allé jusqu'à écrire un article sur "Stendhal et l'ophtalmologie", paru à la fois dans un des volumes d'*Histoire de l'Ophtalmologie*, et dans la revue *Stendhal Club*, en 1983.

Le père de Théo, quant à lui, s'appelait Phrixos Theodorides. Né en 1892 dans le nord de la Grèce, à la suite de ses études effectuées à l'Ecole Polytechnique de Zurich,



Tombe familiale dans laquelle a été enterré Jean Théodorides.



Jean Théodoridès et son père, à Washington, en 1962.

se Bertrand Piccard, qui avait effectué un tour du monde en vingt jours, au mois de mars !

Pour comprendre l'émotion de Théo, et la joie que lui a procurée la réponse aimable du docteur Piccard, il faut savoir que ce dernier est le petit-fils du célèbre professeur Auguste Piccard, qui s'était élevé en ballon à 17 000 m d'altitude, en 1932 (et le fils de Jacques Piccard, qui était descendu en Bathyscaphe à une profondeur de 11 000 m dans le Pacifique, en 1960). Or le père de Théo avait été un disciple du professeur Auguste Piccard. De plus, il avait lui-même effectué un vol en ballon, entre Athènes et Bucarest, avant la guerre. Dans l'esprit de Théo, Bertrand Piccard, par son raid, a rendu à son grand-père l'hommage que lui, Théo, aurait aimé pouvoir rendre à son propre père.

Par ailleurs, Théo avait un lien de parenté avec le prestigieux neurologue autrichien, d'origine grecque, Constantin von Economo (1876-1931). En effet, son arrière-grand-mère, Calliope (mère de sa grand-mère paternelle), et Constantin von Economo avaient été cousins issus de germains. Il n'en fallait pas plus pour que Théo s'intéresse spécialement au personnage et à l'œuvre d'Economo !

Ainsi, de sa communication au *Congrès International d'Histoire de la Médecine* de Bâle, en 1964 (publiée en 1966), à l'ouvrage édité en 1979 en collaboration avec le doc-

il s'était spécialisé surtout en mécanique aéronautique. Après avoir enseigné dans des universités européennes, et s'être séparé de son épouse, il a poursuivi brillamment sa carrière aux Etats-Unis, notamment à Harvard (où Théo a d'ailleurs eu l'occasion de le rejoindre, et où il a passé un "master" en biologie, en 1948).

Face à ce père physicien, Théo s'est senti tout à fait incompté pour lui rendre hommage sur le plan scientifique, après son décès, en 1982. Cependant, un événement sortant de l'ordinaire s'est présenté en 1999. Sans doute ignore-t-on que la principale préoccupation de Théo, cette année-là - dont il ne devait pas voir le bout -, a été un voyage en ballon ? Même mon ironie pour ce que je considérais surtout comme un "coup médiatique" et une performance de météorologues, il a tenu à féliciter chaleureusement le psychiatre suis-

teur Ludo van Bogaert, en passant par des textes édités en 1968 et 1969 en collaboration avec le professeur Huard et le docteur Vetter, Théo a rendu hommage à son prestigieux parent (5).

D'une façon générale, bien que né à Paris, français et ne parlant pas le grec, Théo, au-delà de son intérêt pour les succès de certains membres de sa famille, a toujours souhaité manifester par ses recherches son attachement à certains aspects de l'histoire et de la culture grecques.

Faute de place, je ne peux que mentionner globalement les nombreuses publications qu'il a consacrées à partir de 1953, à la science et à la médecine byzantines, c'est-à-dire relevant de l'Empire Grec d'Orient, au Moyen Age.

En outre, en 1996, à la faveur d'un colloque sur le thème "Stendhal, imaginaire et politique", dont la publication des actes a malheureusement été retardée, il a examiné attentivement tout ce qui a concerné la Grèce, dans les écrits de son écrivain préféré.

Dans ces écrits de Stendhal, qui vont d'un texte de 1816 sur la "Renaissance de la Grèce" à de nombreuses chroniques publiées en Angleterre, la Grèce qui intéressait l'écrivain - et Théo à sa suite -, ce n'était pas tellement la Grèce classique. C'était plutôt celle qui était en train de se faire, à son époque : celle des Grecs qui luttaient contre les Turcs pour leur indépendance, celle des "Scènes des massacres de Chio" et de "La Grèce sur les ruines de Missolonghi", peintes par Delacroix (6), celle de la cause défendue par le Comité Philhellène de Paris, et pour laquelle le poète Byron, en particulier, était allé mourir bêtement de maladie devant Missolonghi (7).

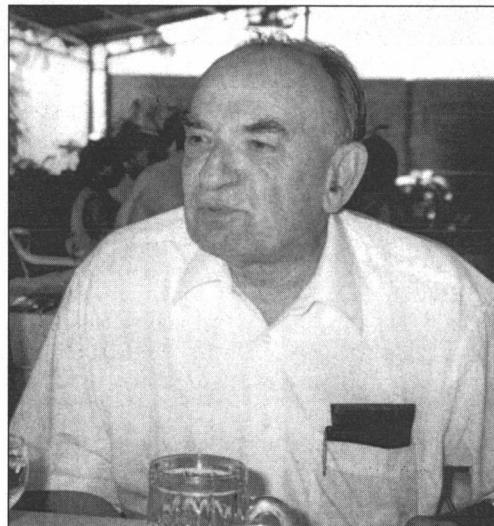
En plus, Théo ne l'indique pas dans son article, mais Chio, en face de Smyrne, c'était en quelque sorte "chez lui", par les ancêtres des Scrini.

L'amitié au quotidien

Quittons maintenant ces rêveries intellectuelles, et venons-en à notre second chapitre.

Théo était un homme chaleureux et doté d'une très grande gentillesse. Certes, l'extrême tension et le besoin d'agir qui l'habitaient, son anxiété aussi, étaient à l'opposé du caractère d'un Alexis Zorba. Mais sa sociabilité, son besoin de communiquer, de partager, de se tourner sans cesse vers les autres, en faisaient, sans qu'il en ait conscience, plus que la Grèce un peu mythique à laquelle il se référait sur le plan intellectuel, un homme de ce pays.

La convivialité était sa caractéristique essentielle. Ainsi, après toutes les séances plus ou moins officielles,



Détente après un congrès de médecine tropicale, à l'Île Maurice, en 1996.

auxquelles il pouvait participer, ce qui comptait le plus pour lui, c'étaient les réunions amicales qui suivaient. On ne saurait imaginer le bonheur que les repas pris alors en commun lui apportaient. En outre, il s'y montrait bon vivant, discret, volontiers blagueur, intéressant dans ses propos, attentionné, et toujours le plus agréable des convives.

Paradoxalement, sa difficulté à s'adapter à des habitudes qui n'étaient pas les siennes, faisait qu'il ne pouvait vivre que seul. En même temps, il en était incapable. Il lui fallait continuellement prendre contact, d'une façon ou d'une autre, avec autrui. A la fois parce qu'il avait besoin de confier ses angoisses et d'être un peu plaint, et parce qu'en échange, il avait besoin de beaucoup donner à ses amis.

Son caractère, en plus de l'intérêt d'utiliser les compétences de chacun, l'entraînait, comme chercheur, à apprécier particulièrement de travailler en collaboration. Ainsi, si on consulte une liste de ses cent premières publications en zoologie et parasitologie, on constate que plus du tiers d'entre elles ont été signées en collaboration !

Cependant, cette sociabilité professionnelle avait également un côté intimiste. Si Théo n'aimait pas travailler seul, il n'était pas enclin non plus à s'intégrer, soit comme leader, soit comme simple participant, à des groupes de grand effectif. L'idéal, pour lui, était la petite cellule, limitée à deux ou trois personnes.

Deux chercheurs, notamment, ont signé avec lui de nombreuses publications : il s'agit de Pierre Jolivet, qui, à partir de 1950, en a signé au moins 24, en entomologie ; et Isabelle Desportes, qui, à partir de 1963, en a signé avec lui au moins 26, sur des grégarines (8).

Mais, en dehors de ces collaborations centrées sur des objectifs précis, il faut insister aussi sur le besoin de communication "multidirectionnelle" qu'avait Théo. D'une façon générale, il lui était nécessaire de faire partager son enthousiasme, et il lui pesait d'être obligé de garder trop longtemps ses idées et ses découvertes pour lui.

L'écrivain Stendhal, qu'il vénérait par-dessus tout, avait affirmé n'écrire ses romans que pour les "*happy few*", qui seraient capables de les comprendre plus tard, et apparemment s'était contenté de leur succès limité... Théo, pour sa part, ne cachait pas qu'il aurait souhaité que tout le monde se passionne immédiatement pour les mêmes choses que lui !

En même temps, admettant fort bien que l'on puisse avoir des préoccupations différentes des siennes, il avait toujours le souci de chercher à fournir aux autres des documents ou des informations susceptibles de leur être utiles, dans leurs propres domaines. Par exemple, il recevait un grand nombre de catalogues de libraires, au moins autant pour avoir le plaisir de communiquer à ses amis les références qu'il découvrait à leur intention, que pour son propre usage.

En fin de compte, ses amitiés les plus profondes se fondaient sur les possibilités d'échanges intellectuels. Il appréciait particulièrement les gens qui pouvaient le suivre ou l'entraîner sur de nombreux terrains à la fois. Il leur était reconnaissant des stimulations que lui apportaient ces connivences multiples, qui se traduisaient par des flots de correspondances... et qui lui manquaient beaucoup, quand, par exemple en période de vacances, il ne se trouvait personne de disponible pour se livrer avec lui à de tels échanges.

Pour ma part, je possède environ mille lettres et messages qu'il m'a adressés, et dans lesquels il m'a fait part de tout ce qui lui passait par la tête, sur les sujets les plus variés. Et naturellement, je sais que nous sommes nombreux à avoir conservé de telles collections.

Voilà l'homme "hyper-communicant" qu'il était. Mais nous allons voir que la communication n'avait pas seulement une grande part dans son comportement. Elle pouvait être aussi pour lui un objet d'étude.

Place des relations entre individus dans ses thèmes de recherches

En tant que naturaliste, Théo a, bien sûr, toujours eu des préoccupations *écologiques*, au sens scientifique. En particulier, en 1955, après son séjour au Val-de-Grâce pour son service militaire, il avait fait paraître une traduction française du *Précis d'écologie animale* du professeur Bodenheimer.

En ce qui concerne l'Homme, parmi les éléments du milieu avec lesquels il interagit, c'est à ceux qui relèvent du monde animal - et humain - qu'il s'est surtout intéressé. Ceci est allé de ses relations avec certains hôtes indésirables (9), pouvant être vecteurs de maladies, à celles pouvant survenir avec certains mammifères atteints de la rage (10)... et à celles, à l'échelon individuel, des êtres humains avec leurs semblables.

Dans ce dernier cas, nous sortons évidemment du cadre strictement scientifique, pour entrer dans celui d'un aspect de ses études historiques, auquel sa sensibilité a poussé Théo à accorder une très grande place : on pourrait dire qu'il s'agit d'une sorte d'"écologie des relations humaines" !

Sans doute cette évocation collective de notre ami serait-elle très incomplète s'il n'était pas insisté sur cet aspect, qui est double : au-delà des travaux des hommes, son œuvre porte aussi témoignage sur la vie elle-même de ces hommes, qu'ils soient naturalistes, médecins ou écrivains, et sur les relations qu'ils ont eues avec leurs contemporains.

Bien sûr, dans certains cas, ces relations n'ont pas été aussi satisfaisantes qu'il aurait pu le souhaiter, comme dans le cas de Pasteur, auquel il en a beaucoup voulu de s'être approprié diverses découvertes, qui ont fait sa renommée (11).

Mais, plus généralement, ce sont plutôt les relations positives entre individus que Théo a cherché à déceler, et sur lesquelles il a mis l'accent, dans ses études biographiques.

En particulier, parcourant la liste de ses travaux, j'ai été frappé par la fréquence de l'emploi du mot "ami" (ou de ses dérivés), jusque dans les titres de ses publications. On trouvera à part, dans la bibliographie de cet article, les références des neuf publications en question (comprenant, outre les six signées de lui seul, trois signées en collaboration, mais certainement sous son influence), parues entre 1956 et 1971.

Le souci de Théo de relier les gens entre eux, d'utiliser leurs correspondances, et tous les témoignages disponibles sur leurs relations, s'est manifesté dans toutes ses études sur les chercheurs. Mais c'est certainement à propos de l'écrivain Stendhal qu'il a le plus poussé cette quête, au cours de nombreuses années d'investigations, au point d'en faire quelque chose de systématique.

Son intérêt et sa passion pour cet écrivain remontent au moins à 1958, puisqu'il s'en était ouvert à Henri Martineau, qui avait été le "pape" des études stendhaliennes avant le professeur Del Litto, et qui est décédé cette année-là.

Dans son ouvrage *Stendhal du côté de la science*, paru en 1972, Théo a étudié particulièrement les relations de toutes natures de l'écrivain avec les savants et les médecins de son temps. Mais ses recherches ne se sont pas limitées à ces deux catégories sociales. Devenu très bon connaisseur de la société de la première moitié du XIXe siècle, Théo était très à l'aise parmi toutes les fréquentations qu'avait pu avoir Stendhal. Il ne serait presque pas exagéré de dire qu'il connaissait mieux que Stendhal lui-même la plupart des gens auxquels ce dernier a eu affaire !

S'agissait-il d'amis réels ? On a pu en douter. Ainsi, le docteur Robert Soupault, dans son *Stendhal intime*, a eu des mots très durs pour lui. Il a écrit dans cet ouvrage : "Non, Stendhal n'a pas goûté l'amitié", et plus loin : "Stendhal est imperméable à l'amitié".

En tout cas, les publications de Théo sur Stendhal, sous forme d'articles ou de simples notes, relatant ses découvertes et ses analyses, ont été innombrables, depuis son premier article, publié en 1959 dans *Stendhal Club* et consacré à "Humboldt vu par Jacquemont, Stendhal et Delécluze", jusqu'aux textes posthumes, qui viennent de paraître dans *L'Année Stendhal*, ou même qui sont encore sous presse (12).

Non content d'y traiter des personnages réels, fréquentés et nommés par Stendhal, Théo s'est passionné également pour la recherche de ce que les chercheurs appellent des "pilotis" et des "modèles", dont s'est servi l'écrivain pour bâtir les situations et les personnages de ses romans. A ce propos, je pourrais mentionner certains d'entre eux, qui concernent des médecins, et touchent donc - un peu - à l'histoire de la médecine. Mais j'aurai quelque jour l'occasion d'y revenir.

Je m'arrête donc, en vous remerciant de m'avoir permis, à propos de Théo, d'évoquer à ma manière, et en m'écartant souvent beaucoup de l'histoire de la médecine, l'homme, le chercheur, l'ami.

NOTES

- (1) On remarquera que, parmi les notices parues sous mon nom, celle de *L'Année Stendhal* a comporté une erreur de date, qui résulte de l'annonce qui avait été faite d'abord dans la presse. En réalité, Théo nous a quittés avant la fin de 1999.
- (2) Dans le cimetière des Batignolles, cette tombe se trouve dans la 10ème Division, le long de l'Avenue Lacombe (12ème tombe à gauche, à partir de l'Avenue Principale).
- (3) Lequel faisait alors partie du Conservatoire National de Musique.
- (4) Voir BONAL (2000, pl. 1).
- (5) Les généalogies publiées dans l'article de 1966 et dans l'ouvrage de 1979 permettent de voir le lien entre Théo et Economo.
- (6) Voir, en particulier, JAMET (1995) et CONSTANS (1996).
- (7) Même si, dans un élan poétique, Vigny l'a décrit mourant les armes à la main.
- (8) Sept de ces publications ont d'ailleurs été signées à la fois par Théo et ses deux amis.
- (9) Les premiers parasites de l'homme auxquels il s'est intéressé, à partir de 1948, ont été des coléoptères.

- (10) Des canidés à certaines chauves-souris. Voir son *Histoire de la rage* (1986).
- (11) Théo a laissé une sorte de testament sur ce sujet, à l'occasion de la sortie de l'ouvrage de G. L. Geison, qui met l'accent sur les écarts existant entre les cahiers de laboratoire et les travaux publiés de Pasteur (voir THÉODORIDÈS, 1995).
- (12) Théo était, en particulier, un membre très fidèle de l'Association des Amis de Stendhal, dont le siège se trouve à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, 24 rue Pavée, 75004 Paris.

BIBLIOGRAPHIE

- BODENHEIMER F. S. - *Précis d'écologie animale*. Payot (coll. "Bibliothèque Scientifique"), Paris, 1955, 315 p. (trad. de J. THÉODORIDÈS).
- BOGAERT L. van et THÉODORIDÈS J. - *Constantin von Economo (1876-1931) : the Man and the Scientist*. Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 1979, 142 p. et 17 pl.
- BONAL G. - *Les Renaud-Barrault*. Seuil, Paris, 2000, 381 p. et 32 pl.
- BOULINIER G. - Jean Théodoridès (1926-1999). *To Oikogeneiakon* (La Tribune Familiale, Mensuel de l'Eglise Orthodoxe Grecque de France), 2000, 2 janvier, 2 ; et 3 février, 2.
- BOULINIER G. - *In memoriam* : Jean Théodoridès. *Bulletin de l'Association des Amis de Stendhal*, 2000, 37 (mars), 8.
- BOULINIER G. - Nécrologie : Jean Théodoridès. *L'Année Stendhal*, 2000, 4, 196.
- CONSTANS C. - *La Grèce en révolte : Delacroix et les peintres français, 1815-1848*. Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1996, 301 p.
- DESPORTES I. - Nécrologie : Jean Théodoridès (1926-1999). *Bulletin de la Société de Pathologie Exotique*, 2000, 93 (3), 303-304.
- HUARD P., THÉODORIDÈS J. et VETTER T. - A propos du cinquantenaire de la découverte de l'encéphalite léthargique par C. Von Economo (1917). *Histoire des Sciences Médicales*, 1968, 2, 95-104.
- JAMET C. - *Delacroix : images de l'Orient*. Herscher (coll. "Le Musée Miniature"), Paris, 1995, 64 p.
- JOAKIMOPOULO E. - *Les syndromes cérébelleux dans la paralysie générale*. Thèse Méd. Paris, 1919-1920, n° 238, 72 p.
- JOLIVET P. - *In memoriam* : Jean Théodoridès (1926-1999). *L'Entomologiste*, 2000, 56 (2), 77-80.
- PICCARD B. et JONES B. - *Le tour du monde en 20 jours*. Robert Laffont, Paris, 1999, 363 p. et 24 pl.
- SCRINI B. - *Des collyres huileux : leurs avantages sur les collyres aqueux et les pommades*. Thèse Méd. Paris, 1897-1898, n° 318, 73 p.
- SOUPAULT R. - *Stendhal intime*. Les Sept Couleurs, Paris, 1975, 324 p.
- STENDHAL - Renaissance de la Grèce (1816). In : *Mélanges de politique et d'histoire*, t. 2, 145-166. Le Divan, Paris, 1933, 321 p.
- THÉODORIDÈS J. - Les coléoptères parasites accidentels de l'homme. *Annales de Parasitologie Humaine et Comparée*, 1948, 23, 348-363.
- THÉODORIDÈS J. - Quelques concepts récents en écologie animale et en biocénotique. *Revue Générale des Sciences Pures et Appliquées*, 1950, 57 (1-2), 23-27.
- THÉODORIDÈS J. - Humboldt vu par Jacquemont, Stendhal et Delécluze. *Stendhal Club*, 1959, 5 (15 octobre), 39-46.

- THÉODORIDÈS J. - Constantin von Economo (1876-1931), savant, humaniste, homme d'action. In : *19e Congrès International d'Histoire de la Médecine* (Bâle, 1964), 1966, 624-636.
- THÉODORIDÈS J. - *Stendhal du côté de la science*. Editions du Grand Chêne ("Collection Stendhalienne", 13), Aran (Suisse), 1972, 303 p.
- THÉODORIDÈS J. - Le Docteur Basile Scrini (1869-1931). *L'Ophtalmologie des Origines à nos Jours*, 1981, 3, 165-171.
- THÉODORIDÈS J. - Le docteur Basile Scrini (1869-1931) et la thérapeutique oculaire. *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 1982, 29 (253), 101-106.
- THÉODORIDÈS J. - Stendhal et l'Ophtalmologie. *Stendhal Club*, 1983, 98 (15 janvier), 320-327 ; et *L'Ophtalmologie des Origines à nos Jours*, 1983, 4, 103-110.
- THÉODORIDÈS J. - Basile Scrini, 1869-1931. In : A. PECKER, éd., *La médecine à Paris du XIIIe au XXe siècle*, 470-471. Hervas, Paris, 1984, 528 p.
- THÉODORIDÈS J. - *Histoire de la rage. Cave canem*. Masson, Paris, 1986, 290 p.
- THÉODORIDÈS J. - Pasteur démythifié et démythifiée. Compte rendu de : *The private science of Louis Pasteur*, de G. L. GEISON. *Revue d'Histoire de la pharmacie*, 1995, 42 (307), 453-457.
- THÉODORIDÈS J. - Stendhal du côté de la Grèce et des Grecs. In : J.-J. HAMM, éd., *Stendhal, imaginaire et politique*. University of Toronto (coll. "A la Recherche du XIXe Siècle"), Toronto, sous presse.
- VETTER T. et THÉODORIDÈS J. - A propos du cinquantenaire de la découverte de l'encéphalite léthargique par C. von Economo. *Episteme* (Milan), 1969, 3 (1), 45-57.

Titres renfermant le mot "ami" (ou ses dérivés)

- GRIMEK M. D. et THÉODORIDÈS J. - A propos d'une thèse sur la vieillesse soutenue à Montpellier par Augustin-Elzéar Pélacy, ami de Clot-Bey. *Monspeliensis Hippocrates*, 1966, 8 (30), 21-24.
- MARS F.-L. et THÉODORIDÈS J. - Un savant angevin de l'époque révolutionnaire : Urbain-Philippe Salmon (1768-1805), médecin militaire, géologue et ami de Stendhal. In : *Comptes Rendus du 93e Congrès National des Sociétés Savantes* (Tours, 1968, Section des Sciences, t. 2), 1971, 103-125.
- SONOLET J. et THÉODORIDÈS J. - Nouvelles données sur les relations amicales entre Claude Bernard et Davaine. *Histoire de la Médecine*, 1958, 8 (2), 41-51.
- THÉODORIDÈS J. - Une amitié de savants : Claude Bernard et Davaine. *Histoire de la Médecine*, 1956, 6 (11), 35-45.
- THÉODORIDÈS J. - Une amitié de savants au siècle dernier : Alexander von Humboldt et Achille Valenciennes (Correspondance inédite). *Biologie Médicale*, 1965, 63 (n° hors série), 129 p.
- THÉODORIDÈS J. - Adrien de Jussieu (1797-1853) : sa vie, son œuvre scientifique, ses amitiés littéraires. In : *Comptes Rendus du 89e Congrès National des Sociétés Savantes* (Lyon, 1964, Histoire des Sciences), 1965, 41-52.
- THÉODORIDÈS J. - Un grand praticien du siècle dernier : le docteur Casimir-Joseph Davaine (1812-1882). Ses maîtres, confrères et amis, sa clientèle. *L'Hôpital et l'Aide Sociale à Paris*, 1966, 7 (37), 61-77.
- THÉODORIDÈS J. - Les relations amicales de A. von Humboldt avec Guillaume Dupuytren. *Gesnerus*, 1966, 23 (1-2), 196-201.
- THÉODORIDÈS J. - Jean-Louis Prévost, médecin et ami de Stendhal. *Stendhal Club*, 1969, 42 (15 janvier), 177-189.

RÉSUMÉ

Jean Théodoridès (1926-1999) - Théo pour ses amis - a laissé une œuvre considérable, dans des domaines aussi variés que la zoologie, l'histoire des sciences, l'histoire de la médecine et les études littéraires. Dans cette communication, plutôt que de traiter de cette œuvre en elle-même, l'auteur souhaite l'aborder sous l'angle des relations humaines.

Il indique, tout d'abord, comment l'ascendance hellénique de Jean Théodoridès a contribué à orienter une partie de ses recherches, qu'elles portent sur la science byzantine, sur des médecins récents, ou sur la façon dont a été vécue en France la lutte des Grecs pour leur indépendance, au XIXe siècle.

Il rappelle ensuite l'importance qu'a eue l'amitié dans sa vie personnelle, ainsi que dans la conduite de ses travaux, dont les résultats, surtout en sciences naturelles, ont été très souvent publiés en collaboration.

Enfin, il met l'accent sur la place qui a été occupée dans ses publications par les études biographiques, et particulièrement par celles concernant les relations qui ont existé entre les personnes. Ceci s'est appliqué aussi bien à des médecins et à des scientifiques, qu'à un écrivain tel que Stendhal, qui a été sans aucun doute la plus grande passion de sa vie sur le plan littéraire.

SUMMARY

Jean Théodoridès (1926-1999) - "Théo" for his friends - left an amount of important work in zoology as well as in the history of sciences and medicine and literature studies. Here, the author prefers to focus on the humanistic aspect of this work rather than to analyse its entirety.

At first, he shows that Jean Théodoridès' Hellenic ancestry played a part in the choice of his studies in some fields such as Byzantine science, some contemporary doctors, or the way French people advocated for the Greek independence and supported the fights to obtain it during the XIXth century.

Then, he insists on the large place of friendship through his own life and work. Thus many of his publications, especially in natural history, were made with fellow workers.

Finally, he stresses Jean Théodoridès' particular interest in biographical studies, and especially in those dealing with interpersonal relations. That was the case when working not only on doctors or scientists, but also on Stendhal, who was certainly the French writer he appreciated most.

Les chirurgiens-dentistes et l'anesthésie à l'éther sulfurique en 1847 *

par Marguerite ZIMMER **

Au milieu du XIXe siècle, et tout particulièrement au cours de l'année 1847, les dentistes les plus réputés de Paris exerçaient leur profession aussi bien dans leur cabinet privé ou à domicile, que dans les hôpitaux ou dans les quartiers du Roi. Bien que les médecins hospitaliers aient souvent fait appel à leurs compétences, soit en matière de chirurgie buccale, soit pour résoudre les cas d'orthopédie endo-buccale (prothèses dentaires, obturateurs palatins (1), redressements orthodontiques), on ne trouvera, dans les journaux médicaux de l'année 1847, qu'un nombre très limité de publications émanant de chirurgiens-dentistes. Cela expliquerait la rareté des comptes rendus à la fois rédigés par des dentistes et se rapportant au phénomène de l'éthérisation. N'oublions pas que la première revue professionnelle française, *L'art dentaire*, ne sera éditée qu'en janvier 1857 !

Nous avons déjà montré quel rôle Christopher Starr Brewster (1799-1870), 11 rue de la Paix, Marshall (2), 14 Faubourg Saint Honoré, et Antoine François Adolphe Delabarre (1819-1878), 14 rue de la Paix, à Paris, ont joué lors de l'introduction de l'anesthésie en France. Ils ne furent pas les seuls chirurgiens-dentistes à faire des essais d'anesthésie à l'éther sulfurique.

Antoine Malagou Désirabode (3), (4) (1781-1850), chirurgien-dentiste du Roi Louis-Philippe, demeurant 36 rue de Richelieu à Paris, avait assisté à certaines expériences d'anesthésie dans les hôpitaux. Il s'était intéressé à la découverte américaine, avec l'idée d'y trouver quelque avantage pour la chirurgie dentaire. Le lendemain de la communication de Joseph François Malgaigne (5) (1806-1865) à l'Académie de Médecine, en présence d'un membre de cette même Académie et de plusieurs médecins, Désirabode fit quelques essais d'inhalation de l'éther, mais ne réussit pas à endormir le patient.

Entre le 12 et le 21 janvier 1847, de nouvelles expérimentations furent menées dans les hôpitaux ainsi qu'au domicile de certains patients, mais les chirurgiens ne furent

* Deuxième partie de l'article : Rôle du dentiste Christopher Starr Brewster et de certains médecins d'origine américaine dans les débuts de l'anesthésie, *Histoire des Sciences médicales*, 2000, t. XXXIV, n° 3, 231-248.

** 55 rue de Sélestat, 67100 Strasbourg.

guère plus heureux que les dentistes. La plupart des expériences se soldèrent par des échecs ou par des analgésies de très courte durée. A l'Hôtel-Dieu, le lundi 18 janvier, en présence des jeunes étudiants américains, Henry Willard Williams (6) (1821-1895), George H. Gay, et de celui qui fut son compagnon d'étude, mais dont le nom est resté anonyme car son témoignage est signé de l'unique lettre "C" (7), le chirurgien chef Philibert Roux (8) (1780-1854), se préparant à opérer un patient atteint d'une fistule anale, s'apprêtait à tester, sans réelle conviction, la nouvelle invention américaine. S'étant contenté d'administrer un nombre insuffisant d'inhalations, moitié moins qu'il n'en fallait pour éthériser le patient, rapporte le témoin "C", le malade eut à souffrir de l'incision. Roux (9) attribua son échec à l'imperfection du fonctionnement de l'appareil employé : l'inhalateur à fumigations aromatiques ordinaire de Richard. Le lendemain, les mêmes étudiants américains furent les témoins d'expériences réalisées par Velpeau à la Charité. Le matin, le futur ophtalmologue Henry Willard Williams (10) s'était déjà rendu à l'hôpital des Enfants Malades et, en présence de toute l'équipe de l'hôpital, avait montré que les vapeurs éthérées étaient parfaitement inoffensives. Pour convaincre son auditoire, il se fit pincer très fort et enfonce des aiguilles dans les bras sur une profondeur d'un peu plus d'un centimètre. Williams, qui savait que d'autres expériences auraient lieu dans l'après-midi à la Charité, se rendit ensuite au service de Velpeau. Un patient devait s'y faire opérer d'une tumeur à la cuisse ; Williams lui expliqua comment il fallait procéder pour inhale convenablement les vapeurs d'éther. Le malade fut anesthésié "*sans toutefois perdre entièrement connaissance*" et "*parut conserver la faculté d'entendre*" et "*exécuter même quelques-uns des actes prescrits*" (11) ; dans cet état d'analgésie, la tumeur fut toutefois correctement disséquée, sans que le malade eut à souffrir de l'intervention. La *Gazette médicale* de Paris rapportera les faits le 30 janvier 1847, sans préciser la nature de l'inhalateur utilisé. A cette occasion, Velpeau confirma qu'un jeune médecin suivait les visites de la Charité et répétait un grand nombre de fois l'expérience sur lui-même, "*alors on peut le pincer, le piquer, sans qu'il ressente la moindre douleur*". Il s'agissait très certainement de l'étudiant Henry Willard Williams. A compter de cette date, Velpeau fut vraiment convaincu de l'efficacité du procédé américain. Le 21 janvier, Pierre Nicolas Gerdy (1797-1856) expérimentait le nouvel appareil de Joseph Charrière et deux jours plus tard un autre étudiant américain, Francis Willis Fisher (1821-1877), fournissait à Velpeau des preuves irréfutables en utilisant l'inhalateur de Boston.

Arguments des dentistes français contre la popularisation de l'anesthésie à l'éther sulfurique.

Alphonse Toirac (12), (13), 7 rue du Mail à Paris, et Antoine Malagou Désirabode furent les premiers dentistes français à mettre l'accent sur la complexité de la technique de l'éthérisation appliquée à l'art dentaire. Dans un article relativement sommaire, publié le 6 février 1847, Désirabode (14) écrivait que la douleur qui résulte de l'extraction dentaire sans anesthésie, bien que très vive, ne méritait pas la mise en œuvre d'une technique aussi compliquée. A ces inconvénients s'ajoutait encore le fait que l'anesthésie était administrée au cabinet dentaire, le patient étant assis dans un fauteuil à bras. Il fallait attendre son réveil, le retenir dans le fauteuil et le surveiller pendant plusieurs heures, ce qui était préjudiciable au bon fonctionnement du cabinet. Alphonse Toirac ne

souhaitait pas qu'une opération intra-orale aussi simple se compliquât par suite de l'inhalation des vapeurs éthérées. Le refroidissement des poumons dû, soit aux vapeurs d'éther elles-mêmes, soit à la différence de température entre la salle de soins et la rue, auquel tout patient ambulant se trouvait inévitablement confronté, compromettait sérieusement les indications d'une anesthésie générale. De plus, la lenteur de la mise en œuvre du procédé de l'éthérisation et la gêne occasionnée par l'application du masque pendant la manœuvre opératoire, constituaient de sérieux handicaps pour le chirurgien-dentiste. L'extraction d'une dent, d'habitude très rapide, pouvait se compliquer dans certains cas de fractures radiculaires. Ajoutons encore que, même si la magistrature ne reconnaissait pas l'extraction dentaire comme relevant de la profession médicale proprement dite, certains accidents, plus ou moins graves, pouvaient se présenter dans l'exercice du chirurgien-dentiste, allant de la simple lipothymie aux syncopes respiratoires ou cardiaques.

Désirabode fut le premier chirurgien-dentiste à mettre l'accent sur le vide juridique devant lequel se trouverait tout praticien de l'art dentaire en cas de complications post-opératoires liées à l'anesthésie. Il s'élevait aussi contre la vulgarisation de l'anesthésie générale dans le monde dentaire, en mettant en avant la notion d'abus d'exercice qui pourrait en résulter. Rappelons que la Chambre des Pairs, en pleine discussion en 1847, continuait à examiner différents projets de loi sur la réforme des arts de guérir. L'exercice de la profession n'étant pas encore réglementé, l'art dentaire restait à la merci d'abus de toute nature. C'est donc avec raison que Désirabode mettra en garde les dentistes régulièrement titrés ou jouissant de la confiance du public contre les inconvénients et la généralisation d'une méthode insuffisamment éprouvée.

Avec une grande lucidité, il conseillait au dentiste téméraire de ne jamais se servir de la clé de Garengeot pour extraire la dent d'un patient éthérisé. L'organe dentaire, qui s'échappait si facilement de cette clé, pouvait en effet, du fait de l'état d'inconscience du patient et du relâchement de son système musculaire, glisser dans l'arrière-gorge, s'engager dans le pharynx, voire obstruer le larynx et provoquer un accident fatal. Chez les enfants et chez les personnes craintives ou irritable, l'insensibilité produite par les inhalations éthérées pouvait néanmoins rendre de grands services à l'opérateur.

Le 16 février 1847, Jobert de Lamballe (15) (1799-1867) annonce à l'Académie de Médecine que deux femmes sont décédées, l'une à la suite d'une amputation du sein, l'autre à la suite d'une amputation de la cuisse, et qu'il fallait attribuer ces décès aux conséquences de l'inhalation de l'éther. A cette date, il faut bien se rendre compte que personne n'avait osé aborder le problème d'une éventuelle issue fatale, à telle enseigne que huit jours plus tard, les journalistes (16) de la *Gazette médicale de Londres* saluaient l'attitude courageuse de Jobert de Lamballe. Au même moment, l'Angleterre venait d'apprendre avec effroi que le patient Thomas Herbert, de Colchester, opéré le 14 février 1847 pour une lithotomie par le chirurgien Roger Sturley Nunn (17) (1813-1882), venait de décéder à la suite de l'inhalation des vapeurs éthérées. Au fil des mois, il y aura bientôt d'autres accidents d'éthérisation : Albin Burfitt, de Silton (Somerset), le 23 février 1847; Ann Parkinson, à Grantham (Lincolnshire), le 11 mars 1847 ; Alexis Montigny, à Auxerre, en France, le 10 juillet 1847 (18). Les discussions suscitées par ces décès et l'action judiciaire à laquelle avait donné lieu un attentat aux mœurs commis par un dentiste sur une patiente éthérisée au mois d'août 1847 (19), (20), furent cer-

tainement à l'origine de la décision de Désirabode d'adresser une nouvelle lettre à la rédaction de la *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires de Paris*. En novembre 1847, Désirabode (21) écrivait : “*Aujourd'hui que l'expérience est venue démontrer que ma prévision n'était que trop fondée, ne serait-il pas à désirer que l'autorité prit enfin des mesures nécessaires pour empêcher de nouveaux malheurs ? Le moyen d'arriver à un pareil résultat serait tout simplement d'interdire formellement l'emploi de l'éther à toutes les personnes qui n'ont aucun caractère médical.*” Ses idées rejoignaient non seulement celles de la rédaction de la *Gazette des Hôpitaux* (22) et d'Étienne Frédéric Bouisson (23) (1813-1884), mais aussi celles des douze dentistes (24) de Boston qui avaient déjà exprimé les leurs les 4 et 7 décembre 1846. Parmi ces praticiens, signataires d'un rapport sur le nouveau procédé de Morton, se trouvaient Josiah Foster Flagg (1789-1853) et Josuah Tucker (1800-1881), dont les noms resteront, je l'ai déjà montré, liés à l'histoire de l'anesthésie.

Les expériences de Magitot, Oudet et Cousin

Jean Isidore Magitot (25), (26), (1801 - ?), 18 rue Taranne à Paris, estimait que l'éthérisation était une technique intéressante, car elle permettait d'annuler à la fois la douleur primitive qui précède l'opération et celle qui accompagne l'avulsion de la dent. Les différentes préparations d'opium “engourdissaient” bien la douleur chez certains malades pusillanimes ou de faible constitution, mais chez les femmes, faisait remarquer Magitot, “*son action se fait sentir sur le système nerveux central d'une manière d'autant plus délétère*”... “*qu'elles sont plus ou moins impressionnables*”.

En février 1847, Magitot employait l' inhalateur d'Alphonse Sanson (27) (1795-1873) avec lequel il obtenait, disait-il, un franc succès. L'extraction d'une prémolaire supérieure gauche, puis celle d'une prémolaire inférieure enkystée chez la femme du médecin Baratte, dont l'opération était habituellement suivie pendant plusieurs heures de violentes douleurs, s'étaient parfaitement bien déroulées. Magitot avait été plus chanceux que le chirurgien Alphonse Marie Guillaume Devergie (28) (1798-1879) à l'Hôpital Saint-Louis. Le 25 janvier 1847, ce dernier utilisait, pour le même type d'intervention, le nouvel appareil de Joseph Charrière. Dans l'un des cas, il eut à vaincre deux difficultés majeures : la contraction des mâchoires lorsque le malade fut plongé dans un état de coma complet et d'insensibilité absolue, suivie, dans un deuxième temps, d'une mauvaise fracture de la molaire au tiers inférieur de ses racines. Le deuxième patient fut endormi en deux minutes, l'extraction fut un succès, mais les suites opératoires furent alarmantes. Deux heures après l'intervention, les deux patients eurent des nausées et des vomissements, l'un d'eux fut secoué de frissons, atteint de céphalalgies, de sueurs profuses, de fièvres, en somme d'un malaise général. La dose de vapeurs inhalées n'était certainement pas étrangère à ces manifestations d'intoxication éthérée.

Plusieurs chirurgiens ou médecins solliciteront l'aide du médecin-dentiste Jean-Étienne Oudet (29) (1788-1868), dont le cabinet était situé au n° 91 de la rue Neuve des Petits Champs à Paris. Parmi ces praticiens, Pierre Marie Honoré (1777-1851), médecin de l'Hôtel-Dieu. Le 26 janvier 1847, Honoré (30) présentait à l'Académie de Médecine le cas d'un malade atteint d'une névralgie faciale qui résistait à tous les traitements. Oudet (31), ayant constaté que le patient souffrait d'une carie dentaire, avait procédé à

l'avulsion de la dent, mais, devant la persistance de la douleur assimilée à une névralgie faciale intermittente, Honoré eut l'idée de faire inspirer au malade des vapeurs d'éther, et la douleur se calma. Dans ses travaux de physiologie expérimentale relatifs à l'action de l'éther sur le tissu nerveux, Antoine Étienne Renaud Augustin Serres (32) (1786-1868) rappelait que “*dès 1812 et en 1814, M. le baron Thénard, affecté de névralgie dentaire, cautérisait la dent avec quelques gouttes d'acide muriatique fumant, et arrêtait la douleur atroce qui en était le résultat, en inspirant de l'éther pendant deux ou trois minutes*”. Honoré s'était-il souvenu des expériences de Louis Jacques Thénard (1777-1857) ?

Oudet fut sollicité pour une autre expérience : le 2 février 1847, Philibert-Joseph Roux (33) (1780-1854) anesthésiait le médecin du quartier du Roi et médecin de l'Institution Sainte-Périne, Benjamin Jean Fulgence Horteloup (1801-1872). Oudet, en présence de Stanislas Laugier (1798-1872) qui avait tenu à accompagner son ami Horteloup, avait procédé, dans son cabinet dentaire précisons-le, à l'extraction de la molaire inférieure de ce patient particulièrement attentif aux effets de l'éther. Oudet avait remarqué que l'anesthésie avait produit un relâchement complet des muscles du maxillaire inférieur et cet écartement spontané des mâchoires lui avait, d'une certaine manière, facilité la manœuvre. Cependant, ce relâchement du maxillaire provoqua en même temps sa surprise (les dentistes préférant sentir une certaine résistance de la part du patient lorsqu'ils appliquent les mors du davier sur la dent à extraire). Horteloup (34) décrira les sensations ressenties au moment de l'endormissement, pendant et après l'opération, dans une lettre publiée dans le *Bulletin de l'Académie de Médecine*.

En 1847, Charles Cousin (35) exerçait son art au numéro 11 de la rue d'Alger, à Paris. Le hasard veut qu'en février 1847 Horace Wells (36) ait résidé dans la même rue. A la fin de l'année 1847, Cousin publiait une “*Notice sur l'éther et son emploi dans les opérations de la chirurgie dentaire*”. Après dix mois de pratique de l'éthérisation, il avait anesthésié 160 à 170 personnes. Il avait pratiqué des extractions dentaires sur les patients de Stanislas Laugier (37) et d'Alphonse Amussat (1821-1878), ainsi que sur l'épouse du Dr Bancel, de Melun. La jeune patiente, que lui avait adressé Amussat, sera éthérisée quatre ou cinq fois avant d'être enfin débarrassée d'une tumeur variqueuse intra-buccale déjà maintes fois cautérisée auparavant avec beaucoup de souffrances. Comme elle affirmait que les sensations de bonheur ressenties pendant l'éthérisation avaient diminué de la première à la dernière anesthésie, Cousin (38) en conclut que : premièrement, “*nos organes peuvent se familiariser avec les vapeurs d'éther comme avec tout agent extérieur, ou que la vivacité de la sensation qu'elle détermine s'émoisse par la répétition*” et deuxièmement, que la sensibilité, le mouvement et l'intelligence ne sont pas toujours anéantis ensemble. “*Souvent un ou plusieurs d'entre eux manquent ou se succèdent avec une telle rapidité, qu'on a peine à les apercevoir*”. Cousin estimait qu'en chirurgie dentaire, il était particulièrement contre-indiqué de pratiquer l'éthérisation chez la femme enceinte, chez un enfant trop jeune, chez une personne âgée ou sur des sujets atteints de bronchite aiguë. Il estimait aussi que les inhalations éthérées pouvaient supprimer ou arrêter momentanément les règles. L'anesthésie à l'éther était à proscrire lorsqu'on se proposait d'opérer les amygdales, le voile du palais ou le fond de la cavité buccale. L'avenir le confirmera : l'ouverture, sous anesthésie générale, d'un abcès du plancher de la bouche ou d'un phlegmon latéro-pharyngien pouvait faire courir un terrible danger à l'opéré !

Cousin avait aussi remarqué que l'écoulement de sang, qui accompagne habituellement les interventions perpétrées dans la sphère buccale, pouvait être particulièrement dangereux pour le patient, *“parce que l’insensibilité dans laquelle se trouve l’opéré lui ôterait la conscience du sang, qui pourrait tomber par le larynx dans la poitrine et déterminer une suffocation fâcheuse”*. Dans une communication présentée à l’Académie des Sciences, le 22 février 1847, Pierre Nicolas Gerdy (39) avait déjà précisé que le sang qui s’écoule dans le pharynx ou dans les voies aériennes augmente les sensations pénibles de chatouillement, d’angoisse, de vomissements, et s’accompagne de suffocation et de toux.

La contribution des autres dentistes européens

En Angleterre, les chirurgiens n’hésitaient pas à se servir des inhalateurs inventés par les dentistes. On connaît bien l’histoire du dentiste de Londres, James Robinson (40), (41) (1813-1862), qui, dans la matinée du 19 décembre 1846, en présence du Dr. Francis Boott et de sa famille, avait extrait une molaire inférieure à Melle Lonsdale. Robinson avait fabriqué un inhalateur à l’aide de la partie inférieure d’un appareil à eau gazeuse de Nooth, en le munissant d’un tube flexible et d’une embouchure à laquelle était fixée une valve en forme de bille. L’appareil ressemblait à ceux couramment utilisés pour les inhalations de vapeurs médicamenteuses (Fig.1). Quelques jours plus tard, à cause des difficultés rencontrées par le patient pour soulever cette valve dont l’emboîtement, normalement imperméable à l’eau, avait admis le passage de l’air, Robinson (42) avait acheté un autre inhalateur chez le fabricant d’instruments chirurgicaux Elphick, de Castle-street, Oxford-street (Londres). Ce modèle était équipé d’une embouchure à deux valves fonctionnant en opposition ; de ce fait, la ventilation pouvait s’effectuer avec plus de facilité et, le 26 décembre 1846, Robinson réussissait à extraire chez deux patients une molaire supérieure ainsi qu’une racine profondément implantée.

Le lendemain, à son domicile et en présence de Boott, il éthérera le fabricant d’instruments chirurgicaux

W. Dixon (43), 2 Tonbridge-place, New-road (Londres). Robinson et Boott avaient remarqué que le patient gardait les yeux ouverts pendant l’intervention et que ses muscles étaient particulièrement relâchés. Ils en conclurent que les effets de l’anesthésie pourraient être profitables à la chirurgie ophthalmique et dans les cas de luxation des membres. Signalons encore que, le 28 décembre, Robinson extrayait avec succès des

DESCRIPTION OF ROBINSON’S INHALER.

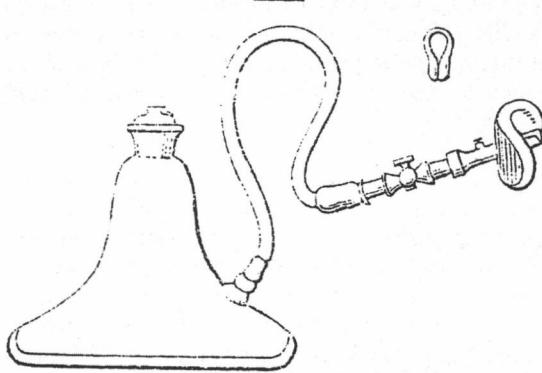


Fig. 1 - Inhalateur à éther de James Robinson

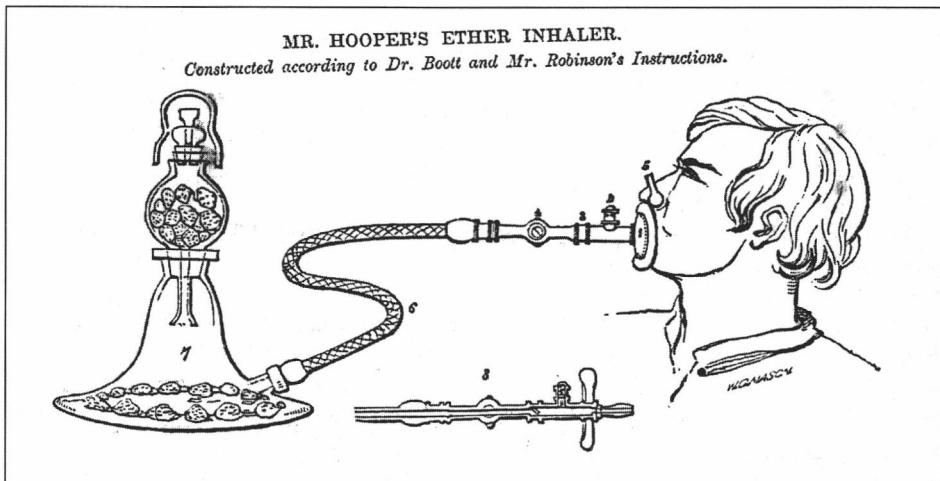


Fig. 2 - Inhalateur à éther de William Hooper, construit d'après les indications du docteur Boott et du dentiste James Robinson

dents chez un enfant et chez un adulte au Metropolitan Free Hospital (Londres). Le 31 décembre, au King's College Hospital, pour les opérations d'un phimosis et d'un abcès fessier, réalisées par William Fergusson (44) (1808-1877). Robinson administrait les vapeurs d'éther à l'aide d'un troisième type d'appareil (Fig. 2), appelé inhalateur de William Hooper (45). Il fut construit par ce dernier selon les instructions de Boott et de Robinson, et présenté à la Société de Pharmacologie (46) le 13 janvier 1847. James Robinson (47) administrera les vapeurs d'éther dans plus de cinq hôpitaux londoniens, ainsi qu'à son domicile.

Il me semble important de rappeler que, du 19 décembre 1846 au 23 janvier 1847, Robinson (48) fut certainement l'homme qui avait acquis le plus d'expérience en matière d'anesthésie, d'autant plus que son ami Henry Holland (49) (1787-1873), Président de la Royal Institution, qui tenait ces informations de Charles T. Jackson (1805-1870), lui avait décrit la manière dont les Américains préparaient l'éther (50).

Robinson (51), (52) fut aussi le premier à observer les mouvements des globes oculaires et à indiquer, en fonction de la position des pupilles, le moment où il convenait d'opérer : "At the commencement of the inhalation always allow the patient to inhale the vapour three or four times without closing the nose ; the nose being closed, observe carefully the appearance of the eye, the pupil of which will be found, in most cases, after about a minute's inhalation, to be considerably dilated ; after eight or ten more inhalations the pupil remain stationary and fixed for a period varying from two to three seconds ; it will then turn towards the upper eye-lid. This motion will be repeated several times. If the vapour be continued the pupil will be observed to turn under the eye-lid and remain fixed ; three or four inhalations more and the operator can commence". (Au début de l'inhalation permettez toujours au patient de respirer les vapeurs par trois ou quatre fois sans lui pincer le nez ; le nez étant pincé, observez attentivement l'aspect

des yeux, dont la pupille, dans la plupart des cas, sera considérablement dilatée après environ une minute d'inhalation ; après huit ou dix inspirations supplémentaires la pupille reste immobile et fixe pendant une période variant entre deux et trois secondes ; elle se tournera ensuite vers la paupière. Ce mouvement se répètera plusieurs fois. Si l'on continue à administrer les vapeurs on verra la pupille se glisser sous la paupière et rester immobile ; trois ou quatre inhalations de plus et l'opérateur peut commencer l'intervention).

Au cours de la semaine du 29 mars 1847, Robinson (53) fera inhale un peu d'oxygène pur au malade au moment du réveil. Il avait certainement consulté les journaux médicaux français car, dans une lettre de Boston, datée du 28 février 1847 et lue à l'Académie des Sciences le 22 mars, Charles T. Jackson (54) informait Élie de Beaumont de son intention de parer aux accidents de l'éthérisation dus à un sang trop peu oxygéné, en administrant à l'individu anesthésié de l'oxygène pur par l'intermédiaire d'un gazomètre de cuivre ou d'un sac en étoffe. Dans une lettre autographe, dont une grande partie est inédite, adressée à l'Académie des Sciences le 28 mars 1847, Édouard Robin (55) revendiquera la priorité de ce nouveau mode de traitement : *“Le premier”, écrivait-il, “j'ai expliqué l'éthérisation en admettant que les effets sont consécutifs à la non-conversion du sang noir en sang rouge ; le premier aussi, j'ai expliqué pourquoi, sous l'influence des inspirations éthérées suffisantes, l'hématose ne se fait pas ; le premier enfin j'ai conseillé de traiter l'intoxication éthérée par l'oxygène libre et l'oxygène naissant”*. Dans une note adressée à l'Académie des Sciences, le 25 janvier 1847, Robin avait déjà expliqué que *“la vapeur d'éther inspirée en quantité suffisante avec l'air atmosphérique s'oppose d'une manière notable à la transformation du sang noir en sang rouge ; elle fait donc que le sang rouge, dont l'action stimulante entretiendrait la vie, est en grande partie remplacé dans les organes par le sang noir, qui exerce sur eux une action stupéfiante ; de là l'insensibilité et les autres phénomènes qu'on observe dans les cas où l'expérience est bien conduite”* et *“considérant que la perte de sensibilité et de contractilité résultant de l'inspiration convenable des vapeurs éthérées provient non pas de l'action directe de l'éther sur les nerfs, mais bien de l'action exercée sur ces organes par un sang trop peu oxygéné, j'ai indiqué les moyens qu'il est rationnel d'employer dans le traitement de l'asphyxie par l'éther. La première condition à remplir, ai-je dit, consiste à opérer l'hématose. Le grand air est-il insuffisant, présentez un gaz plus riche en oxygène que l'air ordinaire ; l'oxygène libre n'agit-il que faiblement, faites intervenir l'oxygène naissant : la quantité d'oxygène doit être assez grande pour que malgré l'absorption opérée par le poison, il reste un excès de ce gaz capable de convertir en sang rouge une portion notable de sang noir, alors la vie sera entretenue”*.

Hale Thomson (56), chirurgien au Westminster Hospital de Londres, condamnait les pratiques des opérateurs qui construisaient leurs propres inhalateurs en modifiant celui de Robinson. Le 16 janvier 1847, Thomson s'était élevé contre les expériences réalisées au début du mois par le dentiste J. Chitty Clendon (57), (58). Ce dernier avait essayé différents modèles d'inhalateurs, de la pipe à éther aux appareils munis d'un tube d'inhalation trop étroit. Les résultats n'étant pas toujours satisfaisants, Chitty Clendon avait alors fait construire un appareil par le fabricant d'instruments chirurgicaux Clarke, du Strand à Londres. Avec ce modèle (Fig. 3), quatre expérimentations sur six furent couronnées de succès. Face aux attaques de Thomson, le Secrétaire du Comité de

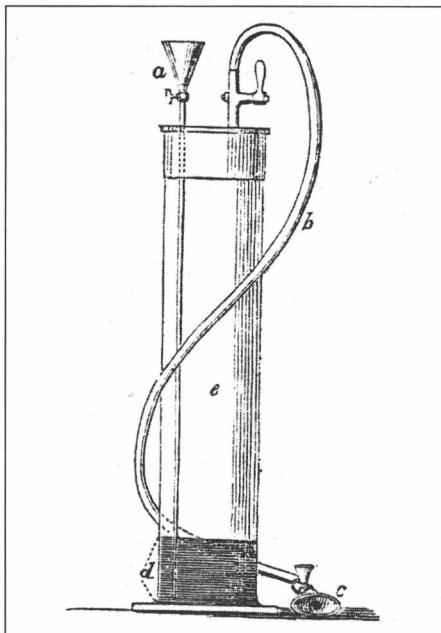


Fig. 3 - Inhalateur à éther de Chitty Clendon, construit par le fabricant d'instruments chirurgicaux Clarke.

vont suivre le procédé américain de John Collins Warren, moins irritant, plus sédatif, en utilisant une éponge imprégnée de 60 onces d'éther sulfurique rectifié et de 2 drachmes d'huile éthérée, qu'on peut apercevoir sur le daguerréotype (Fig. 4) représentant la salle d'opération du Massachusetts General Hospital pendant l'hiver 1847. Cette photographie fut publiée en 1897 par John Collins Warren junior (68) (1842-1927). À gauche du patient, on distingue : John Collins Warren et Samuel Parkman (1814-1854) ; à droite du patient : Jonathan Mason Warren (1811-1867) et S. D. Townsend. L'anesthésiste est probablement Charles Heywood.

Alfred Higginson (69) estimait qu'une vessie, semblable à celle qu'utilisait William Herapath, était suffisante pour la pratique dentaire et pour les interventions mineures.

En mars 1847, suite aux accidents survenus dans les cabinets de certains dentistes inexpérimentés, le conseil de santé de Zürich (70) prit la décision d'interdire l'anesthésie à l'éther sulfurique à toute personne pratiquant la chirurgie dentaire. Comme le fit remarquer Hans Walser (71), les Viennois Philipp Jarisch et Moriz Heider limitèrent les indications de l'anesthésie générale aux interventions dentaires les plus compliquées. Les 1560 anesthésies réalisées de janvier à juillet 1847 par le dentiste Joseph Weiger ne semblaient pas les avoir convaincus de la nécessité de généraliser la méthode.

Conclusions

La nouvelle de l'innovation américaine est arrivée en Europe par des voies fort différentes :

l'Hôpital Westminster, F. J. Wilson (59), (60), s'éleva contre la prise de position du chirurgien en affirmant que toutes les anesthésies de Chitty Clendon avaient été conduites de la manière la plus scientifique. Wilson estimait qu'il n'y avait aucune raison de s'en prendre ainsi au dentiste ; à cette date, on n'avait pas obtenu de meilleurs résultats en France.

Au Dispensaire de Bloomsbury, George L. Cooper (61) se servait d'un appareil d'inhalation construit par le dentiste Ghrimes, de Baker-street. Cooper jugeait que cet appareil était excellent et complet et, en février 1847, il l'utilisait au domicile d'un patient, en présence des Drs Rowland et W. Lloyd.

À Cheltenham, médecins et chirurgiens (62), (63) feront appel au dentiste Somerset Tibbs (64), 55 Regent-street, Cheltenham. Vers le milieu de février 1847, Tibbs et W. Philpot Brookes (65), (66) utilisaient l'inhalateur modifié de John Snow (1813-1858). À la fin du mois, Tibbs et Thomas Smith (67), assistés de Fricker et de Perry,

à Cheltenham, pratiquaient l'anesthésie à l'éther.

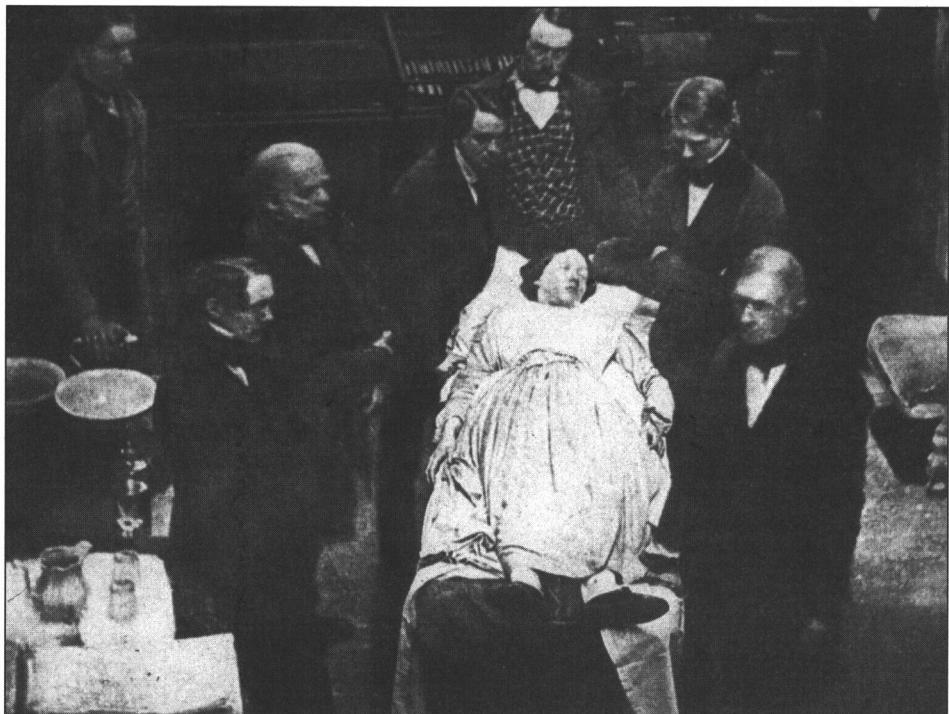


Fig. 4 - Daguerreotype montrant la salle d'opération du Massachusetts Hospital pendant l'hiver 1847.

- vers la France, par la lettre envoyée à Francis Willis Fisher fin novembre 1846,
- vers les capitales européennes, par un article du Galignani's Messenger du 9 décembre 1846, comme le confirme la revue (72) "Notizen aus dem Gebiete der Natur und Heilkunde", éditée par J. Schleiden et Robert Froriep.
- vers l'Angleterre, par les courriers transportés par les paquebots The Caledonia, The Britannia et The Acadia (73), (74).

On ne peut accorder à Malgaigne le privilège d'avoir le premier annoncé la découverte de l'anesthésie. Cette priorité appartient en effet à Francesco Rognetta (75) (1800-1857) car, dans l'édition du 1er janvier 1847 des *Annales de thérapeutique médicale et chirurgicale de toxicologie* (76), Rognetta (77) s'en prenait avec véhémence à Robert Liston (1794-1847) qui "empoisonne les malades pour leur épargner la douleur".

Dans la plupart des pays européens, les chirurgiens-dentistes firent les premiers essais d'anesthésie à l'éther sulfurique. A l'exemple de Christopher Starr Brewster, à Paris, ils ont œuvré en silence. Ce ne sera pas le cas de Malgaigne, qui s'inspirant largement des publications américaines et anglaises, emploiera de surcroît les mêmes expressions que Henry Jacob Bigelow (78).

Quant à la première analyse des trois stades de l'éthérisation, nous la devons à l'Anglais Francis Plomley (79). Ce dernier en parlait déjà le 30 janvier 1847, alors que les Français François Achille Longet (1811-1871) et Marie Jean Pierre Flourens (1794-1867) ne s'y intéresseront qu'au mois de mars 1847.

NOTES

- (1) ZIMMER Marguerite Die Gaumenverschlussplatten (Obtüratoren), *Quintessenz Zahntechnik*, 1998, vol. 24, n° 3, pp. 247-258.
- (2) Dentistes, 1847, Archives Départementales de Paris, cote 2Mi 3/16.
- (3) DÉSIRABODE père - Vapeurs éthérées, contre-indication dans l'extraction des dents, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires*, 1847, T. IX, n°15, pp.63-64. Voir aussi : Marguerite ZIMMER, Des premiers brevets d'invention...pour une histoire du développement de l'anesthésie, D.E.A., E.P.H.E., Sorbonne, Paris, 1995, N° 95-22 ; 132-133. Antoine Malagou Désirabode est né à Angoulême en 1781. Le 24 juillet 1835, il dépose un Brevet d'Invention (n° 6451) relatif aux *Teno-crampons propres à fixer les dents à l'appareil dentaire*. L'adresse indiquée sur le brevet est bien 36, rue de Richelieu, à Paris. En 1843, il réside au Palais Royal, 154, Galerie des Bons Enfants. Le 3 novembre 1843, Désirabode adresse une lettre au Ministère de l'Instruction Publique en sollicitant une souscription pour l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre : *Nouveaux éléments de la science et de l'art du dentiste*, 2 vol. grand in 8°. Voir : Archives Nationales, série F17-3142.
- (4) Édouard Désirabode, fils d'Antoine Malagou Désirabode, réside à Paris, Palais Royal, 154, Galerie des Bons Enfants. En 1838, il obtient le titre de Docteur en Médecine. En 1856, l'Almanach Royal indique qu'il demeure 38 rue de Penthièvre à Paris.
- (5) MALGAIGNE - Emploi de l'éther, *Bulletin de l'Académie de Médecine de Paris*, 1847, vol. 12, p. 263.
- (6) Henry Willard Williams, fils de Willard Williams et de Betsy Osgood, séjournera en Europe pendant trois années et retournera à Boston en 1849, après avoir étudié l'ophtalmologie chez Sichel et Desmarres à Paris. En 1867, il introduira le procédé des sutures de la cataracte en ophtalmologie.
- (7) C - The first administration of ether in Paris, and other reminiscences, *The Boston Medical & Surgical Journal*, 1894, vol. CXXXI, n° 19, p. 475.
- (8) ROUX - Communication relative aux effets de l'éther introduit par la respiration, *Compte Rendu des Séances de l'Académie des Sciences*, 1847, vol. 24, pp. 89-91.
- (9) ROUX - Rapport de l'Académie des Sciences, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires de Paris*, 1847, p. 36.
- (10) WILLIAMS Henry Willard - *The Boston Medical & Surgical Journal*, 1894, vol. CXXXI, n° 19, p. 475.
- (11) ANONYME - Effets des inhalations de l'éther, *Gazette médicale de Paris*, 1847, n° 5, pp. 96-97.
- (12) Alphonse Toirac était originaire de Saint-Domingue, comme le révèle la thèse N°114 qu'il soutint à Paris, le 11 août 1823. Imprimée par Didot Jeune, elle a pour titre : *Dissertation sur les dents considérées sous le rapport de la santé, de la physionomie et de la prononciation*. Cette thèse est dédiée à Delabarre (père) et à Jules Cloquet. Selon C. SACHAILE (De La Barre), *Les médecins de Paris jugés par leurs œuvres, ou statistique scientifique et morale des médecins de Paris*, Paris, 1845, p. 607, Velpeau aurait donné à la clinique de la Charité un résumé d'une dissertation de Toirac, intitulée : *Des diverses espèces de déviations dont*

est susceptible la dernière molaire ou dent de sagesse de la mâchoire inférieure, et des accidents qui peuvent accompagner sa sortie et imprimée en 1829.

En 1853, Toirac habite au 79 rue Richelieu, à Paris.

- (13) ANONYME - Inhalations éthérées, *Bulletin général de Thérapeutique médicale et chirurgicale*, 1847, t. XXXII, pp. 135-140.
- (14) DÉSIRABODE - Vapeurs éthérées, contre-indication dans l'extraction des dents, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires*, 1847, T. IX, n° 15, pp. 63-64, op. cit.
- (15) JOBERT de Lamballe - Action des vapeurs d'éther, *Bulletin de l'Académie de Médecine de Paris*, 1847, pp. 375-377. Consulter aussi : ANONYME, Lettre du 17 février 1847 et rapport de l'Académie de Médecine, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires de Paris*, 1847, vol. IX, pp. 82 ; 83. Voir aussi : JOBERT de Lamballe, Inhalation de l'éther, *Gazette Médicale de Paris*, 1847, p. 152 et *L'Abeille Médicale*, 1847, pp. 80-81.
Notons qu'entre le 15 décembre 1846 et le 2 février 1847, onze personnes furent éthérées par Jobert de Lamballe ; pour cette période, il n'enregistra que trois échecs. A ce sujet, consulter les rapports de la réunion de l'Académie de Médecine de Paris, du 2 février 1847 publiés dans : *Bulletin de l'Académie de Médecine de Paris*, 1847, t. 12, pp. 314-317, *L'Union Médicale*, 1847, vol. I, p. 55, la *Gazette des Hôpitaux Civils et Militaires*, 1847, t. IX, p. 58, la *Gazette Médicale de Paris*, 1847, pp. 113-114, ainsi que *L'Abeille Médicale*, 1847, pp. 78-79.
- (16) ANONYME - *The London Medical Gazette*, 1847, t. IV, pp. 460-463.
- (17) NUNN Roger - Fatal effects of ether vapour in a case of lithotomy, *The London Medical Gazette*, 1847, vol. 39, pp. 414-415.
- (18) ANONYME - Mort occasionnée par l'éther, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires de Paris*, 1847, t. IX, p. 570. Voir aussi : Art. 3483, Éthérisation, amputation d'un sein cancéreux ; mort pendant l'opération, *Journal de Médecine et de Chirurgie pratique*, 1847, pp. 532-535. Voir aussi : ADAMS C. N., Early reports on deaths under anaesthesia, *The Fourth International Symposium on the History of Anaesthesia Proceedings*, Edited by J. Schulte am Esch & M. Goerig, Hamburg, 1997, pp. 157-165. Et : C.N. ADAMS & M. PALMER, Alexis Montigny, The first death under anaesthesia, *Proceedings of the History of Anaesthesia Society*, 1998, vol. 23, pp. 16-20.
- (19) ANONYME - L'éther considéré comme poison, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires de Paris*, 1847, t. IX, p. 406.
- (20) Art. 3438, Variétés, *Journal de Médecine et de Chirurgie Pratique*, 1847, pp. 426-427. Une plainte ayant été déposée, le dentiste aurait même été arrêté et mis à la disposition du procureur du roi.
- (21) DÉSIRABODE - Correspondance, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires de Paris*, 1847, t. IX, p. 561.
- (22) ANONYME - L'éther considéré comme poison, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires de Paris*, 1847, t. IX, p. 406, op. cit.
- (23) BOUSSON F. - Mémoire sur l'éthérisation considérée dans ses rapports avec certains cas de médecine légale, *Gazette médicale de Paris*, 1847, n° 34, pp. 665-668, n° 37, pp. 724-727.
- (24) ZIMMER Marguerite - Dental surgeons in the early days of anaesthesia, *Dental Historian*, 1999, n° 36, pp. 5-22.
Les douze dentistes signataires du protocole étaient : John Foster Flagg, Josuah Tucker, Thomas Gray, Jun., D. M. Parker, Elisha G. Tucker, Francis Dana, A.L. Waymouth, W.W. Codman, E. G. Kelley, Chas. F. Barnard, Chas. Eastham et John Clough. Dans ce rapport, les membres du comité reconnaissaient qu'ils n'avaient pas suffisamment testé les effets de l'éther pour leur permettre de prendre une décision en sa faveur, même si ces inhalations promettaient d'obtenir des résultats favorables et ne semblaient pas provoquer d'effets nocifs.
- (25) Archives départementales de Paris, cote 5 Mi1/396.
Les prénoms de Jean Isidore Magitot figurent sur l'acte de naissance de son fils, Louis Félix

Émile Magitot (1833-1897), né le 14 décembre 1833, 32 rue Dauphine à Paris. Dans le même immeuble de la rue Dauphine exerçait le dentiste Regnart, neveu du dentiste Regnart-Bruno, de la rue Taranne. A la naissance de Louis Félix Émile, Jean Isidore a trente deux ans. Il est mécanicien-dentiste. Son épouse, Louise Delphine Raoult, âgée de vingt neuf ans, est couturière. L'enfant fut déclaré à la Mairie du Xe arrondissement de Paris en présence du médecin-dentiste William Amphlett Williams, âgé de vingt-deux ans et demeurant 4 rue Copeau. En 1847, le médecin chirurgien-dentiste Regnart fils exerce l'art dentaire en association avec Jean Isidore Magitot au n°18 rue de Taranne. Ils confectionnent des dents postiches et obtiennent de bons résultats pour tout ce qui touche à l'hygiène. Le cabinet est ouvert au public de 8 heures du matin à 5 heures de l'après-midi, dimanche et fêtes jusqu'à midi. Archives départementales de Paris, cote 2Mi3/16.

- (26) MAGITOT - Inspiration d'éther dans l'avulsion des dents, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires de Paris*, 1847, IX, p. 72. Voir aussi : Marguerite ZIMMER, Des premiers brevets d'invention...pour une histoire du développement de l'anesthésie, D.E.A., E.P.H.E., Sorbonne, Paris, 1995, N° 95-22, p. 133, op. cit.
- (27) Il y a certainement une erreur d'impression dans l'article de Magitot, où Sanson est écrit "Samson". Il s'agit d'Alphonse Sanson, dont une lettre manuscrite sera lue à l'Académie de Médecine, le 19 janvier 1847. Elle faisait état des divers moyens de rendre les malades insensibles pendant les opérations chirurgicales : le froid, la compression des troncs nerveux, les vapeurs d'alcool et de camphre, le protoxyde d'azote, l'opium, la saignée. Voir : *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1847, vol. 12, pp. 272-273.
- (28) DEVERGIE - Aspiration de la vapeur d'éther. Extraction de dents sans douleur, *Gazette des Hôpitaux Civils & Militaires de Paris*, 1847, t. IX, n°15, p. 63.
- (29) ANONYME - Inhalations éthérées, *Bulletin général de Thérapeutique médicale et chirurgicale*, 1847, 135-140, op. cit.
- (30) HONORÉ - Suite de la discussion sur les effets de l'éther sulfurique, *Bulletin de l'Académie de Médecine de Paris*, 1847, t. XXII, p. 301.
- (31) Rapport de la séance du 2 février 1847 de l'Académie de Médecine, *L'Abeille Médicale*, 1847, p. 78.
- (32) SERRES - De l'action de l'éther sur le tissu nerveux, *Compte Rendu des séances de l'Académie des Sciences*, 1847, vol. 24, pp. 162-168.
- (33) ROUX - Suite de la discussion sur les effets de l'éther, *Bulletin de l'Académie de Médecine de Paris*, 1847, t. XXII, pp. 322-327.
- (34) HORTELOUP - *Bulletin de l'Académie de Médecine de Paris*, 1847, vol. 12, pp. 325-327.
- (35) COUSIN Ch. - *Notice sur l'éther et son emploi dans les opérations de la chirurgie dentaire*, Ledoyer, Paris, 1847. L'auteur est rarement cité ; son nom apparaît cependant dans le *Bulletin général de thérapeutique médicale et chirurgicale*, 1847, t. XXXII, p. 137. Les Archives départementales de Paris, cote 2Mi 3/16, mentionnent les noms de : Oudet-Dubois, rue d'Alger, 11.
- (36) WELLS Horace - Lettre du 18 février au Gallignani's Messenger, *The Lancet*, 1847, pp. 266-267.
- (37) En l'occurrence, il s'agissait d'un patient de Stanislas Laugier, le Comte de Saint-P. (un descendant des comtes de Saint-Pol ?) auquel il convenait d'extraire une dent de sagesse en mauvaise position anatomique. Cousin fut obligé de s'y prendre à deux reprises avant d'arriver à anesthésier ce patient. Le brave homme gesticula, lui mordit le doigt lors de la deuxième tentative d'éthérisation, mais la dent fut finalement extraite sans la moindre douleur.
- (38) COUSIN Ch. - op. cit., p. 17.
- (39) GERDY - Deuxième communication sur l'inhalation éthérée, *Compte Rendu de séance du 22 février 1847 à l'Académie des Sciences*, 1847, vol. 24, pp. 280-284.
- (40) ROBINSON James - Letter from Mr. J. Robinson, *The Medical Times*, 1847, pp. 273-274. Voir aussi : COCK F. William, The first major operation under ether in England, *American Journal of Surgery Anaesthesia Supplement*, 1915, vol. 29, pp. 98-106.

- (41) Description of Robinson's inhaler, *The Medical Times*, 1847, pp. 290-291.
- (42) ROBINSON James - Letter from Mr. J. Robinson, *The Medical Times*, 1847, pp. 273-274, op. cit.
- (43) DIXON W. - Copy of a letter to Mr. Robinson, *The Medical Times*, 1847, pp. 274.
- (44) FERGUSSON William - Operations by Mr. Fergusson, after the inhalation of the vapour of ether, *The Lancet*, 1847, I, pp. 77-78.
- (45) Mr. HOOPER's ether inhaler, *The Lancet*, 1847, I, p. 77. William Hooper était un chimiste de Pall-mall, à Londres.
- (46) ANONYME - Apparatus for inhaling the vapour of ether, *The Lancet*, 1847, I, p. 73.
- (47) Dans les autres villes anglaises, comme Spalding, Bristol, Newcastle, etc., les chirurgiens ont également utilisé l'appareil de Hooper-Robinson.
- (48) ROBINSON James - On the inhalation of ether, *The Lancet*, 1847, I, pp. 168-169.
- (49) HOLLAND Henry - *Recollections of past life*, Longmans, Green & Co, London, 1872. Les liens qui liaient Henry Holland au parti des Whigs lui donnaient l'occasion de rencontrer les personnalités les plus éminentes de la vie politique et littéraire anglaise. Médecin de la princesse de Galles, Holland aura l'occasion de se rendre fréquemment à Spa. Dans ce haut lieu du thermalisme, il eut l'occasion de rencontrer des personnalités éminentes: le prince Louis Napoléon et la reine Hortense. Voir aussi l'article nécrologique de Henry Holland, *The Medical Times & Gazette*, 1 novembre 1873, pp. 498-499 et 509-510.
Henry Holland s'est intéressé au problème de la douleur. Il a consacré un chapitre fort intéressant sur le sujet, dans un ouvrage intitulé : *Medical notes and reflections*, Longman, Brown, Green and Longmans, London, 1855, pp. 364-376.
- (50) ZIMMER Marguerite - Dental surgeons in the early days of anaesthesia, *Dental Historian*, 1999, vol. 36, pp. 5-22, op. cit.
- (51) ROBINSON James - Letter to the Editor, *The Medical Times*, 1847, p. 332. Voir aussi : ZIMMER Marguerite, Dental surgeons in the early days of anaesthesia, op. cit.
- (52) ROBINSON James - Inhalation of ether in surgical operations, *The Provincial Medical & Surgical Journal*, 1847, pp. 54-55. Aussi dans : *The London Medical Gazette*, 1847, pp. 166-167.
- (53) ROBINSON James - Antidote for resuscitating patients after inhaling the vapour of ether, *The London Medical Gazette*, 1847, p. 610.
- (54) JACKSON Charles T. - Extrait d'une Lettre de M. le docteur Charles T. Jackson à M. Élie de Beaumont, *Compte Rendu de la Séance du 22 mars 1847 à l'Académie des Sciences*, 1847, vol. 24, pp. 492-494.
- (55) ROBIN Édouard - Lettre autographe inédite, Archives de l'Académie des Sciences, 29 mars 1847. Un résumé de cette lettre est publié dans le *Compte Rendu des séances de l'Académie des Sciences*, 1847, vol. 24, p. 567.
- (56) ANONYME - Inhalation of ether, Rapport du 16 janvier de la Westminster Medical Society, *The Lancet*, 1847, I, pp. 99-100. Voir aussi : Inhalation of ether, *The London Medical Gazette*, 1847, pp. 156-157.
- (57) CHITTY CLENDON J. - Operations performed after the inhalation of sulphuric ether vapour, *The Lancet*, 1847, I, p. 50. Chitty Clendon réalisera six expériences au Westminster Hospital et trois dans son cabinet privé avant le 9 janvier 1847.
- (58) CHITTY CLENDON J. - Operations on teeth, *The Lancet*, 1847, I, p. 80.
- (59) WILSON F. J. - Dental operations at the Westminster Hospital under the influence of ether, *The London Medical Gazette*, 1847, p. 261.
- (60) CHITTY CLENDON J., WILSON F. J. - Dental operations under the influence of ether, *The Medical Times*, 1847, p. 374.
- (61) COOPER George L. - On the use of ether in surgical operations, *The London Medical Gazette*, 1847, p. 342. Voir aussi : COOPER G. L., Removal of the toe-nail, *The Lancet*, 1847, I, p. 212.

- (62) BROOKES W. Philpot - Rapport du Cheltenham General Hospital, *The Lancet*, 1847, I, pp. 158-159.
- (63) BROOKES W. Philpot - Operation for scirrhus of the left breast, performed during the inhalation of sulphuric ether, *The Medical Times*, 1847, pp. 393-394.
- (64) Avant le 6 février 1847, Tibbs avait déjà acquis une certaine expérience en extrayant des racines dentaires sous l'influence des vapeurs de l'éther.
- (65) BROOKES W. Philpot - Rapport du Cheltenham General Hospital, *The Lancet*, 1847, I, pp. 185-186.
- (66) BROOKES W. Philpot - The effect of ether, *The London Medical Gazette*, 1847, pp. 366-368.
- (67) SMITH Thomas - Oleum ethereum, with ether, in surgical operations, *The London Medical Gazette*, 1847, p. 395. Smith était un chimiste londonien.
- (68) WARREN J. Collins - The influence of anaesthesia on the surgery of the nineteenth century, *Transactions of the American Surgical Association*, 1897.
- (69) HIGGINSON Alfred - Ether inhaler, Stomach pump and enema without valves or stopcocks, *The Lancet*, 1847, I, p. 240.
- (70) YANDELL - Inhalation of ether, *The Western Lancet*, 1847, p. 108.
- (71) WALSER Hans - *Zur Einführung der Äthernarkose im deutschen Sprachgebiet im Jahre 1847*, Thèse de Zürich, 1957.
- (72) ANONYME - *Notizen aus dem Gebiete der Natur und Heilkunde*, 1847, I, p. 15. Les rédacteurs de la revue annoncent la nouvelle dans leur premier numéro du mois de janvier 1847, en révélant que Morton a déjà réussi à faire plus de 200 interventions chirurgicales sous anesthésie et que le Dr. Hayward avait pratiqué une amputation de la cuisse.
- (73) ELLIS Richard - The introduction of ether anaesthesia to Great-Britain. *Anaesthesia* 1976, n° 31, pp. 766-777.
- (74) ELLIS Richard - Early ether anaesthesia. The news of anaesthesia spreads to the United Kingdom, dans : Atkinson RS, Boulton TB, (eds.) *The History of Anaesthesia. International Congress and Symposium Series N°134*. London : Royal Society of Medicine, 1989, pp. 69-78. Voir aussi : Th. B. BOULTON - Pain and analgesia for operative interventions from the beginning to 1846, *Proceedings of the Fourth International Symposium on the History of anaesthesia*, Edité par J. Schulte am Esch et M. Goerig, 1997, pp. 35-55.
- (75) En 1840, Francesco Rognetta entre au comité de rédaction de la *Gazette des Hôpitaux Civils et Militaires de Paris* et de la *Gazette médicale de Paris*. Originaire de Reggio de Calabre, Rognetta étudie la médecine à Naples. Il s'installera à Paris en 1833. Il demeure 15 rue des Petits Augustins.
- (76) ROGNETTA - Opérations sans douleur ! *Annales de thérapeutique médicales et chirurgicales de toxicologie*, 1846-1847, n° 10, p. 399.
- (77) Le 26 décembre 1846, un auteur anonyme annonçait dans *The Medical Times* qu'un chirurgien de l'hôpital universitaire du nord de Londres (aujourd'hui l'UCH) venait d'opérer sans douleur deux patients en leur faisant inhale des vapeurs d'éther sulfurique. Voir : ANONYME. Operations without pain, *The Medical Times*, 1846, XV, p. 251. Rognetta a fait une petite erreur en recopiant la date. Il parle du 28 décembre 1846, alors que l'édition du *Medical Times* date du 26 décembre.
- (78) BIGELOW Henry Jacob - Insensibility during surgical operations produced by inhalation, *The Medical Times*, 1847, pp. 271-273. Aussi dans : *The Lancet*, 1847, I, pp. 6-8. *The Medical Times* et *The Lancet* publient cet article le 2 janvier 1847. Il s'agit de la réimpression de l'article de Bigelow, publié dans *The Boston Medical and Surgical Journal*, et dont la communication originale avait été lue le 9 novembre 1846 devant la Boston Society of Medical Improvement. En parlant de l'opération du 16 octobre 1846, Bigelow dit bien : "During the operation the patient muttered, as in a semi-conscious state, and afterwards stated that the pain was considerable, though mitigated; in his own words, as though the skin had been scratched with a hoe" (Pendant l'opération le patient grommela, comme s'il était dans un

état semi-conscient, et affirma après cela que la douleur était considérable, quoique mitigée; selon sa propre expression, comme si la peau avait été écorchée par une binette). Malgaigne ne s'est pas exprimé différemment devant l'Académie de Médecine, le 12 janvier 1847, lorsqu'il comparait la douleur du patient à la piqûre d'un canif.

(79) PLOMLEY Francis - Operations upon the eye, *The Lancet*, 1847, I, pp. 134-135.

RÉSUMÉ

Dans la plupart des pays européens, les chirurgiens-dentistes ont été à l'origine des premières tentatives d'anesthésie à l'éther sulfurique. Cette étude montre que, par leurs expériences et leur lucidité, les praticiens de l'art dentaire ont largement contribué à faire progresser la méthode anesthésique. L'accent a été mis sur les travaux des dentistes Alphonse Toirac, Antoine Malagou Désirabode, Jean Isidore Magitot, Jean-Etienne Oudet, Ch. Cousin, James Robinson, J. Chitty-Clendon, Ghrimes et Somerset Tibbs.

En France, ce n'est pas à François Malgaigne mais à Francesco Rognetta qu'il convient d'attribuer la primeur de l'annonce du phénomène de l'éthérisation ; à Édouard Robin devrait être alloué celle d'avoir, le premier, conseillé de traiter l'intoxication éthérée par l'oxygène libre et par l'oxygène naissant.

SUMMARY

Through most part of european countries, dental surgeons were originators in performing sulphuric ether anaesthesia. The paper is showing that by their experiment and lucidity, they contributed to grow up anaesthesia. It points Alphonse Toirac, Antoine Malagou-Désirabode, Jean-Isidore Magitot, Jean Etienne Oudet, Ch. Cousin, James Robinson, J. Chitty-Clendon, Ghrimes and Somerset Tibbs works.

In France, there is not François Malgaigne but Francesco Rognetta who got the merit to spread the news on etherisation and Edouard Robin shall be allotted for being the first to cure etheral poisoning through oxygen insufflations.

Société française d'Histoire de la Médecine

Prix de la Société

La Société française d'histoire de la médecine décerne chaque année des prix donnant droit au titre de *Lauréat de la Société*, pour des livres et des mémoires consacrés à l'histoire de la médecine, publiés ou soutenus, en langue française, durant les 24 mois précédant le mois d'octobre de l'année en cours.

Les prix décernés au titre des livres consistent en une médaille de la Société portant le nom du lauréat, et les prix décernés au titre des mémoires consistent en une somme d'argent. Les travaux couronnés sont présentés lors de la séance solennelle de mars.

Le candidat (ou son éditeur) doit envoyer son ouvrage, **avant le 30 septembre de l'année en cours**, à Mme Casseyre, Service d'histoire de la médecine, Bibliothèque inter-universitaire de médecine, 12, rue de l'Ecole de Médecine, 75270 Paris cedex 06, (quatre exemplaires pour les livres, deux pour les mémoires, accompagnés d'une courte notice biographique).

Pierrette Casseyre
Président de la Commission des prix

Analyses d'ouvrages

ROUDINESCO Elisabeth - *Pourquoi la psychanalyse*. Librairie Arthème Fayard, 1999.

Historienne, Directeur de recherches à l'Université de Paris VII, vice-présidente de la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse, Elisabeth Roudinesco a publié ses derniers livres chez Fayard. Notamment : *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée* (1993), *Histoire de la psychanalyse en France* dont les deux volumes de très haut niveau ont été réédités en 1994, année de la sortie de *Généalogie*, puis avec Michel Plon *Dictionnaire de la psychanalyse* (1997).

Pourquoi consacrer tant de temps à la cure par la parole quand les médicaments, parce qu'ils agissent directement sur les symptômes des maladies nerveuses ou mentales, donnent des résultats plus rapides ? Les théoriciens du cerveau-machine n'ont-ils pas réduit en cendres les chimériques constructions freudiennes ? Dans ces conditions, la psychanalyse a-t-elle un avenir ?

C'est à ces trois questions qu'Elisabeth répond dans cet essai combatif, informé résolument critique des prétentions contemporaines à convertir la science en religion et à regarder l'homme comme un automate pré-déterminé.

Les médicaments ? Chacun sait combien en France est importante la consommation de psychotropes pour soigner l'angoisse, la dépression, la folie, les diverses névroses et on ne peut en aucun cas nier leur efficacité. Faut-il pour autant réduire la pensée à un jeu de neurones et ramener le désir avec une simple sécrétion chimique ?

L'auteur a sûrement raison d'insister sur le fait que la psychanalyse restaure l'idée que l'homme est libre de sa parole et que son destin n'est pas seulement limité à son être biologique. Ainsi paraît-il opportun d'éviter l'esprit réducteur de certains scientifiques et les recherches actuelles du professeur Yérémie Ben-Ari semblent démonstratives du fait de ne point se limiter à une explication linéaire dans les causalités des divers troubles du type « un gène code une protéine qui code une fonction ou explique une pathologie ». Il n'y a point de molécule de la mémoire, de molécule du sommeil ou encore de molécule de la maladie de Parkinson. Encore faut-il que la psychanalyse élimine de son monde bien des incompétents voir des charlatans. C'est pourquoi le chapitre IV d'Elisabeth Roudinesco « Critique des institutions psychanalytiques » est à méditer dans cette période où le Freudisme est l'objet de virulente attaque.

Cette étude pétrie de judicieuse réflexion d'une grande historienne est revigorante car elle apporte beaucoup contre les méfaits d'un scientisme stérile et déshumanisé.

Docteur Alain Ségal

Dictionnaire des Sciences pharmaceutiques et biologiques de l'Académie nationale de Pharmacie. 2ème édition revue et augmentée. Editions Louis Pariente, 1650 pages au format 18 x 26,5 cm (prix : 375 F soit 57,17 €)

Nous connaissons tous les remarquables éditions proposées par Louis Pariente. Voici une deuxième édition, en un seul volume de 1.650 pages qui actualise et complète la précédente dans les multiples domaines de compétences scientifiques, techniques et réglementaires que recouvre la Pharmacie. Le médicament fait de plus en plus appel à ces compétences pour sa conception, sa production et son contrôle. Sa dispensation et son bon usage exigent, tant en officine de ville qu'en milieu hospitalier, des connaissances toujours plus larges, toujours plus précises et immédiatement disponibles. De son côté, la biologie médicale, autre activité de nombreux pharmaciens, s'intéresse autant aux analyses pratiques qu'aux investigations biologiques fondamentales. Les auteurs ont aussi tenu à définir les principaux éléments du langage anatomique, physiologique et pathologique.

Ces multiples domaines ont suscité la naissance d'un vocabulaire professionnel où les innovations côtoient les expressions anciennes tandis que s'introduisent de nombreux termes des sciences physiques, chimiques et naturelles. Faire le point de l'évolution du langage n'est ce pas une nécessité de tous les instants pour permettre un dialogue le plus rigoureux possible entre des professionnels si diversement spécialisés ?

Dans cet ouvrage sont abordées des disciplines telles qu'anatomie, biochimie, biologie fondamentale et appliquée, botanique et cryptogamie, chimie analytique, chimie organique, inorganique et thérapeutique, diététique, droit, endocrinologie, génétique, hématologie, hydrologie, hygiène, immunologie, microbiologie, parasitologie, pathologie, pharmacologie, pharmacognosie, pharmacotechnie, physiologie et pathologie, physique, pratique officinale, probabilités et statistiques, toxicologie, virologie, zoologie.

Ce dictionnaire conviendra aux pharmaciens des villes et à ceux des régions rurales, confrontés à des questions parfois d'élevage et de cultures agricoles, et s'adresse particulièrement aux maîtres de stages qui ont à guider leurs élèves dans l'acquisition de notions pratiques précises. Il sera une source étendue de connaissances pour les étudiants au cours de ces stages et un soutien des enseignements théoriques.

En chimie thérapeutique et en pharmacologie, cet ouvrage, se comporte comme un complément indispensable des recueils usuels de spécialités, qui ne peuvent généralement pas fournir d'explications sur la signification des dénominations communes internationales (DCI) des médicaments et sur la convergence des médicaments génériques.

Cette entreprise a été menée de façon désintéressée par les membres de la Commission du langage de l'Académie nationale de Pharmacie qui a bénéficié de l'aide d'experts invités. Les auteurs se sont efforcés d'harmoniser les apports à la fois théoriques et pratiques pour que ce dictionnaire, à portée de main de tout praticien, puisse offrir dans l'instant tout renseignement nécessaire.

Alain Ségal

WILKINSON John - *The Medical History of the Reformers : Luther, Calvin, Knox.*
Foreword by David E. Wright.

L'auteur est un membre du Royal College d'Edimbourg et un spécialiste en théologie. C'est à travers sa sensibilité d'expert médical et religieux qu'il rend compte des pathologies qui ont frappé les trois grands Réformateurs Luther, Calvin et Knox. En des termes simples, il sait faire comprendre le rôle des maladies de l'époque – goutte, coliques néphrétiques et tuberculose – sur la vie émotionnelle et psychologique d'hommes qui ont marqué leur temps et l'histoire du monde chrétien. Il permet à l'homme moderne d'avoir une nouvelle opinion sur leur vie intime en même temps que sur leur élévation de pensée dans l'adversité.

C. Gaudiot

BOURGERON Jean-Pierre, MOREL Pierre, ROUDINESCO Elisabeth. - *Au-delà du conscient.* Histoire illustrée de la psychiatrie et de la psychanalyse. Editions Hazan, Paris 2000, 192 pages, 200 ill. dont 70 en couleur (prix 275 F TTC).

Une nouvelle histoire de la psychanalyse et de la psychiatrie ? Sans doute mais surtout une histoire différente puisque l'apport de cet ouvrage consiste à réexplorer l'aventure humaine et scientifique de ces disciplines à travers une iconographie abondante, peu connue, voire inédite, négligée en général jusqu'ici par les auteurs qui ont traité de ces matières.

Pourtant, depuis le Moyen Âge, malades et maladies, thérapeutes et méthodes de traitements, lieux de soins et vie quotidienne de leurs pensionnaires ont donné naissance à une copieuse imagerie. Mais c'est évidemment le demi-siècle qui s'écoule de 1900 à la seconde Guerre Mondiale, période d'accélération des expériences et des connaissances dans le domaine mental, auquel on doit la matière la plus abondante. Cette phase de découverte et de progrès techniques dans tous les domaines a été favorisée par les procédés de la lithographie et de la photographie facilitant la reproduction et la diffusion de l'image—image artistique, image documentaire ou technique, image scientifique enfin au moment même où sont nées et ont grandi la psychiatrie puis la psychanalyse.

A cet abondant matériel iconographique s'ajoutent les archives photographiques des savants et spécialistes, fondateurs ou disciples des cercles freudiens ou lacaniens, qui ont particulièrement marqué l'essor de ces disciplines. Cet ouvrage est destiné à un large public et il propose une bonne bibliographie.

Trois historiens spécialisés dans chacune des grandes voies de la discipline, psychiatrique et analyste, et de leurs subdivisions en écoles depuis Freud, retracent cette histoire de l'homme au-delà du conscient à partir de leurs archives et collections personnelles, en grande partie inédites.

**CENTENAIRE
de la Société Française d'Histoire
de la Médecine**

1902 - 2002

A l'occasion de son centenaire en 2002, la Société Française d'Histoire de la Médecine se propose de publier *une liste bibliographique des livres consacrés à l'Histoire de la Médecine, rédigés par ses membres ou auxquels ils ont collaboré.*

Nous vous prions d'adresser les renseignements suivants : titre, ville d'édition, nom de l'éditeur, date de publication, nombre de pages, format, figures **avant le 31 octobre 2001**

à

Madame J. SAMION-CONTET

62, rue Boursault

75017 PARIS

La correspondance est à adresser :

Pour la rédaction :
à Madame J. SAMION-CONTET
62, rue Boursault - 75017 Paris

Pour les communications :
au docteur Jean-Jacques FERRANDIS
EASSA 1, place Alphonse Laveran - 75230 Paris cedex 05

Pour toute autre correspondance
au docteur Alain SÉGAL
38 bis rue de Courlancy - 51100 Reims (France)
Tél : 03 26 77 20 60 - Fax : 03 26 77 20 71

**COTISATION A LA SOCIETE FRANCAISE D'HISTOIRE DE LA MEDECINE
ABONNEMENT A LA REVUE "HISTOIRE DES SCIENCES MEDICALES"**

	Cotisation à la Société, seule	Abonnement à la Revue, seul	Cotisation et abonnement
	2001	2001	2001
Membre Union européenne	190 F	440 F	630 F
Membre autres pays	190 F	500 F	690 F
Membre étudiant	100 F	200 F	300 F
Membre donateur	445 F	445 F	890 F
Institution Union européenne		630 F	
Institution autres pays		690 F	
Retard (par année)	190 F	435 F	625 F

Prix de vente au n° : UE, 150 F - Autres pays, 180 F

Paiement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. PARIS 2208 69 F) à l'ordre de la S.F.H.M. et adressé
à Madame M.-J. PALLARDY, trésorier adjoint, 152 boulevard Masséna, 75013 Paris..

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle est interdite sans accord écrit de la rédaction. Une copie ou une
reproduction des textes, dessins, publicité, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefa-
çon possible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© Société française d'Histoire de la Médecine : 12, rue de l'École de Médecine - 75006 Paris

Directeur de la Publication : Michel ROUX DESSARPS

Réalisation **Mégetexte** sarl - 51100 REIMS - © 03.26.09.65.15 - Email : megatexte@mac.com
Dépôt légal 2^{ème} trimestre 2001 - Commission paritaire 1005 G 79968 - ISSN 0440-8888

